ILLUSIONS PERDUES.

UN

GRAND HOMME DE PROVINCE

A PARIS

Par H. de Balzac.

TOME II.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C[e].

1839

SCÈNES

DE

LA VIE DE PROVINCE.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

ILLUSIONS PERDUES.

UN

GRAND HOMME DE PROVINCE

A PARIS

Par H. de Balzac.

TOME II.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Ce.

1839

XX

DERNIÈRE VISITE AU CÉNACLE.

A moins d'être Diogène, qui ne comprendra les sensations de Lucien quand il monta l'escalier boueux et puant de son hôtel, quand il fit grincer la serrure de sa porte, quand il revit le carreau sale et la cheminée piteuse de sa chambre horrible de misère et de nudité. Il trouva sur sa table le manuscrit de son roman et ce mot de Daniel d'Arthez :

« Nos amis sont presque contents de votre œuvre,

« cher poëte. Vous pourrez la présenter avec plus « de confiance, disent-ils, à vos amis et à vos enne- « mis. Nous avons lu votre charmant article sur le « Panorama-Dramatique, et vous devez exciter au- « tant d'envie dans la littérature que de regrets chez « nous.

« DANIEL. »

— Regrets! que veut-il dire? s'écria Lucien surpris du ton de politesse qui régnait dans ce billet. Était-il donc un étranger pour le Cénacle? Après avoir dévoré les fruits délicieux que lui avait tendus l'Ève des coulisses, il tenait encore plus à l'estime et à l'amitié de ses amis de la rue des Quatre-Vents. Il resta pendant quelques instants plongé dans une méditation par laquelle il embrassait son présent dans cette chambre et son avenir dans celle de Coralie. En proie à des hésitations alternativement honorables et dépravantes, il s'assit et se mit à examiner l'état dans lequel ses amis lui rendaient son œuvre. Quel étonnement fut le sien! De chapitre en chapitre, la plume habile et dévouée de ces grands hommes encore inconnus avait changé ses pauvretés en richesses. Un dialogue plein, serré, concis, nerveux, remplaçait ses conversations qu'il comprit alors n'être que des bavardages à côté de discours où respirait l'esprit du temps. Ses portraits, un peu mous de dessin, avaient été vigoureusement accusés et colorés. Tous se rattachaient aux phénomènes

curieux de la vie humaine par des observations physiologiques dues sans doute à Bianchon, exprimées avec finesse et qui les faisaient vivre. Ses descriptions verbeuses étaient devenues substantielles et vives. Il avait donné une enfant mal faite et mal vêtue, il retrouvait une délicieuse fille, avec une robe blanche, une écharpe rose, création ravissante. La nuit le surprit les yeux en pleurs, atterré de cette grandeur, sentant le prix d'une pareille leçon, admirant ces corrections qui lui en apprenaient plus sur la littérature et sur l'art que ses quatre années de travaux, de lectures, de comparaisons et d'études. Le redressement d'un carton mal conçu, le trait magistral sur le vif en dit toujours plus que les théories et les observations.

— Quels amis! quels cœurs! suis-je heureux! s'écria-t-il en serrant le manuscrit.

Puis, avec l'emportement naturel aux natures poétiques et mobiles, il courut chez Daniel. En montant l'escalier, il se sentit cependant moins digne de ces cœurs que rien ne pouvait faire dévier du sentier de l'honneur. Une voix lui disait que si Daniel avait aimé Coralie, il ne l'aurait pas acceptée avec Camusot. Il connaissait aussi la profonde horreur du Cénacle pour les journalistes, et il se savait déjà quelque peu journaliste. Il trouva ses amis, moins Meyraux qui venait de sortir, en proie à un désespoir peint sur toutes les figures.

— Qu'avez-vous, mes vieux? dit Lucien.

— Nous venons d'apprendre une horrible catastrophe. Le plus grand esprit de notre époque, notre ami le plus aimé, celui qui pendant deux ans a été notre lumière...

— Louis Lambert, dit Lucien.

— Il est dans un état de catalepsie qui ne laisse aucun espoir, dit Bianchon.

— Il mourra, le corps insensible et la tête dans les cieux, ajouta solennellement Michel Chrestien.

— Il mourra comme il a vécu, dit d'Arthez.

— L'amour, jeté comme un feu dans le vaste empire de son cerveau, l'a incendié, dit Léon Giraud.

— Ou, dit Joseph Bridau, l'a exalté à un point où nous le perdons de vue.

— C'est nous qui sommes à plaindre, dit Fulgence Ridal.

— Il se guérira peut-être, s'écria Lucien.

— D'après ce que nous a dit Meyraux, répondit Bianchon, la cure est impossible. Sa tête est le théâtre de phénomènes sur lesquels la médecine n'a nul pouvoir.

— Il existe cependant, dit d'Arthez, des agents...

— Oui, dit Bianchon. Il n'est que cataleptique, nous pouvons le rendre imbécile.

— Ne pouvoir offrir au génie du mal une tête en remplacement de celle-là ! Moi je donnerais la mienne, s'écria Michel Chrestien.

— Et que deviendrait la fédération européenne? dit d'Arthez.

— Ah! c'est vrai.

— Je venais ici le cœur plein de remercîments pour vous tous, dit Lucien, vous avez changé mon billon en louis d'or.

— Des remercîments? pour qui nous prends-tu? dit Bianchon.

— Le plaisir a été pour nous, reprit Fulgence.

— Eh bien, vous voilà journaliste, lui dit Léon Giraud, le bruit de votre début est arrivé jusque dans le quartier latin.

— Pas encore! répondit Lucien.

— Ah! tant mieux, dit Michel Chrestien.

— Je vous le disais bien, reprit d'Arthez. Lucien est un de ces cœurs qui connaissent le prix d'une conscience pure. N'est-ce pas quelque chose de poser, le soir, sa tête sur l'oreiller en pouvant se dire : Je n'ai pas jugé les œuvres d'autrui, je n'ai causé d'affliction à personne; mon esprit, comme un poignard, n'a fouillé l'âme d'aucun innocent; ma plaisanterie n'a immolé aucun bonheur, elle n'a même pas troublé la sottise heureuse, elle n'a pas injustement fatigué le génie; j'ai dédaigné les faciles triomphes de l'épigramme; enfin je n'ai jamais menti à mes convictions.

— Mais, dit Lucien, on peut, je crois, être ainsi tout en travaillant à un journal. Si je n'avais décidément que ce moyen d'exister, il faudrait bien y venir.

— Oh! oh! oh! fit Fulgence en montant d'un ton à chaque exclamation, nous capitulons.

— Il sera journaliste, dit gravement Léon Giraud. Ah! Lucien, si tu voulais l'être avec nous qui allons publier un journal où jamais ni la vérité ni la justice ne seront outragées, où nous répandrons les doctrines utiles à l'humanité, peut-être...

— Vous n'aurez pas un abonné, répliqua machiavéliquement Lucien.

— Ils en auront cinq cents qui en vaudront cinq cent mille, répondit Michel Chrestien.

— Il vous faudra bien des capitaux, reprit Lucien.

— Non, dit d'Arthez, mais du dévouement.

— Tu sens comme une boutique de parfumeur, dit Michel Chrestien en flairant par un geste comique la tête de Lucien. On t'a vu dans une voiture supérieurement astiquée, traînée par des chevaux de dandy avec une maîtresse de prince, la belle Coralie.

— Eh bien, dit Lucien, y a-t-il du mal?

— Tu dis cela comme s'il y en avait, lui cria Bianchon.

— J'aurais voulu à Lucien, dit d'Arthez, une Béatrix, une noble femme qui l'aurait soutenu dans la vie...

— Mais, Daniel, dit le poëte, est-ce que l'amour n'est pas partout semblable à lui-même?

— Ah! dit le républicain, ici je suis aristocrate. Je ne pourrais pas aimer une femme qu'un acteur baise sur la joue en face du public, qui est tutoyée

dans les coulisses, qui s'abaisse devant un parterre et lui sourit, qui danse des pas en relevant ses jupes, et se met en homme pour montrer ce que je veux être seul à voir. Ou, si je l'aimais, elle quitterait le théâtre, et je la purifierais par mon amour.

— Et si elle ne le pouvait pas?

— Je mourrais de chagrin, de jalousie, de mille maux. On ne peut pas arracher son amour de son cœur comme on s'arrache une dent.

Lucien devint sombre et pensif.

— Quand ils apprendront que je subis Camusot, ils me mépriseront, se disait-il.

— Tiens, lui dit le sauvage républicain avec une affreuse bonhomie, tu pourras être un grand écrivain, mais tu ne seras qu'un petit farceur.

Il prit son chapeau et sortit.

— Il est dur, Michel Chrestien! dit le poëte.

— Comme le davier du dentiste, mais il est salutaire, dit Bianchon. Il voit ton avenir, et peut-être en ce moment pleure-t-il sur toi dans la rue.

D'Arthez fut doux et consolant, il essaya de relever Lucien. Au bout d'une heure, le poëte quitta le Cénacle, maltraité par sa conscience qui lui criait comme la sorcière à Macbeth : — Tu seras journaliste!

Dans la rue, il regarda les croisées éclairées par une faible lumière, et revint chez lui le cœur attristé, l'âme inquiète. Une sorte de pressentiment lui disait qu'il avait vu ses vrais amis pour la dernière fois.

En entrant dans la rue de Cluny par la place de la Sorbonne, il reconnut l'équipage de Coralie. L'actrice s'était échappée pour venir le voir un moment, elle avait franchi l'espace du boulevard du Temple à la Sorbonne pour dire un simple bonsoir à son poëte. Lucien la trouva tout en larmes à l'aspect de cette misère; elle voulait être misérable comme son amant, elle pleurait comme la Madeleine en rangeant les chemises, les gants, les cravates et les mouchoirs dans cette affreuse commode. Son désespoir était si vrai, si grand, elle exprimait tant d'amour, que Lucien, à qui l'on avait reproché d'avoir une actrice, trouva une sainte prête à endosser le cilice de la misère. Elle avait pris le prétexte de lui dire que la société Camusot, Coralie et Lucien rendrait à la société Matifat, Florine et Lousteau leur souper, et de demander à Lucien s'il avait quelque invitation à faire qui lui fût utile. Lucien lui répondit qu'il en causerait avec Lousteau. L'actrice, après quelques moments, se sauva en cachant à Lucien que Camusot l'attendait.

XXI

UNE VARIÉTÉ DE JOURNALISTE.

Le lendemain, dès huit heures, Lucien alla chez Étienne, ne le trouva pas, et courut chez Florine. Le journaliste et l'actrice le reçurent dans la jolie chambre à coucher où ils étaient maritalement établis. Les deux amis y déjeunèrent ensemble et splendidement.

— Mais, mon petit, lui dit Lousteau quand ils furent tous trois attablés et que Lucien lui eut parlé du souper que donnerait Coralie, je te conseille de

venir avec moi voir Félicien Vernou, de l'inviter et de te lier avec lui autant qu'on peut se lier avec un pareil drôle. Il te donnera peut-être accès dans le journal politique où il cuisine le feuilleton, et où tu pourras fleurir à ton aise en grands articles dans le haut du journal. Cette feuille, comme la nôtre, appartient au parti libéral, tu seras libéral, c'est le parti populaire; d'ailleurs, si tu voulais passer du côte ministériel, tu y entrerais avec d'autant plus d'avantages que tu te serais fait redouter. Hector Merlin et sa madame du Val-Noble, chez qui vont quelques grands seigneurs, les jeunes dandys et les millionnaires, ne t'ont-ils pas prié, toi et Coralie, à dîner?

— Oui, tu en es avec Florine.

Lucien et Lousteau, après leur souper de vendredi et leur dîner du dimanche, en étaient à se tutoyer.

— Eh bien, nous le rencontrerons au journal. Merlin est un gars qui suivra Finot de près, tu feras bien de le soigner, de le mettre de ton souper avec sa maîtresse; il te sera peut-être utile avant peu, car les gens haineux ont besoin de tout le monde, et il te rendra service pour avoir ta plume au besoin.

— Votre début, lui dit Florine, a fait assez de sensation pour que vous n'éprouviez aucun obstacle; hâtez-vous d'en profiter, autrement vous seriez promptement oublié.

— L'affaire, reprit Lousteau, la grande affaire est consommée! Ce Finot, un homme sans aucun talent, est directeur et rédacteur en chef du journal hebdomadaire de Dauriat, propriétaire d'un sixième qui ne lui coûte rien, et il a six cents francs d'appointements par mois. Je suis, de ce matin, mon cher, rédacteur en chef de notre petit journal. Tout s'est passé comme je le présumais l'autre soir. Florine a été superbe, elle rendrait des points au prince de Talleyrand.

— Nous tenons les hommes par leur plaisir, dit Florine, les diplomates ne les prennent que par l'amour-propre; les diplomates leur voient faire des façons et nous leur voyons faire des bêtises, nous sommes les plus fortes.

— En concluant, dit Lousteau, Matifat a commis le seul bon mot qu'il prononcera dans sa vie de droguiste : — L'affaire, a-t-il dit, ne sort pas de mon commerce!

—Je soupçonne Florine de le lui avoir soufflé! s'écria Lucien.

— Ainsi, mon cher amour, reprit Lousteau, tu as le pied à l'étrier.

— Vous êtes né coiffé, dit Florine. Combien voyons-nous de petits jeunes gens qui droguent dans Paris pendant des années sans arriver à pouvoir insérer un article! Il en aura été de vous comme d'Émile Blondet. Dans six mois d'ici, je vous vois *faisant votre tête*, ajouta-t-elle en se servant d'une

phrase consacrée et lui jetant un sourire moqueur.

— Ne suis-je pas ici depuis trois ans? dit Lousteau, et depuis hier seulement Finot me donne trois cents francs de fixe par mois pour la rédaction en chef, me paye cent sous la colonne, et cent francs la feuille à son journal hebdomadaire.

— Eh bien ! vous ne dites rien? s'écria Florine en regardant Lucien.

— Nous verrons, dit Lucien.

— Mon cher, répondit Lousteau d'un air piqué, j'ai tout arrangé pour toi comme si tu étais mon frère ; mais je ne te réponds pas de Finot. Finot sera sollicité par soixante drôles qui, d'ici à deux jours, vont venir lui faire des propositions au rabais. J'ai promis pour toi, tu lui diras oui ou non. Tu ne te doutes pas de ton bonheur, reprit le journaliste après une pause. Tu feras partie d'une coterie où tous les camarades se soutiennent, attaquent leurs ennemis dans plusieurs journaux, et se servent mutuellement.

— Allons d'abord voir Félicien Vernou, dit Lucien qui avait hâte de se lier avec ces redoutables oiseaux de proie.

Lousteau envoya chercher un cabriolet, et les deux amis allèrent rue Mandar, où demeurait Vernou, dans une maison à allée. Il y occupait un appartement au deuxième étage. Lucien fut très-étonné de trouver ce critique acerbe, dédaigneux et gourmé, dans une salle à manger de la dernière vulgarité,

tendue d'un mauvais petit papier briqueté chargé de mousses par intervalles égaux, ornée de gravures à l'aqua-tinta dans des cadres dorés, attablé avec une femme trop laide pour ne pas être légitime, et deux enfants en bas âge perchés sur des chaises à pieds très-élevés et à barrière, destinées à maintenir ces petits drôles. Surpris dans une robe de chambre confectionnée avec les restes d'une robe d'indienne à sa femme, Félicien eut un air assez mécontent.

— As-tu déjeuné, Lousteau? dit-il en offrant une chaise à Lucien.

— Nous sortons de chez Florine, dit Étienne, et nous y déjeunâmes.

Lucien ne cessait d'examiner madame Vernou qui ressemblait à une bonne grasse cuisinière, assez blanche, mais superlativement commune. Madame Vernou portait un foulard par-dessus un bonnet de nuit à brides que ses joues pressées débordaient. Sa robe de chambre, sans ceinture, attachée au cou par un bouton, descendait à grands plis et l'enveloppait si mal, qu'il était impossible de ne pas la comparer à une borne. D'une santé désespérante, elle avait les joues presque violettes, et des mains à doigts en forme de boudins. Cette femme expliqua soudain à Lucien l'attitude gênée de Vernou dans le monde. Malade de son mariage, sans force pour abandonner femme et enfants, mais assez poëte pour en toujours souffrir, cet auteur ne devait pardonner à personne un succès; il devait être mécontent de tout, en se

sentant toujours mécontent de lui-même. Lucien comprit l'air aigre qui glaçait cette figure envieuse, l'âcreté des reparties que ce journaliste semait dans sa conversation, l'acerbité de sa phrase, toujours pointue et travaillée comme un stylet.

— Passons dans mon cabinet, dit Félicien en se levant, il s'agit sans doute d'affaires littéraires.

—Oui, et non, lui répondit Lousteau. Mon vieux, il s'agit d'un souper.

— Je venais, dit Lucien, vous prier de la part de Coralie...

A ce nom, madame Vernou leva la tête.

— A souper d'aujourd'hui en huit, dit Lucien en continuant; vous trouverez chez elle la société que vous avez eue chez Florine, et augmentée de madame du Val-Noble, de Merlin et de quelques autres. Nous jouerons.

— Mais, mon ami, ce jour-là nous devons aller chez madame Mahoudeau, dit la femme.

— Eh, qu'est-ce que cela fait! dit Vernou.

— Si nous n'y allions pas, elle se choquerait, et tu es bien aise de la trouver pour escompter tes effets de librairie.

— Mon cher, voilà une femme qui ne comprend pas qu'un souper qui commence à minuit n'empêche pas d'aller à une soirée qui finit à onze heures. Je travaille à côté d'elle, ajouta-t-il.

— Vous avez tant d'imagination! répondit Lucien qui se fit un ennemi mortel de Vernou par ce seul mot.

— Eh bien, reprit Lousteau, tu viens, mais ce n'est pas tout. Monsieur de Rubempré va être des nôtres, ainsi pousse-le à ton journal, présente-le comme un gars capable de faire la haute littérature afin qu'il y puisse mettre au moins deux articles par mois.

— Oui, s'il veut être des nôtres, attaquer nos ennemis comme nous attaquerons les siens, et défendre nos amis. Je parlerai de lui ce soir à l'Opéra.

— Eh bien! à demain, mon petit, dit Lousteau en serrant la main de Vernou avec les signes de la plus vive amitié. Quand paraît ton livre?

— Mais, dit le père de famille, cela dépend de Dauriat, j'ai fini.

— Es-tu content?...

— Mais oui et non...

— Nous chaufferons le succès, dit Lousteau en se levant et saluant la femme de son confrère.

Cette brusque sortie fut nécessitée par les criailleries des deux enfants qui se disputaient et se donnaient des coups de cuiller en s'envoyant de la panade par la figure.

— Tu viens de voir, mon enfant, dit Étienne à Lucien, une femme qui, sans le savoir, fera bien des ravages en littérature. Ce pauvre Vernou ne nous pardonne pas sa femme. On devrait l'en débarrasser, dans l'intérêt public bien entendu. Nous éviterions un déluge d'articles atroces, d'épigrammes contre tous les succès et contre toutes les for-

tunes. Que devenir avec une pareille femme accompagnée de ces deux horribles moutards? Vous avez vu le *Rigaudin* de *la Maison en loterie,* la pièce de Picard. Eh bien, comme Rigaudin, Vernou ne se battra pas, mais il fera battre les autres, il est capable de se crever un œil pour en crever deux à son meilleur ami. Vous le verrez mettre son pied sur tous les cadavres, sourire à tous les malheurs; attaquer les princes, les ducs, les marquis, les nobles parce qu'il est roturier; attaquer les renommées célibataires à cause de sa femme, et toujours parler morale, plaider pour les joies domestiques et pour les devoirs de citoyen; enfin ce critique moral ne sera doux pour personne, pas même pour les enfants. Il vit dans la rue Mandar entre une femme qui pourrait faire le mamamouchi du *Bourgeois Gentilhomme* et deux petits Vernou laids comme des teignes, il veut se moquer du faubourg Saint-Germain où il ne mettra jamais les pieds. Il fera parler les duchesses comme parle sa femme. Voilà l'homme qui va hurler après les jésuites, insulter la cour, lui prêter l'intention de rétablir les droits féodaux, le droit d'aînesse, et qui prêchera quelque croisade en faveur de l'égalité, lui qui ne se croit l'égal de personne. S'il était garçon, s'il allait dans le monde, s'il avait les allures des poëtes royalistes, pensionnés, ornés de croix de la Légion d'honneur, ce serait un optimiste. Le journalisme a mille points de départ semblables. C'est une grande catapulte mise

en mouvement par de petites haines. As-tu maintenant envie de te marier? Vernou n'a plus de cœur, le fiel a tout envahi. Aussi, est-ce le journaliste par excellence, un tigre à deux mains qui déchire tout comme si ses plumes avaient la rage.

— Il est gunophobe, dit Lucien. A-t-il du talent?

— Il a de l'esprit, c'est un *articlier*. Vernou porte des articles, fera toujours des articles, et rien que des articles. Le travail le plus obstiné ne pourra jamais greffer un livre sur sa prose, il est incapable de concevoir une œuvre, d'en disposer les masses, d'en réunir harmonieusement les personnages dans un plan qui commence, se noue et marche vers un fait capital. Félicien a des idées, il nè connaît pas les faits. Ses héros seront des utopies philosophiques ou libérales. Son style est d'ailleurs d'une originalité cherchée. Sa phrase est ballonnée, elle tomberait si la critique lui donnait un coup d'épingle. Aussi craint-il énormément les journaux, comme tous ceux qui ont besoin des gourdes et des bourdes de l'éloge pour se soutenir au-dessus de l'eau.

— Quel article tu fais! s'écria Lucien.

— Ceux-là, mon enfant, il faut se les dire et jamais les écrire.

— Tu deviens rédacteur en chef, dit Lucien.

— Où veux-tu que je te mette? lui demanda Lousteau.

— Chez Coralie.

— Ah! nous sommes amoureux, dit Lousteau.

Quelle faute! Fais-en ce que je fais de Florine, une ménagère, mais la liberté sur la montagne!

— Tu ferais damner les saints! lui dit Lucien en riant.

— On ne damne pas les démons, répondit Lousteau.

Le ton léger, brillant de son nouvel ami, la manière dont il traitait la vie et ses paradoxes, mêlés aux maximes vraies du machiavélisme parisien, agissaient sur Lucien à son insu. Le poëte reconnaissait le danger de ces pensées en théorie, et les trouvait utiles à l'application. En arrivant sur le boulevard du Temple, les deux amis convinrent de se retrouver, entre quatre et cinq heures, au bureau du journal, où sans doute Hector Merlin viendrait.

XXII

INFLUENCE DES BOTTES SUR LA VIE PRIVÉE.

Lucien était, en effet, saisi par les voluptés de l'amour vrai des courtisanes qui attachent leurs grappins aux endroits les plus tendres de l'âme en se pliant avec une incroyable souplesse à tous les désirs, et favorisant les molles habitudes d'où elles tirent leur force. Il avait déjà soif des plaisirs parisiens, il aimait la vie facile, abondante et magnifique que lui faisait l'actrice chez elle.

Il trouva Coralie et Camusot ivres de joie. Le

Gymnase proposait pour Pâques prochain un engagement dont les conditions venaient d'être formulées, et qui surpassaient les espérances de Coralie.

— Nous vous devons ce triomphe, dit Camusot.

— Oh! certes, sans lui la pièce tombait, s'écria Coralie, il n'y avait pas d'article, et j'étais encore au boulevard pour six ans.

Elle lui sauta au cou devant Camusot. L'effusion de l'actrice avait je ne sais quoi de moelleux dans sa rapidité, de suave dans son entraînement : elle aimait! Comme tous les hommes dans leurs grandes douleurs, Camusot abaissa ses yeux à terre, et reconnut, le long de la couture des bottes de Lucien, le fil de couleur employé par les bottiers célèbres et qui se dessinait en jaune foncé sur le noir luisant de la tige. La couleur originale de ce fil l'avait préoccupé pendant son monologue sur la présence inexplicable d'une paire de bottes devant la cheminée de Coralie. Il avait lu en lettres noires imprimées sur le cuir blanc et doux de la doublure, l'adresse d'un bottier fameux à cette époque : Gay, rue de la Michodière.

— Monsieur, dit-il à Lucien, vous avez de bien belles bottes.

— Il a tout beau, répondit Coralie.

— Je voudrais bien prendre votre bottier.

— Oh! dit Coralie, comme c'est rue des Bourdonnais de demander les adresses des fournisseurs! Allez-vous porter des bottes de jeune homme? vous

seriez joli garçon. Gardez donc vos bottes à revers qui conviennent à un homme établi, qui a femme, enfants et maîtresse.

— Enfin, si monsieur voulait tirer une de ses bottes, il me rendrait un service signalé, dit l'obstiné Camusot.

— Je ne pourrais la remettre sans crochets, dit Lucien en rougissant.

— Bérénice en ira chercher, ils ne seront pas de trop ici, dit le marchand d'un air horriblement goguenard.

— Papa Camusot, dit Coralie en lui jetant un regard empreint d'un atroce mépris, ayez le courage de votre lâcheté! Allons, dites toute votre pensée. Vous trouvez que les bottes de monsieur ressemblent aux miennes? Je vous défends de les ôter, dit-elle à Lucien. Oui, monsieur Camusot, oui, ces bottes sont absolument les mêmes que celles qui se croisaient les bras devant mon foyer, l'autre jour. Oui, monsieur était caché dans mon cabinet de toilette et les attendait, il avait passé la nuit ici. Voilà ce que vous pensez, hein? Pensez-le, je le veux. C'est la vérité pure. Je vous trompe. Après? Cela me plaît, à moi!

Elle s'assit sans colère et de l'air le plus dégagé du monde, en regardant Camusot et Lucien qui n'osaient se regarder.

— Je ne croirai que ce que vous voudrez que je croie, dit Camusot. Ne plaisantez pas, j'ai tort.

3.

— Ou je suis une infâme dévergondée qui dans un moment s'est amourachée de monsieur, ou je suis une pauvre misérable créature qui ai senti pour la première fois le véritable amour après lequel courent toutes les femmes. Dans les deux cas, il faut me quitter ou me prendre comme je suis. Choisissez ! dit-elle en faisant un geste de souveraine par lequel elle écrasa le négociant.

— Serait-ce vrai ? dit Camusot qui vit à la contenance de Lucien que Coralie ne riait pas.

Le pauvre homme mendiait une tromperie.

— Je l'aime, dit Lucien.

En entendant ce mot dit d'une voix émue, Coralie sauta au cou de son poëte, le pressa dans ses bras et tourna la tête vers le marchand de soieries, en lui montrant l'admirable groupe d'amour qu'elle faisait avec Lucien.

— Pauvre Musot, reprends tout ce que tu m'as donné. Je ne veux rien de toi, j'aime comme une folle cet enfant-là, non pour son esprit, mais pour sa beauté. Je préfère la misère avec lui, à des millions avec toi.

Camusot tomba sur un fauteuil, se mit la tête dans les mains, et demeura silencieux.

— Voulez-vous que nous nous en allions ? lui dit-elle avec une incroyable férocité.

Lucien eut froid dans le dos en se voyant chargé d'une femme, d'une actrice et d'un ménage.

—Reste ici, garde tout, Coralie, dit le marchand

d'une voix faible et douloureuse qui partait de l'âme. Je ne veux rien reprendre. Il y a pourtant là quarante-sept mille francs de mobilier, mais je ne saurais me faire à l'idée de ma Coralie dans la misère. Et tu iras cependant! Quelque grands que soient les talents de monsieur, ils ne peuvent pas te donner une existence. Voilà ce qui nous attend tous, nous autres vieillards! Laisse-moi, Coralie, le droit de venir te voir quelquefois: je puis t'être utile, et, je l'avoue, il me serait impossible de vivre sans toi.

La douceur de ce pauvre homme, dépossédé de tout son bonheur au moment où il était le plus heureux, toucha vivement Lucien, mais non Coralie.

— Viens, mon pauvre Musot, viens tant que tu voudras, dit-elle. Je t'aimerai mieux en ne te trompant point.

Camusot parut heureux de n'être pas chassé de son paradis terrestre, où sans doute il devait souffrir, mais où il espéra rentrer plus tard dans tous ses droits, en se fiant sur les hasards de la vie parisienne et sur les séductions dont Lucien allait être entouré. Le vieux marchand matois pensa que tôt ou tard ce beau jeune homme se permettrait des infidélités, et pour l'espionner, pour le perdre dans l'esprit de Coralie, il voulait rester leur ami. Cette lâcheté de la passion vraie effraya Lucien. Camusot leur offrit à dîner au Palais-Royal, chez Véry, ce qui fut accepté.

— Quel bonheur! cria Coralie quand Camusot fut parti, plus de mansarde, plus de quartier latin! tu demeureras ici, nous ne nous quitterons pas, tu prendras, pour conserver les apparences, un petit appartement auprès d'ici, rue Charlot, et vogue la galère!

Elle se mit à danser son pas espagnol avec une folie, un entrain qui peignait une indomptable passion.

— Je puis gagner cinq cents francs par mois en travaillant beaucoup, dit Lucien.

— J'en ai le double au théâtre, sans compter les feux. Camusot m'habillera toujours, il m'aime! Avec quinze cents francs par mois, nous vivrons comme des Crésus.

—Et les chevaux, et le cocher, et le domestique! dit Bérénice.

— Je ferai des dettes, s'écria Coralie.

Elle se remit à danser une gigue avec Lucien.

— Il faut dès lors accepter les propositions de Finot, s'écria Lucien.

— Allons, dit Coralie, je m'habille et te mène au journal, je t'attendrai en voiture, sur le boulevard.

Lucien s'assit sur un sofa, regarda l'actrice faisant sa toilette, et se livra aux plus graves réflexions. Il eût mieux aimé laisser Coralie libre que d'être jeté dans les obligations d'un pareil mariage; mais il la vit si belle, si bien faite, si attrayante, qu'il

fut saisi par les pittoresques aspects de cette vie de bohème, et jeta le gant à la face de la Fortune.

Bérénice eut ordre de veiller au déménagement et à l'installation de Lucien. Puis, la triomphante, la belle, l'heureuse Coralie entraîna son amant aimé, son poëte, et traversa tout Paris pour aller rue Saint-Fiacre.

XXIII

LES ARCANES DU JOURNAL.

Lucien grimpa lestement l'escalier, et se produisit en maître dans les bureaux du journal. Coloquinte ayant toujours son papier timbré sur la tête et le vieux Giroudeau lui dirent encore assez hypocritement que personne n'était venu.

— Mais les rédacteurs doivent se voir quelque part pour convenir du journal, dit-il.

— Probablement, dit le capitaine de l'empire. Mais la rédaction ne me regarde pas.

Il se remit à vérifier ses bandes en faisant son éternel broum! broum! En ce moment, par un hasard, doit-on dire heureux ou malheureux? Finot vint pour annoncer à Giroudeau sa fausse abdication, et lui recommander de veiller à ses intérêts.

— Pas de diplomatie avec monsieur, il est du journal, dit Finot à son oncle en prenant la main de Lucien et la lui serrant.

— Ah! monsieur est du journal? s'écria Giroudeau surpris du geste de son neveu. Eh bien, monsieur, vous n'avez pas eu de peine à y entrer.

— Je veux y faire votre lit pour que vous ne soyez pas *jobardé* par Étienne, dit Finot en regardant Lucien d'un air fin. Monsieur aura trois francs par colonne pour toute sa rédaction, y compris les comptes rendus de théâtre.

— Tu n'as fait ces conditions à personne, dit Giroudeau en regardant Lucien avec étonnement.

— Il aura les quatre théâtres du boulevard, tu auras soin que ses loges ne lui soient pas prises, que ses billets de spectacle lui soient remis. Je vous engage à vous les faire adresser chez vous, dit-il en se tournant vers Lucien. Monsieur s'engage à faire, en outre de sa critique, dix articles *variétés* d'environ deux colonnes pour cinquante francs par mois pendant un an. Cela vous va-t-il?

— Oui, dit Lucien qui avait la main forcée par les circonstances.

— Mon oncle, dit Finot au caissier, tu rédi-

geras le traité que nous signerons en descendant.

— Qui est monsieur ? demanda Giroudeau en se levant et ôtant son bonnet de soie noire.

—Monsieur Lucien de Rubempré, dit Finot, l'auteur de l'article sur *l'Alcade*.

— Jeune homme, s'écria le vieux militaire en lui frappant sur le front, vous avez là des mines d'or. Je ne suis pas littéraire, mais votre article, je l'ai lu, il m'a fait plaisir. Parlez-moi de cela ! Voilà de la gaieté. Aussi ai-je dit : — Ça nous amènera des abonnés ! Et il en est venu. Nous avons vendu cinquante numéros.

— Le traité avec Étienne Lousteau est prêt?

— Oui, dit Giroudeau.

— Mets à celui que je signe avec monsieur une date antérieure, afin que Lousteau soit lié envers notre ami Lucien.

Finot prit le bras de Lucien avec un semblant de camaraderie qui séduisit le poëte, et l'entraîna dans l'escalier en lui disant : — Vous avez ainsi une position faite. Je vous présenterai moi-même à *mes* rédacteurs. Puis, ce soir, Lousteau vous fera reconnaître aux théâtres. Vous pouvez gagner cent cinquante francs par mois à notre petit journal que va diriger Lousteau. Tâchez de bien vivre avec lui. Déjà le drôle m'en voudra de lui avoir lié les mains en votre endroit, mais vous avez du talent, et je ne veux pas que vous soyez en butte à ses caprices. Entre nous, vous pouvez m'apporter jusqu'à deux

feuilles par mois pour mon journal hebdomadaire, je vous les payerai deux cents francs. Ne parlez de cet arrangement à personne : je serais en proie à la vengeance de tous ces amours-propres blessés de la fortune d'un nouveau venu. Faites quatre articles de vos deux feuilles, signez-en deux de votre nom et deux d'un pseudonyme, afin de ne pas avoir l'air de manger le pain des autres. Vous devez votre position à Blondet et à Vignon, qui vous trouvent de l'avenir. Ainsi ne vous galvaudez pas. Surtout, défiez-vous de vos amis. Quant à nous deux, entendons-nous bien toujours. Servez-moi, je vous servirai. Vous avez pour quarante francs de loges et de billets à vendre, et pour soixante francs de livres *à laver* au journal. Le tout vous fera quatre cent cinquante francs par mois. Avec de l'esprit, vous saurez trouver deux cents francs en sus chez les libraires qui vous payeront des articles et des prospectus. Mais vous êtes à moi, n'est-ce pas? Je puis compter sur vous.

Lucien serra la main de Finot avec un transport de joie inouï.

— N'ayons pas l'air de nous être entendus, lui dit Finot à l'oreille en poussant la porte d'une mansarde au cinquième étage de la maison, et située au fond d'un long corridor.

Lucien aperçut alors Lousteau, Félicien Vernou, Hector Merlin et deux autres rédacteurs qu'il ne connaissait pas, tous réunis à une table couverte

d'un tapis vert, devant un bon feu, sur des chaises ou des fauteuils, fumant ou riant. La table était chargée de papiers, il s'y trouvait un véritable encrier plein d'encre, des plumes assez mauvaises, mais dont les rédacteurs se servaient. Il fut démontré au nouveau journaliste que là s'élaborait le grand œuvre.

— Messieurs, dit Finot, l'objet de la réunion est l'installation en mon lieu et place de notre cher Lousteau comme rédacteur en chef du journal que je suis obligé de quitter. Mais, quoique mes opinions subissent une transformation nécessaire pour que je puisse passer rédacteur en chef du journal hebdomadaire dont vous savez les destinées, mes convictions sont les mêmes et nous restons amis. Je suis tout à vous, comme vous serez à moi. Les circonstances sont variables, les principes sont fixes. Les principes sont le pivot sur lequel marchent les aiguilles du baromètre politique.

Tous les rédacteurs partirent d'un éclat de rire.

— Qui t'a donné ces phrases-là? demanda Lousteau.

— Blondet, répondit Finot.

— Vent, pluies, tempête, beau fixe, dit Merlin, nous parcourrons tout ensemble.

— Enfin, reprit Finot, ne nous embarbouillons pas dans les métaphores : tous ceux qui auront quelques articles à m'apporter retrouveront Finot. Monsieur, dit-il en présentant Lucien, est des vôtres. J'ai traité avec lui, Lousteau.

Chacun complimenta Finot sur son élévation et sur ses nouvelles destinées.

— Te voilà à cheval sur nous et sur les autres, lui dit l'un des rédacteurs inconnus à Lucien, tu deviens Janus...

— Pourvu qu'il ne soit pas Jeannot, dit Vernou.

— Tu nous laisses attaquer nos bêtes noires?

— Tout ce que vous voudrez! dit Finot.

— Ah! mais, dit Lousteau, le journal ne peut pas reculer. Monsieur Chatelet s'est fâché, nous n'allons pas le lâcher pendant une semaine.

— Que s'est-il passé? dit Lucien.

— Il est venu demander raison, dit Vernou. L'ex-beau de l'empire a trouvé le père Giroudeau, qui, du plus beau sang-froid du monde, s'est déclaré l'auteur de l'article, et lui a demandé son heure et ses armes. L'affaire en est restée là. Nous sommes occupés à lui présenter des excuses dans le numéro de demain. Chaque phrase est un coup de poignard.

— Mordez-le ferme, il viendra me trouver, dit Finot. J'aurai l'air de lui rendre service en vous apaisant; il tient au ministère, et nous accrocherons là quelque chose, une place de professeur suppléant ou quelque bureau de tabac. Nous sommes heureux qu'il se soit piqué au jeu. Qui de vous veut faire dans mon nouveau journal un article de fond sur Nathan?

— Donnez-le à Lucien, dit Lousteau. Hector

et Vernou feront les leurs dans leurs journaux respectifs...

—Adieu, messieurs, nous nous reverrons seul à seul chez Barbin, dit Finot en riant.

Il sortit. Lucien reçut quelques compliments sur son admission dans le corps redoutable des journalistes. Lousteau le présenta comme un homme sur lequel tous pouvaient compter.

— Il vous invite en masse, messieurs, à souper chez Coralie.

— Coralie va au Gymnase, dit Lucien à Étienne.

— Eh bien, messieurs, il est entendu que nous pousserons Coralie, hein? Dans tous vos journaux, mettez quelques lignes sur son engagement et parlez de son talent. Vous donnerez du tact, de l'habileté à l'administration du Gymnase. Pouvons-nous lui donner de l'esprit?

—Nous lui donnerons de l'esprit, répondit Merlin, car Jules a une pièce avec Scribe.

— Oh! alors, le directeur sera le plus prévoyant et le plus perspicace des spéculateurs, dit Vernou.

— Ah çà! ne faites pas vos articles sur le livre de Nathan que nous ne nous soyons concertés; vous saurez pourquoi, dit Lousteau. Nous devons être utiles à notre nouveau camarade. Lucien a deux livres à placer, un recueil de sonnets et un roman. Par la vertu de l'encre! il doit être un grand poëte à trois mois d'échéance. Nous nous servirons de ses

Marguerites pour abaisser les Odes, les Ballades, les Méditations, toute la poésie romantique.

— Ça serait drôle, si les sonnets ne valaient rien, dit Vernou. Que pensez-vous de vos sonnets, Lucien?

— La, comment les trouvez-vous? dit un des rédacteurs inconnus.

— Messieurs, ils sont bien, dit Lousteau, parole d'honneur!

— Eh bien, j'en suis content, dit Vernou, je les jetterai dans les jambes de ces poëtes de sacristie qui me fatiguent.

— Si Dauriat, ce soir, ne prend pas *les Marguerites*, nous lui flanquerons article sur article contre Nathan.

— Et Nathan, que dira-t-il? s'écria Lucien.

Les cinq rédacteurs éclatèrent de rire.

— Il sera enchanté, dit Vernou. Vous verrez comment nous arrangerons les choses.

— Ainsi, monsieur est des nôtres? dit un des deux rédacteurs que Lucien ne connaissait pas.

— Oui, oui, Jules, pas de farces. Tu vois, Lucien, dit Étienne au néophyte, comment nous agissons avec toi, tu ne reculeras pas dans l'occasion. Nous aimons tous Nathan, et nous allons l'attaquer. Maintenant, partageons-nous l'empire d'Alexandre. Jules, veux-tu les Français et l'Odéon?

— Si ces messieurs y consentent, dit Jules.

Tous inclinèrent la tête, mais Lucien vit briller des regards d'envie.

— Je garde l'Opéra, les Italiens et l'Opéra-Comique, dit Vernou.

— Eh bien, Hector prendra les théâtres de vaudeville, dit Lousteau.

— Et moi, je n'ai donc pas de théâtres? s'écria l'autre rédacteur que ne connaissait pas Lucien.

— Eh bien, Hector te laissera les Variétés, et Lucien la Porte-Saint-Martin, dit Étienne. Abandonne-lui la Porte-Sait-Martin, il est fou de Jenny Vertpré, dit-il à Lucien, tu prendras le Cirque-Olympique en échange. Moi, j'aurai Bobino, les Funambules et madame Saqui. Qu'avons-nous pour le journal de demain?

— Rien.

— Rien.

— Rien!

— Messieurs, soyez brillants pour mon premier numéro. Le baron Chatelet et sa seiche ne dureront pas huit jours? L'auteur du *Solitaire* est bien usé!

— Sosthène-Démosthène n'est plus drôle, dit Vernou, tout le monde nous l'a pris.

— Oh! il nous faut de nouveaux morts, dit Jules.

— Messieurs, si nous prêtions des ridicules aux hommes vertueux de la droite?

— Commençons une série de portraits des orateurs ministériels, dit Hector Merlin.

— Fais cela, mon petit, dit Lousteau, tu les connais, ils sont de ton parti, tu pourras satisfaire quelques haines intestines. Empoigne Beugnot,

Syrieys de Mayrinhac et autres. Les articles peuvent être prêts à l'avance, nous ne serons pas embarrassés pour le journal.

— Si nous inventions quelque refus de sépulture avec des circonstances plus ou moins aggravantes? dit Jules.

— N'allons pas sur les brisées des grands journaux constitutionnels qui ont leurs *cartons aux curés* pleins de *canards*, répondit Vernou.

— De canards? dit Lucien.

—Nous appelons un canard, lui répondit Hector, un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les faits-Paris quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin, qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer, que, dans l'Histoire Philosophique des Indes, Raynal a donné deux de ses canards pour des faits authentiques.

—Je ne savais pas cela, dit Vernou. Quels sont les deux canards?

— L'histoire relative à l'Anglais qui vend sa libératrice, une négresse, après l'avoir rendue mère afin d'en avoir plus d'argent. Puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause. Quand Franklin vint à Paris, il avoua ses canards chez Necker, à la grande confusion des historiens français. Et voilà comment le nouveau monde a deux fois corrompu l'ancien.

— Le journal, dit Lousteau, tient pour vrai tout ce qui est probable. Nous partons de là.

— La justice criminelle ne procède pas autrement, dit Vernou.

— Eh bien, à ce soir, neuf heures, ici, dit Merlin.

Chacun se leva, se serra les mains, et la séance fut levée au milieu des témoignages de la plus touchante fraternité.

— Qu'as-tu donc fait à Finot, dit Étienne à Lucien en descendant, pour qu'il ait passé un marché avec toi? Tu es le seul avec lequel il se soit lié.

— Moi, rien, dit Lucien, il me l'a proposé.

— Enfin, tu aurais avec lui des arrangements, j'en serais enchanté, nous n'en serions que plus forts tous deux.

Au rez-de-chaussée, Étienne et Lucien trouvèrent Finot qui prit à part Lousteau dans le cabinet ostensible de la rédaction.

—Signez votre traité pour que le nouveau directeur croie la chose faite d'hier, dit Giroudeau qui présentait à Lucien deux papiers timbrés à signer.

En lisant le traité, Lucien entendit une discussion assez vive entre Étienne et Finot, elle roulait sur les produits en nature du journal qui devaient être perçus par Giroudeau et dont Étienne voulait sa part. Il y eut sans doute une transaction, car les deux amis sortirent entièrement d'accord.

— A huit heures aux Galeries de Bois, chez Dauriat, dit Étienne à Lucien.

Un jeune homme se présenta pour être rédacteur de l'air timide et inquiet qu'avait Lucien naguère, et Lucien vit, avec un plaisir secret, le vieux Giroudeau pratiquant sur le néophyte les mêmes plaisanteries dont il avait failli être victime. L'intérêt personnel lui fit parfaitement comprendre la nécessité de ce manége qui mettait des barrières presque infranchissables entre les débutants et la mansarde où pénétraient les élus.

— Il n'y a pas déjà tant d'argent pour les rédacteurs, dit-il à Giroudeau.

— Si vous étiez plus de monde, vous auriez moins, répondit le capitaine. Et donc!

Il fit tourner sa canne plombée, sortit en *broumbroumant*, et parut stupéfait de voir Lucien montant dans le bel équipage qui stationnait sur lesboulevards.

— Vous êtes maintenant les militaires, lui dit le soldat, et nous sommes les pékins!

XXIV

REDAURIAT.

— Ma parole d'honneur, ils me paraissent être les meilleurs enfants du monde, dit Lucien à Coralie. Me voilà journaliste avec la certitude de pouvoir gagner six cents francs par mois en travaillant cependant comme un cheval ; mais je placerai mes deux ouvrages et j'en ferai d'autres, car mes amis vont m'organiser un succès ! Ainsi, je dis comme toi, Coralie : Vogue la galère !

— Tu réussiras, mon petit ; mais ne sois pas aussi

bon que tu es beau, tu te perdrais. Sois méchant avec les hommes, c'est bon genre.

Coralie et Lucien allèrent se promener au bois de Boulogne et rencontrèrent encore la marquise d'Espard, madame de Bargeton et le baron Chatelet. Madame de Bargeton regarda Lucien d'un air séduisant qui pouvait passer pour un salut.

Camusot avait commandé le meilleur dîner du monde. Coralie, en se sachant débarrassée de lui, fut si charmante pour lui, que le pauvre marchand de soieries ne se souvint pas, durant les quatorze mois de leur liaison, de l'avoir vue aussi gracieuse et aussi attrayante. Il lui fut impossible de s'en séparer. Il lui proposa secrètement une inscription de six mille livres de rente sur le grand-livre que ne connaissait pas sa femme, si elle voulait rester sa maîtresse, en consentant à fermer les yeux sur ses amours avec Lucien.

— Trahir un pareil ange, mais regarde-le donc, pauvre magot, et regarde-toi! dit-elle en lui montrant le poëte que Camusot avait légèrement étourdi en le faisant boire.

Camusot se fia sur les dissipations de la vie parisienne, et résolut d'attendre que la misère lui rendît la femme que la misère lui avait déjà livrée.

— Je ne serai donc que ton ami, dit-il en la baisant au front.

Lucien laissa Coralie et Camusot, pour aller aux Galeries de Bois. Quel changement cinq jours avaient

produit dans son esprit! Il se mêla sans peur à la foule qui ondoyait dans les Galeries. Il eut l'air impertinent, parce qu'il avait une maîtresse, il entra chez Dauriat d'un air dégagé parce qu'il était journaliste. Il y avait grande société chez le libraire. Lucien y donna la main à Blondet, à Nathan, à Finot, à toute la littérature avec laquelle il avait fraternisé depuis une semaine. Il se crut un personnage, et se flatta de surpasser ses camarades. La petite pointe de vin qui l'animait le servit à merveille. Il fut spirituel, et montra qu'il savait hurler avec les loups; mais il n'eut pas de succès, il ne recueillit pas les approbations tacites, muettes ou parlées sur lesquelles il comptait. Il aperçut un premier mouvement de jalousie parmi ce monde, moins inquiet que curieux peut-être de savoir quelle place s'y attribuerait une supériorité nouvelle, et ce qu'elle avalerait dans le partage général des produits de la presse. Finot, qui trouvait en Lucien une mine à exploiter, Lousteau qui croyait avoir des droits sur lui furent les seuls que le poëte vit souriants. Lousteau, qui avait déjà pris les allures d'un rédacteur en chef, frappa vivement aux carreaux du cabinet de Dauriat.

— Dans un moment, mon ami, lui répondit le libraire en levant la tête au-dessus des rideaux verts et en le reconnaissant.

Le moment dura une heure, après laquelle Lucien et son ami entrèrent dans le sanctuaire.

— Eh bien, avez-vous pensé à l'affaire de notre ami? dit le rédacteur en chef.

— Certes, dit Dauriat en se penchant sultanesquement dans son fauteuil. J'ai parcouru son recueil, je l'ai fait lire à un homme de goût, à un bon juge : je n'ai pas la prétention de m'y connaître; car, mon ami, j'achète la gloire toute faite comme cet Anglais achetait l'amour. Vous êtes aussi grand poëte que vous êtes joli garçon, mon petit, dit Dauriat. Foi d'honnête homme, je ne dis pas de libraire, remarquez! vos sonnets sont magnifiques. On y sent le travail, ce qui est rare quand on a de l'inspiration et de la verve. Enfin, vous savez rimer, une des qualités de la nouvelle école. Vos *Marguerites* sont un beau livre, mais ce n'est pas une affaire, et je ne peux m'occuper que de vastes entreprises. Par conscience, je ne veux pas prendre vos sonnets, il me serait impossible de les pousser, il n'y a pas assez à gagner pour faire les dépenses d'un succès. D'ailleurs vous ne continuerez pas la poésie, votre livre est un livre isolé. C'est l'éternel recueil des premiers vers que font, au sortir du collége, tous les gens de lettres, auquel ils tiennent tout d'abord, et dont ils se moquent plus tard. Lousteau, votre ami, doit avoir un poëme caché dans ses vieilles chaussettes. N'as-tu pas un poëme, Lousteau? dit Dauriat en jetant sur Étienne un fin regard de compère.

— Eh! comment pourrais-je écrire en prose? dit Lousteau.

— Eh bien! vous le voyez, il ne m'en a jamais parlé, mais notre ami connaît la librairie et les affaires, reprit Dauriat. Pour moi la question, dit-il en câlinant Lucien, n'est pas de savoir si vous êtes un grand poëte, si vous avez beaucoup, mais beaucoup de mérite; si je commençais la librairie, je commettrais la faute de vous éditer, mais d'abord aujourd'hui, mes commanditaires et mes bailleurs de fonds me couperaient les vivres, il suffit que j'y aie perdu vingt mille francs l'année dernière pour qu'ils ne veuillent entendre à aucune poésie, et ils sont mes maîtres; la question n'est pas là: j'admets que vous soyez un grand poëte, serez-vous fécond? Pondrez-vous régulièrement des sonnets? Deviendrez-vous dix volumes? Serez-vous une affaire? Eh bien, non, vous serez un délicieux prosateur, vous avez trop d'esprit pour le gâter par des chevilles, vous avez à gagner trente mille francs par an dans les journaux et vous ne les troquerez pas contre trois mille francs que vous donneront très-difficilement les hémistiches, les strophes et autres ficharades!

— Vous savez, Dauriat, que monsieur est du journal, dit Lousteau.

— Oui, répondit Dauriat, j'ai lu son article, et dans son intérêt bien entendu, je lui refuse *les Marguerites*! Oui, monsieur, je vous aurai donné plus d'argent dans six mois d'ici pour les articles que j'irai vous demander, que pour votre poésie invendable?

— Et la gloire? s'écria Lucien.

Dauriat et Lousteau se mirent à rire.

—Dame! dit Lousteau, c'est jeune, ça conserve des illusions.

La gloire, répondit Dauriat, c'est dix ans de persistance et de publication, une alternative de cent mille francs de perte ou de gain pour le libraire. Si vous trouvez des fous qui impriment vos poésies, dans un an d'ici vous aurez de l'estime pour moi en apprenant le résultat de l'opération.

— Vous avez là le manuscrit, dit Lucien froidement.

— Le voici, mon ami, répondit Dauriat dont les façons avec Lucien s'étaient déjà singulièrement édulcorées.

Lucien le prit sans regarder l'état dans lequel était la ficelle, tant Dauriat avait l'air d'avoir lu *les Marguerites.* Il sortit avec Lousteau sans paraître ni consterné, ni mécontent. Dauriat les accompagna dans la boutique en parlant de son journal et de celui de Lousteau. Lucien jouait avec son rouleau de papier, assez négligemment.

— Tu crois que Dauriat a lu ou fait lire tes sonnets? lui dit Étienne à l'oreille.

— Oui, dit Lucien.

— Regarde les scellés!

Lucien aperçut l'encre et la ficelle dans un état de conjonction parfaite.

— Quel sonnet avez-vous le plus particulièrement

remarqué? dit-il au libraire en pâlissant de colère et de rage.

— Ils sont tous remarquables, mon ami, répondit Dauriat, mais celui sur la marguerite est délicieux, il se termine par une pensée fine et très-délicate. Là, j'ai deviné votre succès en prose. Aussi vous ai-je recommandé sur-le-champ à Finot; faites-nous des articles, nous les payerons bien. Voyez-vous, penser à la gloire, c'est fort beau, mais n'oubliez pas le solide, et prenez tout ce qui se présentera. Quand vous serez riche, vous ferez des vers.

Le poëte sortit brusquement dans les Galeries pour ne pas éclater, il était furieux.

XXV

LES PREMIÈRES ARMES.

— Eh bien, enfant, dit Lousteau qui le suivit, sois donc calme, accepte les hommes pour ce qu'ils sont, des moyens. Veux-tu prendre ta revanche?

— A tout prix, dit le poëte.

— Voici un exemplaire du livre de Nathan que Dauriat vient de me donner, la seconde édition paraît demain, relis cet ouvrage et fais un article qui le démolisse. Félicien Vernou ne peut souffrir Nathan dont le succès nuit, à ce qu'il croit, au futur succès

de son ouvrage. Une des manies de ces petits esprits est d'imaginer que, sous le soleil, il n'y a pas de place pour deux succès. Aussi fera-t-il mettre ton article dans le grand journal auquel il travaille.

— Mais que peut-on dire contre ce livre? il est beau, s'écria Lucien.

— Ah çà! mon cher, apprends ton métier, dit en riant Lousteau. Le livre, fût-il un chef-d'œuvre, doit devenir sous ta plume une stupide niaiserie, une œuvre dangereuse et malsaine.

— Mais comment?

—Tu changeras les beautés en défauts.

— Je suis incapable d'opérer une pareille métamorphose.

— Mon cher, voici la manière de procéder en semblable occurrence. Attention, mon petit! Tu commenceras par trouver l'œuvre belle et tu peux t'amuser à dire ce que tu penses. Le public se dira : Ce critique est sans jalousie, il sera sans doute impartial. Dès lors le public tiendra ta critique pour consciencieuse. Après avoir conquis l'estime de ton lecteur, tu regretteras d'avoir à blâmer le système dans lequel de semblables livres vont faire entrer la littérature française. La France diras-tu, ne gouverne-t-elle pas l'intelligence du monde entier? Jusqu'aujourd'hui, de siècle en siècle, les écrivains français maintenaient l'Europe dans la voie de l'analyse, de l'examen philosophique par la puissance du style et par la forme originale qu'ils donnaient

aux idées. Ici, tu places un éloge de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, de Buffon. Tu expliqueras combien en France la langue est impitoyable, tu prouveras qu'elle est un vernis glissé sur la pensée. Tu lâcheras deux axiomes comme : Un grand écrivain en France est toujours un grand homme, il est tenu par la langue à toujours penser, et il n'en est pas ainsi dans les autres pays. Et tu le démontreras en comparant Rabener, un moraliste satirique allemand, à La Bruyère, etc. Il n'y a rien qui pose un critique comme de parler d'un auteur étranger inconnu. Kant est le piédestal de Cousin. Une fois sur ce terrain, tu lances un mot qui résume et explique aux niais le système de nos hommes de génie en appelant leur littérature, une *littérature idéée*. Armé de ce mot, tu jetteras tous les morts illustres à la tête des auteurs vivants. Tu expliqueras alors que de nos jours il se produit une nouvelle littérature où l'on abuse du dialogue, la plus facile des formes littéraires et des descriptions qui dispensent de penser. Tu opposeras les romans de Voltaire, de Diderot, de Sterne, de Swift, si substantiels, si incisifs, au roman moderne où tout se traduit par des images, et que Walter Scott pousse à ses dernières conséquences. Dans un pareil genre, il n'y a place que pour l'inventeur. Le roman à la Walter Scott est un genre et non un système. Tu foudroieras ce genre funeste où l'on délaye les idées, où elles sont passées au laminoir, genre accessible

à tous les esprits, genre où chacun peut passer pour auteur à bon marché. Tu l'appelleras enfin la *littérature imagée*. Tu feras tomber cette argumentation sur le livre de Nathan en démontrant qu'il est un imitateur et n'a que l'apparence du talent : le grand style serré du dix-huitième siècle y manque, l'auteur y substitue les événements aux sentiments. Le mouvement n'est pas la vie, le tableau n'est pas l'idée. Malgré le mérite de cette œuvre, elle te paraît alors fatale et dangereuse, elle ouvre les portes à la foule, tu feras apercevoir dans le lointain une foule de petits auteurs qui s'empresseront d'imiter cette forme. Ici tu pourras te livrer dès lors à de tonnantes lamentations sur la décadence du goût, et tu glisseras l'éloge de MM. Étienne, Jouy, Tissot, Gosse, Duval, Jay, Benjamin Constant, Aignan, Baour-Lormian, Villemain, les coryphées du parti libéral napoléonien, sous la protection desquels se trouve le journal de Vernou. Tu montreras cette glorieuse phalange résistant à l'invasion des romantiques, tenant pour l'idée et le style contre l'image et le bavardage, continuant l'école voltairienne et s'opposant à l'école anglaise et allemande, de même que les dix-sept orateurs de la gauche combattent pour la nation contre les ultras de la droite. Protégé par ces noms révérés de l'immense majorité des Français qui sera toujours pour l'opposition de la gauche, tu peux écraser Nathan dont l'ouvrage, quoique renfermant des beautés supérieures, ouvre

en France la porte à une littérature où l'on se dispense de l'idée. Dès lors, il ne s'agit plus de Nathan ni de son livre, comprends-tu, mais de la gloire de la France. Le devoir des plumes honnêtes et courageuses est de s'opposer vivement à ces importations étrangères. Là, tu flattes l'abonné. Selon toi, la France est une fine commère, il n'est pas facile de la surprendre. Si le libraire a, par des raisons dans lesquelles tu ne veux pas entrer, escamoté un succès, le vrai public a bientôt fait justice des erreurs causées par les cinq cents niais qui composent son avant-garde. Tu diras qu'après avoir eu le bonheur de vendre une édition, le libraire est bien audacieux d'en faire une seconde, tu regretteras qu'un aussi habile éditeur connaisse si peu les instincts du pays. Voilà tes masses, saupoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relève-les par un petit filet de vinaigre, et tu feras sauter Dauriat dans la poêle aux articles. Mais n'oublie pas de terminer en ayant l'air de plaindre dans Nathan l'erreur d'un homme à qui, s'il quitte cette voie, la littérature contemporaine devra de belles œuvres.

Lucien fut stupéfait en entendant parler Lousteau. A la parole du journaliste, il lui tombait des écailles des yeux. Il découvrait des vérités littéraires qu'il n'avait même pas soupçonnées.

— Mais ce que tu me dis, s'écria-t-il, est plein de raison et de justesse.

—Sans cela, pourrais-tu battre en brèche le livre

de Nathan? dit Lousteau. Voilà, mon petit, une première forme d'article. On l'emploie pour démolir, c'est le pic du critique. Mais il y en a bien d'autres! Ton éducation se fera. Quand tu seras obligé de parler absolument d'un homme que tu n'aimeras pas, quelquefois les propriétaires, les rédacteurs en chef d'un journal ont la main forcée, tu déploieras les négations de ce que nous appelons article de fonds. On met en tête le titre du livre dont on veut que vous vous occupiez. On commence par des considérations générales dans lesquelles on peut parler des Grecs et des Romains, puis on dit à la fin : Ces considérations nous ramènent au livre de monsieur un tel, qui sera la matière d'un second article. Et le second article ne paraît jamais. On étouffe ainsi le livre entre deux promesses. Ici, tu ne fais pas l'article contre Nathan, mais contre Dauriat, il faut le coup de pic. Ces formules de critique littéraire s'emploient également dans la critique politique.

La cruelle leçon d'Étienne ouvrait des cases dans l'imagination de Lucien, il comprenait admirablement ce métier.

— Allons au journal, dit Lousteau, nous y trouverons nos amis, et nous conviendrons d'une charge à fonds de train contre Nathan. Ça les fera rire, tu verras.

Arrivés rue Saint-Fiacre, ils montèrent ensemble à la mansarde où se faisait le journal, et Lucien fut aussi surpris que ravi de voir l'espèce de joie avec

laquelle ses camarades convinrent de démolir le livre de Nathan. Hector Merlin prit un carré de papier, et il écrivit ces lignes qu'il alla porter à son journal :

On annonce une seconde édition du livre de monsieur Nathan, nous comptions garder le silence sur cet ouvrage, mais cette apparence de succès nous oblige à lui consacrer un article, moins sur l'œuvre que sur la tendance de la jeune littérature.

En tête des plaisanteries pour le numéro du lendemain, Lousteau mit cette phrase :

∴ *Le libraire Dauriat publie une seconde édition du livre de monsieur Nathan? Il ne connaît donc pas le proverbe du palais,* NON BIS IN IDEM. *Honneur au courage malheureux!*

Les paroles d'Étienne avaient été comme un flambeau pour Lucien. Le désir de se venger de Dauriat lui tint lieu de conscience et d'inspiration. Trois jours après, pendant lesquels il ne sortit pas de la chambre de Coralie où il travaillait au coin du feu, servi par Bérénice et caressé dans ses moments de lassitude par Coralie, attentive et silencieuse, il mit au net un article critique, d'environ trois colonnes, où il s'était élevé à une hauteur surprenante. Il courut au journal, il était neuf heures du soir, il

y trouva les rédacteurs et leur lut son travail. Il fut écouté sérieusement. Félicien ne dit pas un mot, il prit le manuscrit et dégringola les escaliers.

— Que lui prend-il? s'écria Lucien.

— Il le porte à l'imprimerie! dit Hector Merlin, l'article est un chef-d'œuvre où il n'y a ni un mot à retrancher, ni une ligne à ajouter.

— Il ne faut que te montrer le chemin! dit Lousteau.

— Je voudrais voir la mine que fera Nathan, demain en lisant cela, dit un autre rédacteur sur la figure duquel éclatait une douce satisfaction.

— Il faut être votre ami, dit Hector Merlin.

— C'est donc bien? demanda vivement Lucien.

— Blondet et Vignon s'en trouveront mal, dit Lousteau.

— Voici, reprit Lucien, un petit article que j'ai broché pour vous, et qui peut, en cas de succès, fournir une série de compositions semblables.

— Lisez-nous cela, dit Lousteau.

Lucien leur lut alors un de ces délicieux articles qui firent la fortune de ce petit journal, et où, en deux colonnes, il peignait un des menus détails de la vie parisienne, une figure, un type, un événement normal, quelques singularités. Cet échantillon intitulé : *Les passants de Paris*, était écrit dans cette manière neuve et originale où la pensée résultait du choc des mots, où le cliquetis des adverbes et des adjectifs réveillait l'attention. Cet article était aussi

différent de l'article grave et profond sur Nathan, que les *Lettres Persanes* diffèrent de l'*Esprit des Lois*.

— Tu es né journaliste, lui dit Lousteau. Cela passera demain, fais-en tant que tu voudras.

— Ah çà ! dit Merlin, Dauriat est furieux des deux obus que nous avons lancés dans son magasin. Je viens de chez lui, il fulminait des imprécations, il s'emportait contre Finot, qui lui disait t'avoir vendu son journal. Moi, je l'ai pris à part, et lui ai coulé ces mots dans l'oreille : *Les Marguerites* vous coûteront cher ! Il vous arrive un homme de talent, et vous l'envoyez promener quand nous l'accueillons à bras ouverts.

— Dauriat sera foudroyé par l'article que nous venons d'entendre, dit Lousteau à Lucien. Tu vois, mon enfant, ce qu'est le journal ? Mais ta vengeance marche ! Le baron Chatelet est venu demander ce matin ton adresse ; il y avait eu ce matin un article sanglant contre lui. L'ex-beau de l'empire a une tête faible, il est au désespoir. Tu n'as pas lu le journal ! l'article est drôle. Vois? *Convoi du Héron pleuré par la Sèche.* Madame de Bargeton est décidément appelée *l'os de Sèche* dans le monde, et Chatelet n'est plus nommé que le *baron Héron.*

Lucien prit le journal et ne put s'empêcher de rire en lisant ce petit chef-d'œuvre de plaisanterie dû à Vernou.

— Il vonts capituler, dit Hector Merlin.

Lucien participa joyeusement à quelques-uns des

bons mots et des traits avec lesquels on terminait le journal, en causant et fumant; en racontant les aventures de la journée, les ridicules des camarades, quelques détails sur leur caractère. Cette conversation éminemment moqueuse, spirituelle, méchante, mit Lucien au courant des mœurs et des personnes de la littérature.

— Pendant que l'on compose le journal, dit Lousteau, je vais aller faire un tour avec toi, te présenter à tous les contrôles et à toutes les coulisses des théâtres où tu as tes entrées, puis nous irons retrouver Florine et Coralie au Panorama.

Tous deux donc, bras dessus, bras dessous, allèrent de théâtre en théâtre où Lucien fut intronisé comme rédacteur, complimenté par les directeurs, lorgné par les actrices, qui tous avaient su l'importance qu'un seul article de lui venait de donner à Coralie et à Florine, engagée, l'une au Gymnase à douze mille francs par an, et l'autre à huit mille francs au Panorama. Ce fut autant de petites ovations qui grandirent Lucien à ses propres yeux, et lui donnèrent la mesure de sa puissance.

A onze heures, les deux amis arrivèrent au Panorama-Dramatique; Lucien, familiarisé avec les coulisses, s'y produisit d'un air dégagé qui fit merveille. Nathan y était, Nathan tendit la main à Lucien qui la prit et la serra.

— Ah çà! mes maîtres, dit-il en regardant Lucien et Lousteau, vous voulez donc m'enterrer?

— Attends donc à demain, mon cher, tu verras comment Lucien t'a empoigné! Parole d'honneur, tu seras content. Quand la critique est aussi sérieuse, un livre y gagne.

Lucien était rouge de honte.

— Est-ce dur? demanda Nathan.

— C'est grave, dit Lousteau.

— Il n'y aura donc pas de mal? reprit Nathan. Hector Merlin disait au foyer du Vaudeville que j'étais échiné.

Laissez-le dire, et attendez, s'écria Lucien qui se sauva dans la loge de Coralie en suivant l'actrice au moment où elle quittait la scène dans son attrayant costume.

XXVI

LE LIBRAIRE CHEZ L'AUTEUR.

Le lendemain, au moment où Lucien déjeunait avec Coralie, il entendit un cabriolet dont le bruit net dans sa rue assez solitaire annonçait une élégante voiture, et dont le cheval avait cette allure déliée et cette manière d'arrêter qui trahit la race pure. De sa fenêtre, Lucien aperçut en effet le magnifique cheval anglais de Dauriat et Dauriat qui tendait les guides à son groom avant de descendre.

— C'est le libraire, cria Lucien à sa maîtresse.

— Faites attendre, dit aussitôt Coralie à Bérénice.

Lucien sourit de l'aplomb de cette jeune fille qui s'identifiait si admirablement à ses intérêts, il revint l'embrasser avec une effusion vraie, elle avait eu de l'esprit.

La promptitude de l'impertinent libraire, l'abaissement subit de ce prince des charlatans tenait à des circonstances presque entièrement oubliées, tant le commerce de la librairie a été violemment transformé depuis environ douze ans. De 1814 à 1815, époque à laquelle les cabinets littéraires, d'abord établis pour la lecture des journaux, entreprirent de donner à lire les livres nouveaux moyennant une rétribution, et où l'aggravation des lois fiscales sur la presse périodique fit créer l'annonce, la librairie n'avait pas d'autres moyens de publication ni de vente que les articles sur les livres insérés dans les feuilletons ou dans le corps des journaux. Jusqu'en 1822, les journaux français paraissaient sur des feuilles d'une si médiocre étendue, que les grands journaux dépassaient à peine les dimensions des petits journaux d'aujourd'hui. Pour résister à la tyrannie des articles, Dauriat et Ladvocat les premiers inventèrent la publication par affiches, dont ils inondaient Paris, en y déployant des caractères de fantaisie, des coloriages bizarres, des dessins et des vignettes, plus tard des lithographies qui firent de l'affiche un poëme pour les yeux et souvent une déception pour la bourse des amateurs. Les affiches

devinrent si originales, qu'un de ces maniaques appelés *collectionneurs* possède un recueil complet des affiches parisiennes. Ce moyen d'annonce restreint, à Paris, aux vitres des boutiques et aux étalages des boulevards, maintenant étendu à la France entière, fut abandonné pour l'annonce, et subsistera néanmoins toujours. L'affiche frappe encore les yeux, quand l'annonce et souvent l'œuvre sont oubliées. L'annonce, accessible à tous moyennant finance, et qui a converti la quatrième page des journaux en un champ aussi fertile pour le fisc que pour les spéculateurs, naquit seulement de 1826 à 1827 sous les rigueurs du timbre, de la poste et des cautionnements. Ces insuffisantes inventions du ministère Villèle, qui aurait pu, dès ce temps, tuer les journaux en les vulgarisant, créèrent au contraire des espèces de priviléges et de royautés en rendant la fondation d'un journal presque impossible, Ainsi, en 1821, les journaux avaient droit de vie et de mort sur les œuvres littéraires, sur les conceptions de la pensée et sur les entreprises de la librairie. Une annonce de quelques lignes insérée parmi les faits-Paris se payait chèrement. Les intrigues étaient si multipliées au sein des bureaux de rédaction, et le soir sur le champ de bataille des imprimeries, à l'heure où la *mise en page* décidait de l'admission ou du rejet de tel ou tel article, que les fortes maisons de librairie avaient à leur solde un homme de lettres pour rédiger ces petits articles où il fallait faire entrer beau-

coup d'idées en peu de mots. Ces journalistes obscurs, payés seulement après l'insertion, restaient souvent pendant la nuit aux imprimeries pour voir mettre sous presse, soit les grands articles obtenus, Dieu sait comme! soit ces annonces préparatoires qui depuis prirent le nom de *réclames*. Aujourd'hui, les mœurs de la littérature et de la librairie ont si fort changé, que beaucoup de gens traiteraient de fables les immenses efforts, les séductions, les lâchetés, les intrigues dont les articles et les rédacteurs étaient l'objet de la part des libraires, des auteurs et de tous les martyrs de la gloire, de la vente, ou des forçats condamnés au succès à perpétuité. Dîners, argent, cajoleries, présents, n'étaient rien encore. Une anecdote expliquera mieux que toutes les assertions l'étroite alliance de la critique et de la librairie.

Un homme de haut style et visant à devenir homme d'État, dans ces temps-là jeune et galant, le plus célèbre des rédacteurs d'un grand journal, était l'objet des caresses de toute une fameuse maison de librairie. Un jour, un dimanche, à la campagne, chez le chef de cette maison, il y avait gala pour plusieurs des principaux rédacteurs des journaux de Paris. La maîtresse de la maison, alors jeune et jolie, sortit avant le dîner pour se promener dans son parc avec l'illustre écrivain. Le premier commis, Allemand froid, grave et méthodique, ne pensant qu'aux affaires, se promenait avec un feuilleton-

niste, et causait d'une entreprise en lui demandant son avis. La causerie les mène hors du parc, ils atteignent les bois. Au fond d'un fourré, l'Allemand voit quelque chose qui ressemblait à sa patronne. Il prend son lorgnon, fait signe au jeune rédacteur de se taire, de s'en aller, et retourne en effet lui-même avec précaution sur ses pas.

— Qu'avez-vous vu? lui demanda son interlocuteur.

—Bon, répondit-il, notre grand article passe demain, nous aurons au moins trois colonnes.

Un autre fait expliquera la puissance des articles. Un livre de monsieur de Chateaubriand sur le dernier des Stuarts était dans une librairie à l'état de rossignol. Un seul article d'un jeune écrivain inséré dans le *Journal des Débats* fit vendre ce livre en une semaine. Des articles tuaient ou vivifiaient une spéculation. Par un temps où pour lire un livre il fallait l'acheter et non le louer, certains articles faisaient partir à dix mille exemplaires les œuvres des écrivains libéraux. Les attaques préparatoires des amis de Lucien, et son article, pouvaient donc arrêter la vente du livre de Nathan. Nathan ne souffrait que dans son amour-propre, il n'avait rien à perdre, il était payé; mais Dauriat pouvait perdre trente mille francs. En effet le commerce de la librairie dite de *nouveautés* se résume par cette chance : une rame de papier blanc vaut quinze francs, imprimée elle vaut, selon le succès, ou cent sous ou cent écus. Un

article pour ou contre, dans ce temps-là, pouvait décider cette question. Dauriat, qui avait cinq cents rames à vendre accourait donc pour capituler avec Lucien : de sultan, il devenait esclave. Après avoir attendu pendant quelques instants en murmurant, en faisant le plus de bruit possible et parlementant avec Bérénice, il obtint la grâce de parler à Lucien. Ce fier libraire avait l'air riant des courtisans quand ils entrent à la cour, mais mêlé de suffisance et de bonhomie.

— Ne vous dérangez pas, chers amours! dit-il. Sont-ils gentils, ces deux tourtereaux, vous me faites l'effet de deux colombes! Qui dirait, mademoiselle, que cet homme, qui a l'air d'une jeune fille, est un assassin, un tigre à griffes d'acier qui vous déchire une réputation comme il doit déchirer vos redingotes quand vous tardez à les ôter! Et il se mit à rire sans achever sa plaisanterie. Mon petit, dit-il en continuant et s'asseyant auprès de Lucien... Mademoiselle, je suis Dauriat, dit-il en s'interrompant et en lâchant le coup de pistolet de son nom en ne se trouvant pas assez bien reçu par Coralie.

— Monsieur, avez-vous déjeuné, voulez-vous nous tenir compagnie? dit l'actrice.

— Mais oui, nous causerons mieux, répondit Dauriat; d'ailleurs, en acceptant votre déjeuner, j'aurai le droit de vous avoir à dîner avec mon ami Lucien, car nous devons maintenant être amis comme le gant et la main.

— Bérénice, des huîtres, des citrons, du beurre frais, et du vin de Champagne, dit Coralie.

— Vous êtes homme de trop d'esprit pour ne pas savoir ce qui m'amène, dit Dauriat en regardant Lucien.

— Vous venez acheter mon recueil de sonnets?

— Précisément, répondit Dauriat. Avant tout, déposons les armes de part et d'autre.

Il tira de sa poche un élégant portefeuille, prit trois billets de mille francs. les mit sur une assiette, et les offrit à Lucien d'un air courtisanesque en lui disant : — Monsieur est-il content?

— Oui, dit le poëte qui se sentit inondé par une béatitude inconnue à l'aspect de cette somme inespérée.

Lucien se contint, mais il avait envie de chanter, de sauter. Il croyait à la Lampe Merveilleuse, aux enchanteurs, il croyait enfin à son génie.

— Ainsi, *les Marguerites* sont à moi? dit le libraire. Mais vous n'attaquerez jamais aucune de mes publications.

— *Les Marguerites* sont à vous, mais je ne puis engager ma plume, elle est à mes amis, comme la leur est à moi.

— Mais, enfin, vous devenez un de mes auteurs. Tous mes auteurs sont mes amis. Ainsi vous ne nuirez pas à mes affaires sans que je sois prévenu des attaques afin que je puisse les prévenir?

— D'accord.

— A votre gloire! dit Dauriat en haussant son verre.

— Je vois bien que vous avez lu *les Marguerites*, dit Lucien.

Dauriat ne se déconcerta pas.

—Mon petit, acheter *les Marguerites* sans les connaître, est la plus belle flatterie que puisse se permettre un libraire. Dans six mois, vous serez un grand poëte, vous aurez des articles, on vous craint, je n'aurai rien à faire pour vendre votre livre. Je suis aujourd'hui le même négociant d'il y a quatre jours. Ce n'est pas moi qui ai changé, mais vous : la semaine dernière, vos sonnets étaient pour moi comme des feuilles de choux, aujourd'hui votre position en a fait des Mésséniennes.

—Eh bien, dit Lucien que le plaisir sultanesque d'avoir une belle maîtresse et que la certitude de son succès rendait railleur et adorablement impertinent, si vous n'avez pas lu mes sonnets, vous avez lu mon article!

— Oui, mon ami, sans cela serais-je venu si promptement? Il est malheureusement très-beau, ce terrible article! Ah! vous avez un immense talent, mon petit. Croyez-moi, profitez de la vogue, dit-il avec une bonhomie qui cachait la profonde impertinence du mot. Mais avez-vous reçu le journal, l'avez-vous lu?

— Pas encore, dit Lucien, et cependant voilà la première fois que je publie un grand morceau de

prose ; mais Hector l'aura fait adresser chez moi, rue Charlot.

— Tiens, lis, dit Dauriat en imitant Talma dans Manlius.

Lucien prit la feuille, mais Coralie la lui arracha.

— A moi les prémices de votre plume, vous savez bien, dit-elle en riant.

Dauriat fut étrangement flatteur et courtisan ; il craignait Lucien, il l'invita donc avec Coralie à un grand dîner qu'il donnait aux journalistes vers la fin de la semaine. Il emporta le manuscrit des *Marguerites* en disant à *son* poëte de passer quand il lui plairait aux Galeries de Bois pour signer le traité qu'il ferait préparer. Toujours fidèle aux façons royales par lesquelles il essayait d'en imposer aux gens superficiels, et de passer plutôt pour un Mécène que pour un libraire, il laissa les trois mille francs sans en prendre de reçu, refusa la quittance offerte par Lucien en faisant un geste de nonchalance, et partit en baisant la main de Coralie.

— Eh bien, mon amour, aurais-tu vu beaucoup de ces chiffons-là, si tu étais resté dans ton trou de la rue de Cluny à marauder, dans tes bouquins de la bibliothèque Sainte-Geneviève ? dit Coralie à Lucien qui lui avait raconté toute son existence. Tiens, tes petits amis de la rue des Quatre-Vents me font l'effet d'être de fameux *jobards !*

Ses frères du Cénacle étaient des jobards. Lucien

entendit cet arrêt en riant. Il avait lu son article imprimé, il venait de goûter cette ineffable joie des auteurs, ce premier plaisir d'amour-propre qui ne caresse l'esprit qu'une seule fois. En lisant et relisant son article, il en sentait mieux la portée et l'étendue. L'impression est aux manuscrits ce que le théâtre est aux femmes, elle met en lumière les beautés et les défauts; elle tue aussi bien qu'elle fait vivre; une faute saute alors aux yeux aussi vivement que les belles pensées. Lucien enivré ne songeait plus à Nathan, Nathan était son marchepied, il nageait dans la joie, il se voyait riche. Pour un enfant qui, trois mois auparavant, descendait modestement les rampes de Beaulieu à Angoulême, revenait à l'Houmeau dans le grenier de Postel, où toute sa famille vivait avec douze cents francs par an, la somme apportée par Dauriat était le Potose. Un souvenir, bien vif encore, mais que les continuelles jouissances de la vie parisienne devaient éteindre, le ramena sur la place du Mûrier. Il se rappela sa belle, sa noble sœur Ève, son David et sa pauvre mère. Aussitôt il envoya Bérénice changer un billet, et pendant ce temps il écrivit une petite lettre; puis il dépêcha Bérénice aux Messageries, en craignant de ne pouvoir, s'il tardait, donner les cinq cents francs qu'il adressait à sa famille. Pour lui, pour Coralie, cette restitution paraissait être une bonne action, elle embrassa Lucien, elle le trouva le modèle des fils et des frères, elle le combla de

caresses, car ces sortes de traits enchantent ces bonnes filles qui ont toutes le cœur sur la main.

— Nous avons maintenant, lui dit-elle, un dîner tous les jours, pendant une semaine, nous allons faire un petit carnaval, tu as bien assez travaillé.

Coralie, en femme qui voulait jouir de la beauté d'un homme que toutes les femmes allaient lui envier, l'emmena chez le plus fameux tailleur de ce temps-là, chez Staub. L'actrice ne trouvait pas Lucien assez bien habillé. De là, les deux amants allèrent au bois de Boulogne, et revinrent dîner chez madame du Val-Noble, où Lucien trouva Rastignac, Bixiou, des Lupeaulx, Finot, Blondet, Vignon, le baron de Nucingen, Beaudenord, du Tillet, Conti le grand musicien, tout le monde des artistes, des spéculateurs, des gens qui veulent opposer de grandes émotions à de grands travaux, et qui tous accueillirent Lucien à merveille. Lucien, sûr de lui, déploya son esprit comme s'il n'en faisait pas commerce. Il fut regardé comme un *homme fort*, c'était alors le mot d'éloge entre ses demi-camarades.

— Oh! il faudra voir ce qu'il a dans le ventre, dit Théodore Gaillard, l'un des poëtes protégés par la cour, et qui fondait en ce moment un petit journal royaliste appelé LE RÉVEIL.

Après le dîner, les deux journalistes accompagnèrent leurs maîtresses à l'Opéra où Merlin avait une loge, et où toute la compagnie se rendit. Ainsi Lucien reparut triomphant là où, deux mois aupara-

vant, il était lourdement tombé. Il se produisit au foyer donnant le bras à Merlin et à Blondet, regardant en face les dandys qui naguère l'avaient mystifié. Il tenait Chatelet sous ses pieds! De Marsay, Vandenesse, les lions de cette époque, échangèrent alors quelques airs insolents avec lui. Certes, il avait été question du beau, de l'élégant Lucien dans la loge de madame d'Espard où Rastignac fit une longue visite, car la marquise et madame de Bargeton lorgnèrent Coralie. Excitait-il un regret dans le cœur de madame de Bargeton? Cette pensée le préoccupait. En la voyant là, son désir de vengeance agitait son cœur comme au jour où il avait essuyé le mépris de cette femme et de sa cousine aux Champs-Élysées.

XXVII

ÉTUDE SUR L'ART DE CHANTER LA PALINODIE.

— Êtes-vous venu de votre province avec un amulette? dit Blondet à Lucien en entrant le surlendemain vers onze heures chez Lucien qui n'était pas encore levé, et en baisant Coralie sur le cou. Sa beauté, dit-il en le montrant, fait des ravages depuis la cave jusqu'au grenier, en haut, en bas. Hier, aux Italiens, madame la comtesse de Montcornet a voulu que je vous présente chez elle. Je viens vous mettre en réquisition. Vous ne refuserez pas une

femme charmante, jeune, et chez qui vous trouverez l'élite du beau monde.

— Si Lucien est gentil, dit Coralie, il n'ira pas chez votre comtesse. Qu'a-t-il besoin de traîner sa cravate dans le monde? il s'y ennuierait.

— Voulez-vous le tenir en chartre privée? dit Blondet. Êtes-vous jalouse des femmes comme il faut?

— Oui, s'écria Coralie, elles sont pires que nous!

— Comment le sais-tu, ma petite chatte? dit Blondet.

— Par leurs maris, répondit-elle. Vous oubliez que j'ai eu pendant six mois de Marsay.

— Croyez-vous, mon enfant, dit Blondet, que je tienne beaucoup à introduire un homme aussi beau que le vôtre! Si vous ne le voulez pas, prenons que je n'ai rien dit. Mais il s'agit moins, je crois, de femme, que d'obtenir paix et miséricorde de Lucien à propos d'un pauvre diable, le plastron de son journal. Le baron Chatelet a la sottise de prendre vos articles au sérieux. La marquise d'Espard, madame de Bargeton et le salon de la comtesse de Montcornet s'intéressent à lui, j'ai promis de réconcilier Laure et Pétrarque.

— Ah! s'écria Lucien dont toutes les veines reçurent un sang plus frais, qui sentit l'enivrante jouissance de la vengeance satisfaite, j'ai donc le pied sur leur ventre! Vous me faites adorer ma plume, adorer mes amis, le journal et la fatale

puissance de la pensée. Je n'ai pas encore fait d'article sur la Sèche et le Héron. J'irai, mon petit, dit-il en prenant Blondet par la taille, oui, j'irai, mais quand ils auront senti le poids de cette chose si légère ! Il prit la plume avec laquelle il avait écrit l'article sur Nathan, et la lui montra. Demain, je leur lance deux petites colonnes à la tête. Après, nous verrons. Ne t'inquiète de rien, Coralie, il ne s'agit pas d'amour, mais de vengeance, et je la veux complète.

— Voilà un homme! dit Blondet. Si tu savais, Lucien, combien il est rare de trouver une explosion semblable dans le monde blasé de Paris, tu pourrais t'apprécier. Tu seras un fier drôle, dit-il en se servant d'une expression un peu plus énergique, tu es dans la voie qui mène au pouvoir.

— Il arrivera , dit Coralie.

— Mais il a déjà fait bien du chemin en deux semaines.

— Et quand il ne sera séparé de quelque sceptre que par la hauteur d'un cadavre, il pourra se faire un marchepied de Coralie.

— Vous vous aimez comme au temps de l'âge d'or, dit Blondet. Je te fais mon compliment sur ton grand article, il est plein de choses neuves. Te voilà passé maître.

Lousteau vint avec Hector Merlin et Vernou voir Lucien, qui fut prodigieusement flatté d'être l'objet de leurs attentions. Félicien apportait cent francs à

Lucien pour prix de son article. Le journal avait senti la nécessité de rétribuer un travail aussi bien fait, afin de s'attacher l'auteur. Coralie, en voyant ce chapitre de journalistes, avait envoyé commander un déjeuner au Cadran-Bleu, le restaurant le plus voisin, et les invita tous à passer dans sa belle salle à manger, quand Bérénice vint lui dire que tout était prêt. Au milieu du repas, quand le vin de Champagne eut monté toutes les têtes, la raison de la visite que faisaient à Lucien ses camarades se dévoila.

— Tu ne veux pas, lui dit Lousteau, te faire un ennemi de Nathan. Nathan est journaliste, il a des amis, il te jouerait un mauvais tour à ta première publication. N'as-tu pas *l'Archer de Charles IX* à vendre? Nous l'avons vu ce matin, il est au désespoir; mais tu vas lui faire un article où tu lui seringueras des éloges par la figure.

— Comment, après mon article d'hier, vous voulez... demanda Lucien.

Émile Blondet, Hector Merlin, Étienne Lousteau, Félicien Vernou, tous interrompirent Lucien par un éclat de rire.

— Tu l'as invité à souper ici pour après-demain? lui dit Blondet.

— Ton article, lui dit Lousteau, n'est pas signé. Félicien, qui n'est pas si neuf que toi, n'a pas manqué d'y mettre au bas un C, sous lequel tu pourras signer dans son journal qui est Gauche pure, nous

sommes tous de l'opposition, il a eu la délicatesse de ne pas engager tes futures opinions. Dans la boutique d'Hector, dont le journal est Centre droit, tu pourras signer par un L. On est anonyme pour l'attaque et l'on signe l'éloge.

— Les signatures ne m'inquiètent pas, dit Lucien, mais je ne vois rien à dire en faveur du livre.

— Tu pensais donc ce que tu as écrit? dit Hector en regardant Lucien.

— Oui.

— Ah! mon petit, dit Blondet, je te croyais plus fort! Non, ma parole d'honneur! en regardant ton front, je te douais d'une omnipotence semblable à celle des grands esprits, tous assez puissamment constitués pour pouvoir considérer toute chose dans sa double forme. Mon petit, en littérature chaque idée a son envers et son endroit et personne ne peut prendre sur lui d'affirmer quel est l'envers. Tout est bilatéral dans le domaine de la pensée, les idées sont binaires. Janus est le mythe de la critique et le symbole du génie. Il n'y a que Dieu de triangulaire! Ce qui met Molière et Corneille hors ligne, n'est-ce pas la faculté de faire dire *oui* à Alceste, et *non* à Philinte, à Octave et à Cinna. Rousseau, dans la *Nouvelle-Héloïse,* a écrit une lettre pour, et une lettre contre le duel, oserais-tu prendre sur toi de déterminer sa véritable opinion? Qui de nous pourrait prononcer entre Clarisse et Lovelace? entre Hector et Achille? Quel est le héros d'Homère? quelle fut

l'intention de Richardson? La critique doit contempler les œuvres sous tous leurs aspects. Enfin nous sommes de grands rapporteurs.

— Vous tenez donc à ce que vous écrivez? lui dit Vernou d'un air railleur. Mais nous sommes des marchands de phrases, et nous vivons de notre commerce. Quand vous voudrez faire une grande et belle œuvre, un livre, vous pourrez y jeter vos pensées, votre âme, vous y attacher, le défendre; mais des articles lus aujourd'hui, oubliés demain, ça ne vaut à mes yeux que ce qu'on les paye. Si vous mettez de l'importance à de pareilles choses, vous ferez donc le signe de la croix, et vous invoquerez l'Esprit-Saint pour écrire un prospectus.

Tous parurent étonnés de trouver à Lucien des scrupules et achevèrent de mettre en lambeaux sa robe prétexte pour lui passer la robe virile des journalistes,

— Sais-tu par quel mot s'est consolé Nathan après avoir lu ton article? dit Lousteau.

— Comment le saurais-je?

— Les petits articles passent, les grands ouvrages restent. Il viendra souper dans deux jours ici; cet homme doit se prosterner à tes pieds, baiser ton ergot, et te dire que tu es un grand homme.

— Ce serait drôle, dit Lucien.

— Drôle, reprit Blondet, c'est nécessaire.

— Mes amis, je veux bien, dit Lucien un peu gris, mais comment faire?

— Eh bien, dit Lousteau, écris pour le journal de Merlin trois belles colonnes où tu te réfuteras toi-même. Nous venons de dire à Nathan, après avoir joui de sa fureur, qu'il nous devrait bientôt des remercîments pour la polémique serrée à l'aide de laquelle nous allions faire enlever son livre en huit jours. Dans ce moment-ci, tu es un espion, une canaille, un drôle. Après-demain, tu seras un grand homme, une tête forte, un homme de Plutarque, et Nathan t'embrassera comme son meilleur ami. Dauriat est venu, tu as trois billets de mille francs, le tour est fait. Maintenant, il te faut l'estime et l'amitié de Nathan. Il ne doit y avoir d'attrapé que le libraire. Nous ne devons immoler et poursuivre que nos ennemis. S'il s'agissait d'un homme qui se serait fait un nom sans nous, d'un talent incommode et qu'il fallût démolir, nous ne ferions pas de réplique semblable; mais Nathan est un de nos amis, Blondet l'avait fait attaquer dans *le Mercure* pour se donner le plaisir de répondre dans les *Débats*. Aussi le livre s'est-il enlevé !

— Mes amis, foi d'honnête homme, je suis incapable d'écrire deux mots sur ce livre...

—Tu auras encore cent francs, dit Merlin. Nathan t'aura déjà rapporté dix louis, sans compter un article que tu peux faire dans la *Revue* de Finot, et qui te sera payé cent francs par Dauriat et cent francs par la *Revue*.

— Mais que dire?

— Voici comment tu peux t'en tirer, mon enfant! lui dit Blondet en se recueillant. L'envie, qui s'attache à toutes les belles œuvres comme le ver aux beaux et bons fruits, a essayé de mordre sur ce livre, diras-tu. Pour y trouver des défauts, la critique a été forcée de faire des théories à propos de ce livre, de distinguer deux littératures : celle qui se livre aux idées, et celle qui s'adonne aux images. Là, mon petit, tu diras que le dernier degré de l'art littéraire est d'empreindre l'idée dans l'image. Tu prouveras que l'image est toute la poésie. Tu te plaindras du peu de poésie que comporte notre langue, tu parleras des reproches que nous font les étrangers sur le *positivisme* de notre style. Tu peux louer Victor Hugo, Nathan, des services qu'ils nous rendent en nous déprosaïsant. Accable-toi toi-même en faisant voir que nous sommes plus avancés que le dix-huitième siècle. Et d'abord ne nous appelons-nous pas le dix-neuvième? Puis notre jeune littérature procède par tableaux où se concentrent tous les genres, la comédie et le drame, les descriptions et les caractères, le dialogue serti par les nœuds brillant d'un plan plein d'intérêt. Le roman qui veut le sentiment et l'image est la création moderne la plus immense. Il succède à la comédie qui, dans les mœurs modernes, n'est plus possible; il embrasse le fait et l'action dans ses inventions qui veulent l'esprit de La Bruyère et sa morale incisive, les caractères traités comme l'entendait Molière,

plus les machines de Shakspeare et la peinture des nuances les plus délicates de la passion, les seules choses que nous aient laissées nos devanciers. Aussi le roman est-il bien supérieur à la discussion froide et mathématique, à la sèche analyse du dix-huitième siècle. Le roman est une épopée amusante. Cite Corinne, appuie-toi sur madame de Staël. Le dix-huitième siècle a tout mis en discussion, le dix-neuvième est chargé de résumer, de conclure; aussi conclut-il par des réalités qui vivent et qui marchent. Enfin, il met en jeu la passion, élément inconnu à Voltaire. Tirade contre Voltaire. Quant à Rousseau, il n'a fait qu'habiller des raisonnements et des systèmes. Julie et Claire sont des entéléchies, elles n'ont ni chair, ni os. Tu peux démancher là-dessus et dire que nous devons à la paix, aux Bourbons, cette jeune et abondante littérature, car tu écris dans un journal centre droit. Moque-toi des faiseurs de systèmes! Enfin tu peux t'écrier par un beau mouvement : Voilà bien des erreurs, bien des mensonges chez notre confrère! Et pourquoi? pour déprécier une belle œuvre, tromper le public, et arriver à cette conclusion : Un livre qui se vend ne se vend pas. *Proh! pudor!* lâche *proh! pudor!* ça fait très-bien. Puis annonce la décadence de la critique! Conclusion : Il n'y a qu'une seule littérature, celle des livres amusants. Nathan est entré dans une voie nouvelle, il a compris son époque et répond à ses besoins, le besoin de l'époque est le drame. Là-des-

sus tu roules dans le dithyrambe de l'éloge. La seconde édition s'enlève. Voici comment. Samedi prochain tu feras une feuille dans notre revue, et tu la signeras DE RUBEMPRÉ en toutes lettres où tu diras : Le propre des belles œuvres est de soulever d'amples discussions ; cette semaine, tel journal a dit telle chose, tel autre lui a vigoureusement répondu, tu critiques les deux critiques *C* et *L*, tu me dis en passant une politesse à propos de mon article des *Débats*, et tu finis en disant que l'œuvre de Nathan est le plus beau livre de l'époque. C'est comme si tu ne disais rien, on dit cela de tous les livres. Tu auras gagné quatre cents francs dans la semaine, outre le plaisir d'écrire la vérité quelque part. Les gens sensés la découvriront, ils donneront raison à C, à L, ou à Rubempré, peut-être à tous trois ! La mythologie, qui certes est une des plus grandes choses inventées par le génie humain, met au fond d'un puits la Vérité, ne faut-il pas des seaux pour l'en tirer ? Voilà, mon enfant. Marche !

Lucien fut étourdi. Blondet l'embrassa sur les deux joues en lui disant : — Je vais à ma boutique.

Chacun s'en alla à sa boutique. Le journal était une boutique. Tous devaient se revoir le soir aux Galeries de Bois où Lucien devait aller signer son traité chez Dauriat. Florine et Lousteau, Lucien et Coralie, Blondet et Finot, dînaient au Palais-Royal où Dubruel traitait le directeur du Panorama-Dramatique.

— Ils ont raison ! s'écria Lucien quand il fut seul avec Coralie. Les hommes doivent être des moyens entre les mains des gens forts. Quatre cents francs pour trois articles! Dogucreau me les donnait à peine pour un livre qui m'a coûté deux ans de travail.

— Fais de la critique, dit Coralie, amuse-toi! Est-ce que je ne suis pas ce soir en Andalouse, demain ne me mettrai-je pas en Bohémienne, un autre jour en homme? Fais comme moi! donne-leur des grimaces pour leur argent, et vivons heureux.

Lucien épris du Paradoxe laissa son esprit monter dessus ce mulet capricieux, fils de Pégase et de l'ânesse de Balaam. Il se mit à galoper dans les champs de la pensée pendant sa promenade au bois, et découvrit des beautés originales dans la thèse de Blondet. Il dîna comme dînent les gens heureux, il signa chez Dauriat un traité par lequel il lui cédait en toute propriété le manuscrit des *Marguerites* sans y apercevoir aucun inconvénient, il alla faire un tour au journal où il brocha deux colonnes et revint rue de Vendôme.

Le lendemain matin, il se trouva que les idées de la veille avaient germé dans sa tête, comme il arrive chez tous les esprits pleins de séve dont les facultés ont encore peu servi. Lucien trouva du plaisir à faire ce nouvel article, il s'y mit avec ardeur. Sous sa plume se rencontrèrent les beautés que fait naître la contradiction. Il fut spirituel et moqueur, il s'éleva même à des considérations neuves sur le sentiment

et l'image en littérature. Ingénieux et fin, il retrouva, pour louer Nathan, ses premières impressions à la lecture du livre au cabinet de la Cour du commerce. De sanglant et âpre critique, de moqueur comique, il devint poëte en quelques phrases finales, qui se balancèrent majestueusement comme un encensoir chargé de parfums vers l'autel.

— Cent francs, Coralie! dit-il en montrant les huit feuillets de papier écrits pendant qu'elle s'habillait.

Dans la verve où il était, il fit à petits coups l'article terrible promis à Blondet contre Chatelet et madame de Bargeton. Il goûta, pendant cette matinée, l'un des plaisirs secrets, les plus vifs des journalistes, celui d'aiguiser l'épigramme, d'en polir la lame froide qui trouve sa gaîne dans le cœur de la victime et de sculpter le manche pour les lecteurs. Le public admire le travail spirituel de cette poignée, il n'y entend pas malice, il ignore que l'acier du bon mot altéré de vengeance barbote dans un amour-propre fouillé savamment, blessé de mille coups. Cet horrible plaisir, sombre et solitaire, dégusté sans témoins, est comme un duel avec un absent, tué à distance avec quelques plumées d'encre, comme si le journaliste avait la puissance fantastique accordée aux désirs de ceux qui possèdent des talismans dans les contes arabes. L'épigramme est l'esprit de la haine, de la haine qui hérite de toutes les mauvaises passions de l'homme, de même que

l'amour concentre toutes ses bonnes qualités. Aussi n'est-il pas d'homme qui ne soit spirituel en se vengeant, par la raison qu'il n'en est pas un à qui l'amour ne donne des jouissances. Malgré la facilité, la vulgarité de cet esprit en France, il est toujours bien accueilli. L'article de Lucien devait mettre et mit le comble à la réputation de malice et de méchanceté du journal. Il entra jusqu'au fond de deux cœurs, il blessa grièvement madame de Bargeton, son ex-Laure, et le baron Chatelet, son rival.

— Eh bien! allons faire une promenade au bois, les chevaux sont mis, et ils piaffent, lui dit Coralie, il ne faut pas se tuer.

— Portons l'article sur Nathan chez Hector. Décidément le journal est comme la lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites, dit Lucien en corrigeant quelques expressions.

Les deux amants partirent et se montrèrent dans leur splendeur à ce Paris qui, naguère, avait chassé Lucien, et qui maintenant commençait à s'en occuper. Occuper Paris de soi, quand on a compris l'immensité de cette ville et la difficulté d'y être quelque chose, cause une jouissance enivrante qui grisa Lucien.

— Mon petit, dit l'actrice, passons chez ton tailleur presser tes habits ou les essayer s'ils sont prêts. Si tu vas chez tes belles madames, je veux que tu effaces ce monstre de de Marsay, le petit Rastignac, les Ajuda-Pinto, les Maxime de Trailles, les Vande-

nesse, enfin tous les élégants. Songe que ta maîtresse est Coralie! Mais ne me fais pas de traits, hein?

XXVIII

GRANDEURS ET SERVITUDES DU JOURNAL.

Deux jours après, la veille du souper que Lucien et Coralie devaient donner, l'Ambigu donnait une pièce nouvelle dont Lucien avait à rendre compte. Après leur dîner, Lucien et Coralie allèrent à pied de la rue de Vendôme au Panorama-Dramatique, par le boulevard du temple du côté du Café-Turc, qui, dans ce temps-là, était un lieu de promenade en faveur. Lucien entendit vanter son bonheur et la beauté de Coralie. Les uns disaient qu'elle était la

plus belle femme de Paris, les autres trouvaient Lucien digne d'elle. Le poëte se sentait dans son milieu. Cette vie était sa vie. Le Cénacle, à peine l'apercevait-il. Ces grands esprits qu'il admirait tant quelques semaines auparavant, il se demandait s'ils n'étaient pas un peu niais avec leurs idées et leur sombre puritanisme. Le mot de *jobards*, dit insouciamment par Coralie, avait germé dans l'esprit de Lucien et portait déjà ses fruits. Il mit Coralie dans sa loge, flâna dans les coulisses du théâtre où il se promenait en sultan, où toutes les actrices le caressaient par des regards brûlants et par des mots flatteurs.

— Il faut que j'aille à l'Ambigu faire mon métier, dit-il.

A l'Ambigu, la salle était pleine. Il ne s'y trouva pas de place pour Lucien. Lucien alla dans les coulisses et se plaignit amèrement de ne pas être placé. Le régisseur, qui ne le connaissait pas encore, lui dit qu'on avait envoyé deux loges à son journal, et l'envoya promener.

— Je parlerai de la pièce selon ce que j'en aurai entendu, dit Lucien d'un air piqué.

— Êtes-vous bête! dit la jeune première au régisseur, c'est l'amant de Coralie!

Aussitôt le régisseur se retourna vers Lucien et lui dit : —Monsieur, je vais aller parler au directeur.

Ainsi les moindres détails prouvaient à Lucien l'immensité du pouvoir du journal et caressaient sa

vanité. Le directeur vint et obtint du ministre et de Maria, le premier sujet, qui se trouvaient dans une loge d'avant-scène, de prendre Lucien avec eux. Le ministre allemand y consentit en reconnaissant Lucien.

— Vous avez réduit deux personnes au désespoir, lui dit le ministre en lui parlant du baron Chatelet et de madame de Bargeton.

— Que sera-ce donc demain? dit Lucien. Jusqu'à présent mes amis se sont portés contre eux en voltigeurs, mais je tire à boulet rouge cette nuit. Demain, vous verrez pourquoi nous nous moquons de Potelet. L'article est intitulé *Potelet de* 1811 *à Potelet de* 1821. Il sera le type des gens qui ont renié leur bienfaiteur en se ralliant aux Bourbons. Après avoir fait sentir tout ce que je puis, j'irai chez madame de Montcornet.

Lucien eut avec le diplomate une conversation étincelante d'esprit, il était jaloux de prouver à ce seigneur allemand combien mesdames d'Espard et de Bargeton s'étaient grossièrement trompées en le méprisant; mais il montra le bout de l'oreille en essayant d'établir ses droits à porter le nom de Rubempré, quand, par malice, le diplomate l'appela Chardon.

— Vous devriez, lui dit le baron, vous faire ministériel. Vous vous êtes montré homme d'esprit, soyez maintenant homme de bon sens. La seule manière d'obtenir une ordonnance du roi qui vous

rende le titre et le nom de vos ancêtres maternels est de la demander en récompense des services que vous rendrez au pouvoir. Les libéraux ne vous feront pas comte.

Lucien fut frappé d'une subite lumière.

— Voyez-vous, la restauration tiendra, dit l'Allemand avec bonhomie, elle finira par avoir raison de la presse, la seule puissance à craindre. On a déjà trop attendu, elle devrait être muselée. Profitez de ses derniers moments de liberté pour vous rendre redoutable. Dans quelques années, un nom et un titre seront en France des richesses plus sûres que le talent. Vous pouvez ainsi tout avoir, esprit, noblesse et beauté, vous arriverez à tout. Ne soyez donc en ce moment libéral que pour vendre avec avantage votre royalisme.

Le ministre l'invita à venir dîner chez lui. Lucien fut, en un moment, séduit par les réflexions du diplomate, et charmé de voir s'ouvrir devant lui les portes des salons d'où il se croyait à jamais banni, deux mois auparavant. Il admira le pouvoir de la pensée. La presse et l'esprit étaient donc le moyen de la société présente, il comprit que peut-être Lousteau se repentait de lui avoir ouvert les portes du temple, il sentait déjà pour son propre compte la nécessité d'opposer des barrières difficiles à franchir aux ambitions de ceux qui s'élançaient de la province vers Paris. Un poëte serait venu vers lui comme il s'était jeté dans les bras d'Étienne, il n'osait se

demander quel accueil il lui ferait. Le ministre aperçut chez Lucien les traces d'une méditation intérieure et ne se trompa point en s'en croyant la cause. Il avait découvert à cet ambitieux, sans volonté fixe mais non sans désir, tout l'horizon politique comme les journalistes lui avaient montré en haut du Temple, ainsi que le démon à Jésus, le monde littéraire et ses richesses. Lucien ignorait la petite conspiration ourdie contre lui par les gens que blessait en ce moment le journal, et dans laquelle le ministre trempait. Le ministre avait effrayé la société de madame d'Espard en leur parlant de l'esprit de Lucien, il était venu pour le rencontrer à l'Ambigu-Comique, chargé par madame de Bargeton de le sonder. Ni le monde, ni les journalistes n'étaient profonds. Ne croyez pas à des trahisons ourdies. L'un et l'autre, il n'arrêtent pas de plan, leur machiavélisme va, pour ainsi dire, au jour le jour, et consiste à toujours être là, prêts à tout, prêts à profiter du mal comme du bien, à épier les moments où la passion leur livre un homme. Le diplomate avait, dès le souper, reconnu le caractère de Lucien, il venait de le prendre par ses vanités.

Lucien, la pièce jouée, courut à la rue Saint-Fiacre, y faire son article sur la pièce. Sa critique fut, par calcul, âpre et mordante, il se plut à essayer son pouvoir. Le mélodrame valait mieux que celui du Panorama-Dramatique, mais il voulait savoir s'il pouvait, comme on le lui avait dit, tuer

une bonne et faire réussir une mauvaise pièce. Le lendemain, en déjeunant avec Coralie, il déplia le journal après lui avoir dit qu'il y éreintait l'Ambigu-Comique. Lucien ne fut pas médiocrement étonné de lire après son article sur madame de Bargeton et sur Chatelet un compte rendu de l'Ambigu si bien édulcoré durant la nuit que, tout en conservant sa spirituelle analyse, il en sortait une conclusion favorable. La pièce devait remplir la caisse du théâtre. Sa fureur ne saurait se décrire, il se proposa de dire deux mots à Lousteau. Il se croyait déjà nécessaire, et se promettait de ne pas se laisser dominer, exploiter, comme un niais. Pour établir définitivement sa puissance, il écrivit l'article où il résumait et balançait toutes les opinions émises à propos du livre de Nathan pour la Revue de Dauriat et de Finot. Puis, une fois monté, il brocha l'un de ses articles *Variétés* dus au petit journal. Dans leur première effervescence, les jeunes journalistes pondent des articles avec amour et livrent ainsi très-imprudemment toutes leurs fleurs.

Le directeur du Panorama-Dramatique donnait la première représentation d'un petit vaudeville, afin de laisser à Florine et à Coralie leur soirée. On devait jouer avant le souper. Lousteau vint chercher l'article de Lucien fait d'avance sur cette petite pièce dont il avait vu la répétition générale, afin de n'avoir aucune inquiétude relativement à la composition du numéro. Quand Lucien lui eut lu l'un de ces petits

charmants articles sur les particularités parisiennes qui firent la fortune du journal, Étienne l'embrassa sur les deux yeux et le nomma la providence des journaux?

— Pourquoi donc t'amuses-tu à changer l'esprit de mes articles? dit Lucien qui n'avait fait ce brillant article que pour donner plus de force à ses griefs.

— Moi! s'écria Lousteau.

— Eh bien, qui donc a changé mon article sur l'Ambigu-Comique?

Étienne se mit à rire.

— Mon cher, tu n'es pas encore au courant des affaires, répondit Lousteau. L'Ambigu nous prend vingt abonnements. Douze seulement sont servis au directeur, au chef d'orchestre, au régisseur, à leurs maîtresses, à trois copropriétaires du théâtre, et à trois membres du comité de lecture. Chacun des théâtres du boulevard paye ainsi huit cents francs au journal. Il y a pour tout autant d'argent en loges données à Finot, sans compter les abonnements des acteurs et des auteurs. Le drôle se fait donc huit mille francs aux boulevards. Par les petits théâtres, juge des grands! Comprends-tu? Nous sommes tenus à beaucoup d'indulgence.

— Je comprends que je ne suis pas libre d'écrire ce que je pense...

— Eh que t'importe, si tu y fais tes orges? s'écria Lousteau. D'ailleurs, mon cher, quel grief as-tu contre le théâtre? il te faut une raison pour échiner

la pièce d'hier. Échiner pour échiner, nous compromettrions le journal : quand il frapperait avec justice, il ne produirait plus aucun effet. Le directeur t'a-t-il manqué ?

— Il ne m'avait pas réservé de place.

— Bon, fit Lousteau, je montrerai ton article au directeur, je lui dirai que je t'ai adouci, tu t'en trouveras mieux que de l'avoir fait paraître. Demande-lui demain des billets, il t'en signera trente en blanc tous les mois. Je te mènerai chez un homme avec qui tu t'entendras pour les placer, il te les achètera tous à cinquante pour cent de remise sur le prix des places. Il y a la même chose pour les billets de spectacle que pour les livres. Tu verras un autre Barbet, un chef de claque, il ne demeure pas loin d'ici, nous avons le temps, viens !

— Mais, mon cher, Finot fait un infâme métier à lever ainsi sur les champs de la pensée les *contributions noires* dont parle Walter Scott. Tôt ou tard...

— Ah ! çà, d'ou viens-tu ? s'écria Lousteau. Pour qui prends-tu Finot ? Sous sa fausse bonhomie, sous cet air Turcaret, sous son ignorance et sa bêtise, il y a toute la finesse du marchand de chapeaux dont il est issu. N'as-tu pas vu dans sa cage, aux bureaux du journal, un vieux soldat de l'empire, l'oncle de Finot ? Cet oncle est non-seulement un honnête homme, mais il a le bonheur de passer pour un niais. Il est l'homme compromis dans toutes les transactions pécuniaires. A Paris, un ambitieux est

bien riche quand il a près de lui une créature qui consent à être compromise. Il est en politique comme en journalisme une foule de cas où les chefs ne doivent jamais être mis en cause. Si Finot devenait un personnage politique, son oncle deviendrait son secrétaire et recevrait pour son compte les contributions noires qui se lèvent dans les bureaux. Giroudeau, qu'au premier abord on prendrait pour un niais, a précisément assez de finesse pour être un compère indéchiffrable. Il est en vedette pour empêcher que nous ne soyons assommés par les criailleries, par les débutants, par les réclamations, et je ne crois pas qu'il y ait son pareil dans un autre journal.

— Il joue bien son rôle, dit Lucien, je l'ai vu à l'œuvre.

XXIX

LE BANQUIER DES AUTEURS DRAMATIQUES.

Étienne et Lucien allèrent dans la rue du Faubourg du Temple, où le redacteur en chef s'arrêta devant une maison de belle apparence.

— Monsieur Braulard y est-il? demanda-t-il au portier.

— Comment monsieur? dit Lucien. Le chef des claqueurs est donc *monsieur!*

— Mon cher, Braulard a vingt mille livres de rente, il a la griffe des auteurs dramatiques du bou-

levard qui tous ont un compte courant chez lui, comme chez un banquier. Les billets d'auteur et de faveur se vendent. Cette marchandise, Braulard la place. Fais un peu de statistique, science assez utile quand on n'en abuse pas. A cinquante billets de faveur par soirée à chaque spectacle, tu trouveras deux cent cinquante billets par jour. Si, l'un dans l'autre, ils valent quarante sous, Braulard paye cent vingt-cinq francs par jour aux auteurs et court la chance d'en gagner autant. Ainsi, les seuls billets des auteurs lui procurent près de quatre mille francs par mois, au total quarante-huit mille francs par an. Suppose vingt mille francs de perte, car il ne peut pas toujours les placer.

— Pourquoi?

— Ah! les gens qui viennent payer leurs places au bureau passent concurremment avec les billets de faveur qui n'ont pas de places réservées, le théâtre garde ses droits de location. Il y a les jours de beau temps, et de mauvais spectacles. Ainsi, Braulard gagne peut-être trente mille francs par an sur cet article. Puis il a ses claqueurs, autre industrie. Florine et Coralie sont ses tributaires : si elles ne le subventionnaient pas, elles ne seraient point applaudies à toutes leurs entrées et à leurs sorties.

Lousteau donnait cette explication à voix basse en montant l'escalier.

— Paris est un singulier pays, dit Lucien en trouvant l'intérêt accroupi dans tous les coins.

Une servante proprette introduisit les deux journalistes chez monsieur Braulard. Le marchand de billets siégeait sur un fauteuil de cabinet, devant un grand secrétaire à cylindre. Il se leva en voyant Lousteau. Braulard était enveloppé d'une redingote de molleton gris et portait un pantalon à pieds, il avait des pantoufles rouges absolument comme un médecin ou comme un avoué. Lucien vit en lui l'homme du peuple enrichi : un visage commun, des yeux gris pleins de finesse, des mains de claqueur, un teint sur lequel les orgies avaient passé comme la pluie sur les toits, des cheveux grisonnants, et une voix assez étouffée.

— Vous venez, sans doute, pour mademoiselle Florine, et monsieur pour mademoiselle Coralie, dit-il, je vous connais bien. Soyez tranquille, monsieur, dit-il à Lucien, j'achète la clientèle du Gymnase, je la soignerai, je l'avertirai des farces qu'on voudrait lui faire.

— Ce n'est pas de refus, mon cher Braulard, dit Lousteau; mais nous venons pour les billets du journal à tous les théâtres des boulevards : moi comme rédacteur en chef, monsieur comme rédacteur de chaque théâtre.

— Ah! oui, Finot a vendu son journal. J'ai su l'affaire. Il va bien, Finot. Je lui donne à dîner à la fin de la semaine. Si vous voulez me faire l'honneur et le plaisir de venir, vous pouvez amener vos épouses, il y aura nopces et festins, nous avons

Adèle Dupuis, Ducange, Frédéric du Petit Méré, Millot ma maîtresse, nous rirons bien! nous boirons mieux.

— Il était gêné, Ducange, il a perdu son procès.

— Je lui ai prêté dix mille francs, le succès de Calas va me les rendre. Aussi l'ai-je chauffé! Ducange est un homme d'esprit, il a des moyens...

Lucien croyait rêver en entendant cet homme apprécier les talents des auteurs.

— Coralie a gagné, dit Braulard à Lucien de l'air d'un juge compétent. Si elle est bonne enfant, je la soutiendrai secrètement contre la cabale à son début au Gymnase. Écoutez, pour elle, j'aurai des hommes propres aux galeries qui souriront et qui feront de petits murmures afin d'entraîner l'applaudissement. Ça pose une femme. Elle me plaît Coralie, et vous devez en être content, elle a des sentiments. Ah! je puis faire chuter qui je veux...

— Mais pour les billets? dit Lousteau.

— Eh bien! j'irai les prendre chez monsieur, vers les premiers jours de chaque mois. Monsieur est votre ami, je le traiterai comme vous. Vous avez cinq théâtres, on vous donnera trente billets, ce sera quelque chose comme soixante et quinze francs par mois. Peut-être désirez-vous une avance? dit le marchand de billets en revenant à son secrétaire et tirant sa caisse pleine d'écus.

— Non, non, dit Lousteau, nous garderons cette ressource pour les mauvais jours...

— Monsieur est avec Coralie, j'irai travailler avec elle ces jours-ci, nous nous entendrons bien.

Lucien ne regardait pas sans un étonnement profond le cabinet de Braulard. Il y avait une bibliothèque, des gravures, un meuble convenable. En passant par le salon, il en remarqua l'ameublement également éloigné de la mesquinerie et du trop grand luxe. La salle à manger lui parut être la pièce la mieux tenue, il en plaisanta.

— Mais Braulard est gastronome, dit Lousteau. Ses dîners, cités dans la littérature dramatique, sont en harmonie avec sa caisse.

—J'ai de bons vins, répondit modestement Braulard. Allons, voilà mes allumeurs, s'écria-t-il en entendant des voix enrouées et le bruit de pas singuliers dans l'escalier.

En sortant, Lucien vit défiler devant lui la puante escouade des claqueurs et des vendeurs de billets, tous gens à casquettes, à pantalons mûrs, à redingotes râpées, à figures patibulaires, bleuâtres, verdâtres, boueuses, rabougries, à barbes longues, aux yeux féroces et patelins tout à la fois, horrible population qui vit et foisonne sur les boulevards de Paris, qui vend des chaînes de sûreté, des bijoux en or pour vingt-cinq sous, le matin, qui claque sous les lustres le soir, et s'accommode à toutes les fangeuses nécessités morales de Paris.

— Voilà les *Romains!* dit Lousteau en riant,

voilà la gloire des actrices et des auteurs. Ça n'est pas plus beau que la nôtre, vue de près.

— Il est difficile, répondit Lucien en revenant chez lui, d'avoir des illusions sur quelque chose à Paris. Il y a des impôts sur tout, on y vend tout, on y fabrique tout, même le succès.

XXX

LE BAPTÊME DU JOURNALISTE.

Les convives de Lucien étaient Dauriat, le directeur du Panorama, Matifat et Florine, Camusot, Lousteau, Finot, Nathan, Hector Merlin et madame du Val-Noble, Félicien Vernou, Blondet, Vignon, Michel Chrestien, Joseph Bridau, Fulgence Ridal. Il avait invité ses amis du Cénacle. Maria, la danseuse, qui, disait-on, était peu cruelle pour Finot, était aussi de la partie, ainsi que deux autres rédacteurs du journal, deux ou trois célébrités du

temps, et trois propriétaires des journaux où travaillaient Nathan, Merlin, Vignon et Vernou. Les convives formaient une assemblée de vingt-quatre personnes, la salle à manger de Coralie ne pouvait en contenir davantage. Vers huit heures, les lustres furent allumés, les meubles, les tentures, les fleurs de ce logis prirent cet air de fête qui prête au luxe parisien l'apparence d'un rêve. Lucien éprouva le plus indéfinissable mouvement de bonheur, de vanité satisfaite et d'espérance, en se voyant le maître de ces lieux. Il ne s'expliquait plus ni comment ni par qui ce coup de baguette avait été frappé. Florine et Coralie, mises avec cette folle recherche, cette magnificence artiste des actrices, lui souriaient comme deux anges chargés de lui ouvrir les portes du palais des Songes. Il songeait presque. En quinze jours, sa vie avait si brusquement changé d'aspect, il était si promptement passé de l'extrême misère à l'extrême opulence, que par moments il lui prenait des inquiétudes comme aux gens qui, tout en rêvant, se savent endormis. Son œil exprimait néanmoins à la vue de cette belle réalité une confiance à laquelle des envieux eussent donné le nom de fatuité. Lui-même, il avait changé, il était si heureux tous les jours, que ses couleurs avaient pâli, son regard était trempé des moites expressions de la langueur, il avait *l'air aimé*. Sa beauté y gagnait. La conscience de son pouvoir et de sa force perçait dans sa physionomie éclairée par l'amour et par l'expé-

rience. Il contemplait enfin le monde littéraire et la société face à face, il croyait pouvoir s'y promener en dominateur. Pour ce poëte, qui ne pouvait réfléchir que sous le poids du malheur, le présent était sans soucis, le succès enflait ses voiles, il avait à ses ordres les instruments nécessaires à ses projets : une maison montée, une maîtresse que tout Paris lui enviait, un équipage, enfin des sommes incalculables dans son écritoire. Son âme, son cœur et son esprit s'étaient également métamorphosés : il ne songeait plus à discuter les moyens en présence d'aussi beaux résultats.

Ce train de maison pourrait paraître justement suspect aux économistes qui ont pratiqué la vie parisienne ; il n'est donc pas inutile de montrer la base, quelque frêle qu'elle fût, sur laquelle reposait le bonheur matériel de l'actrice et de son poëte. Sans se compromettre, Camusot avait engagé les fournisseurs de Coralie à lui faire crédit pendant au moins trois mois. Les chevaux, les gens, tout devait donc aller comme par enchantement pour ces deux enfants empressés de jouir et qui jouissaient de tout avec délices.

Coralie vint prendre Lucien par la main et l'initia par avance au coup de théâtre de la salle à manger, parée de son couvert splendide, de ses candélabres dorés aux quarante bougies, aux recherches royales du dessert, au menu, l'œuvre de Chevet. Lucien baisa Coralie au front en la pressant sur son cœur.

— J'arriverai, mon enfant, lui dit-il, et je te récompenserai de tant d'amour et de tant de dévouement.

— Bah! dit-elle, es-tu content?

— Je serais bien difficile.

— Eh bien, ce sourire paye tout, répondit-elle en apportant par un mouvement de serpent sa tête sur l'épaule de Lucien.

Ils trouvèrent Florine, Lousteau, Matifat et Camusot en train d'arranger les tables de jeu. Les amis de Lucien arrivaient. Tous ces gens s'intitulaient déjà les amis de Lucien. On joua de neuf heures à minuit. Heureusement pour lui, Lucien ne savait aucun jeu; mais Lousteau perdit mille francs et les emprunta à Lucien, qui ne crut pas pouvoir se dispenser de les prêter : son ami les lui demanda.

A dix heures environ, Michel, Fulgence et Joseph se présentèrent. Lucien, qui alla causer avec eux dans un coin, trouva leurs visages assez froids et sérieux, pour ne pas dire contraints. D'Arthez n'avait pu venir, il achevait son livre. Les autres étaient occupés par la publication du premier numéro de leur journal. Le Cénacle avait envoyé ses trois artistes. Ses bohémiens devaient se trouver moins dépaysés que les autres au milieu d'une orgie.

— Eh bien! mes enfants, dit Lucien en affichant un petit ton de supériorité, vous verrez que le *petit farceur* peut devenir un *grand politique.*

— Je ne demande pas mieux que de m'être trompé, dit Michel.

— Tu vis avec Coralie en attendant mieux? lui demanda Joseph.

— Oui, reprit Lucien d'un air qu'il voulait rendre naïf. Elle avait un pauvre vieux négociant qui l'adorait, elle l'a mis à la porte.

— Enfin, dit Fulgence, te voilà maintenant un homme comme un autre, et tu feras ton chemin.

— Un homme qui pour vous restera le même en quelque situation qu'il se trouve, répondit Lucien.

Michel et Fulgence se regardèrent en échangeant un sourire moqueur que vit Lucien, et qui lui fit comprendre le ridicule de la phrase.

— Coralie est bien admirablement belle, s'écria Joseph Bridau. Quel magnifique portrait à faire!

— Et bonne, répondit Lucien. Foi d'homme elle est angélique.

— Toutes les femmes qui aiment sont angéliques, dit Michel Chrestien.

En ce moment Raoul Nathan se précipita sur Lucien avec une furie d'amitié, lui prit les mains, les lui serra.

— Mon bon ami, non-seulement vous êtes un grand homme, mais encore vous avez du cœur, ce qui est plus rare aujourd'hui; vous êtes dévoué à vos amis, dit l'auteur. Enfin je suis à vous à la vie, à la mort, et n'oublierai jamais ce que vous avez fait cette semaine pour moi.

Lucien, au comble de la joie en se voyant pateliné par un homme dont la renommée s'occupait, regarda ses trois amis du Cénacle avec une sorte de supériorité. Cette entrée de Nathan était due à la communication que Merlin lui avait faite de l'épreuve de l'article en faveur de son livre, et qui paraissait dans le journal du lendemain.

— Je n'ai consenti à écrire l'attaque, répondit Lucien à l'oreille de Nathan, qu'à la condition d'y répondre moi-même. Je suis des vôtres.

Il revint à ses trois amis du Cénacle, enchanté d'une circonstance qui justifiait la phrase de laquelle avaient ri Michel et Fulgence.

— Vienne le livre de d'Arthez, et je suis en position de lui être utile. Cette chance seule m'engagerait à rester dans les journaux.

— Y es-tu libre? dit Michel.

— Autant qu'on peut l'être, quand on est indispensable, répondit Lucien avec une fausse modestie.

Vers minuit, les convives furent attablés, et l'orgie commença. Cette fois, les discours furent plus libres entre amis, car personne ne soupçonna la divergence de sentiments qui existait entre les trois députés du Cénacle et les représentants des journaux. Ces jeunes esprits, si dépravés par l'habitude du pour et du contre, en vinrent aux mains, et se renvoyèrent les plus terribles axiomes de la jurisprudence qu'enfantait alors le journalisme. Claude Vignon, qui voulait conserver à la critique

un caractère auguste, s'éleva contre la tendance des petits journaux vers la personnalité, disant que, plus tard, les écrivains arriveraient à se déconsidérer eux-mêmes. Lousteau, Merlin et Finot prirent alors ouvertement la défense de ce système, appelé dans l'argot du journalisme *la blague*, en soutenant qu'elle serait comme un poinçon à l'aide duquel on marquerait le talent.

— Tous ceux qui résisteront à cette épreuve seront des hommes réellement forts, dit Lousteau.

— D'ailleurs, s'écria Merlin, pendant les ovations des grands hommes, il faut autour d'eux comme autour des triomphateurs romains un concert d'injures.

— Merci, dit Lucien.

— Ne dirait-on pas que cela te regarde? s'écria Finot.

— Et nos sonnets! dit Michel Chrestien, ne nous vaudront-ils pas le triomphe de Pétrarque?

— L'or (Laure) y est déjà pour quelque chose, dit Dauriat dont le calembour excita des acclamations générales.

— *Faciamus experimentum in animâ vili*, répondit Lucien en souriant.

— Et malheur à ceux que le journalisme ne discutera pas, et auxquels il jettera leurs couronnes à leur début. Ceux-là seront relégués comme des saints dans leur niche, et personne n'y fera plus la moindre attention, dit Merlin.

— On leur dira comme Champcenetz au marquis de Genlis qui regardait trop amoureusement sa femme : Passez, bonhomme, on vous a déjà donné ! s'écria Blondet.

— En France, le succès tue, dit Finot; nous sommes trop jaloux les uns des autres pour ne pas oublier les triomphes d'autrui.

— C'est en effet la contradiction qui donne la vie en littérature, dit Claude Vignon.

— Comme dans la nature, s'écria Fulgence, où elle résulte de deux principes qui se combattent. Le triomphe de l'un sur l'autre est la mort.

— Comme en politique, ajouta Michel Chrestien.

— Nous venons de le prouver, dit Lousteau. Dauriat vendra cette semaine mille exemplaires du livre de Nathan. Pourquoi? Le livre attaqué sera bien défendu.

— Comment un article semblable, dit Merlin en prenant l'épreuve de son journal du lendemain, n'enlèverait-il pas une édition?

— Lisez-moi l'article, dit Dauriat, je suis libraire partout, même en soupant.

Merlin lut le triomphant article de Lucien, qui fut applaudi par toute l'assemblée.

— Cet article aurait-il pu se faire sans le premier? demanda Lousteau.

Dauriat tira de sa poche l'épreuve du troisième article et le lut. Finot suivit avec attention la lec-

ture de cet article destiné au second numéro de son journal hebdomadaire, et il eut alors un accès d'enthousiasme.

— Messieurs, dit-il, si Bossuet vivait dans notre siècle, il eût écrit ainsi.

— Je le crois bien, dit Merlin. Bossuet aujourd'hui serait journaliste.

— A Bossuet II! dit Claude Vignon en élevant son verre et saluant ironiquement Lucien.

— A mon Christophe Colomb! répondit Lucien.

— Bravo! cria Nathan.

— Est-ce un surnom? demanda méchamment Merlin en regardant à la fois Finot et Lucien.

— Si vous continuez ainsi, dit Dauriat, nous ne pourrons pas vous suivre, et ces messieurs, ajouta-t-il en montrant Matifat et Camusot, ne vous comprendront plus.

—Messieurs, dit Lousteau, nous sommes témoins d'un fait grave, inconcevable, inouï, vraiment surprenant. N'admirez-vous pas la rapidité avec laquelle notre ami s'est changé de provincial en journaliste?

— Il était né journaliste, dit Dauriat.

— Mes amis, dit alors Finot en se levant et tenant une bouteille de vin de Champagne à la main, nous avons protégé tous et encouragé les débuts de notre amphitryon dans la carrière où il a surpassé nos espérances. En une semaine il a fait ses preuves par les trois articles que nous connaissons, je pro-

pose de le baptiser journaliste authentiquement.

— Une couronne de roses, afin de constater sa double victoire, cria Jules en regardant Coralie.

Coralie fit un signe à Bérénice, qui alla chercher de vieilles fleurs artificielles dans les cartons de l'actrice. Une couronne de roses fut bientôt tressée, dès que la grosse femme de chambre eut apporté des fleurs dont se parèrent grotesquement ceux qui se trouvaient les plus ivres. Finot, le grand prêtre, versa quelques gouttes de vin de Champagne sur la belle tête blonde de Lucien, en prononçant avec une délicieuse gravité ces paroles sacramentales :

— Au nom du Timbre, du Cautionnement et de l'Amende, je te baptise journaliste. Que tes articles te soient remis!

— Et surtout bien payés! dit Merlin.

En ce moment, Lucien aperçut les visages attristés de Michel Chrestien, de Joseph Bridau et de Fulgence Ridal, qui prirent leurs chapeaux et sortirent au milieu d'un hourra d'imprécations.

— Quels singuliers chrétiens! dit Merlin.

— Fulgence était un bon garçon, reprit Lousteau, mais *ils* l'ont perverti de morale.

— Qui? demanda Claude Vignon.

— Des hommes graves qui s'assemblent dans un *musico* philosophique et religieux de la rue des Quatre-Vents où l'on s'inquiète du sens général de l'humanité.

— Oh! oh! oh!

— Savoir si elle tourne sur elle-même, dit Blondet, ou si elle est en progrès. Il étaient très-embarrassés entre la ligne droite et la ligne courbe, ils trouvaient un non-sens au triangle biblique. Il leur est alors apparu je ne sais quel prophète qui s'est prononcé pour la spirale.

— Des hommes réunis peuvent faire ou dire des bêtises plus dangereuses, s'écria Lucien qui voulut défendre le Cénacle.

— Tu prends ces théories-là pour des paroles oiseuses, dit Félicien Vernou; mais il vient un moment où elles se transforment en coups de fusil ou en guillotine.

— Ils n'en sont encore, dit Claude Vignon, qu'à chercher la pensée providentielle du vin de Champagne, le sens humanitaire des pantalons, et la petite bête qui fait aller le monde. Ils inventent des grands hommes comme Vico, Saint-Simon, Fourier.

— Y enseigne-t-on la gymnastique et l'orthopédie des esprits? demanda Merlin.

— Leur chef visible n'est-il pas d'Arthez, dit Nathan, un petit jeune homme dont on annonce un livre qui doit nous avaler tous?

— C'est un homme de génie, s'écria Lucien.

— J'aime mieux un verre de vin de Xérès, dit Claude Vignon en souriant.

En ce moment chacun expliquait son caractère à son voisin. Quand les gens d'esprit en arrivent à

vouloir s'expliquer eux-mêmes, à donner la clef de leurs cœurs, il est sûr que l'ivresse les a pris en croupe. Une heure après, tous les convives étaient les meilleurs amis du monde : ils se traitaient de grands hommes, d'hommes forts, de gens à qui l'avenir appartenait. Lucien, en qualité de maître de maison, avait conservé quelque lucidité dans l'esprit, il écouta de singulières maximes qui le frappèrent et achevèrent l'œuvre de sa démoralisation.

— Mes enfants, dit Finot, le parti libéral est obligé de raviver sa polémique, il n'y a rien à dire en ce moment contre le gouvernement. Vous comprenez dans quel embarras se trouve l'opposition constitutionnelle. Qui de vous veut faire un petit écrit où l'on demande le rétablissement du droit d'aînesse, et qui sera l'objet des cris les plus violents contre les desseins secrets de la cour? La brochure sera bien payée.

— Moi, dit Hertor Merlin, c'est dans mes opinions.

— Ton parti dirait que tu le compromets. Allons! Félicien, fais la brochure, Dauriat l'éditera, nous garderons le secret.

— Combien donne-t-on? dit Vernou.

— Six cents francs! tu signeras le comte de C***.

— Ça va! dit Vernou.

— Vous allez donc élever le canard jusqu'à la politique? reprit Lousteau.

— C'est l'affaire de Chabot transportée dans la sphère des idées, reprit Finot. On attribue des intentions au gouvernement, et l'on en glose.

— Je serai toujours dans le plus profond étonnement de voir un gouvernement abandonner la direction des idées à des drôles comme vous autres, dit Claude Vignon.

— Si le ministère fait la sottise de descendre dans l'arène, reprit Finot, on le mène tambour battant; s'il se pique, on envenime la question, on désaffectionne les masses. Le journalisme ne risque jamais rien là où le pouvoir a toujours tout à perdre.

— La France est annulée jusqu'au jour où le journal sera mis hors la loi, reprit Claude Vignon. Vous faites d'heure en heure des progrès, dit-il à Finot. Vous serez les jésuites, moins la pensée fixe, la discipline et l'union.

Chacun regagna les tables de jeu. Les lueurs de l'aurore firent pâlir les bougies.

— Tes amis de la rue des Quatre-Vents étaient tristes comme des condamnés à mort, lui dit Coralie.

— Ils étaient les juges, répondit Lucien.

XXXI

LE MONDE.

Lucien vit une quinzaine de jours prise par des soupers, des dîners, des déjeuners, des invitations de soirées, et fut entraîné par un courant invincible dans cette vie pleine de plaisirs et de travaux faciles. Il ne calcula plus. La puissance du calcul au milieu des complications est le sceau des grandes volontés que les poëtes, les gens faibles ou purement spirituels ne contrefont jamais. Il alla, comme la plupart des journalistes, au jour le jour, dépensant son

argent à mesure qu'il le gagnait, ne songeant point aux charges périodiques de la vie parisienne, si écrasantes pour ceux qui vivent en bohémiens. Sa mise et sa tournure rivalisaient celles des dandys les plus célèbres. Coralie lui eut l'élégant mobilier des jeunes élégants et qu'il avait tant désiré pendant sa première promenade aux Tuileries. Coralie aimait, comme tous les fanatiques, à parer son idole. Lucien eut bientôt des cannes merveilleuses, une charmante lorgnette, des boutons de diamants, des anneaux pour ses cravates du matin, des bagues à cachets, à la chevalière, enfin des gilets mirifiques où il pouvait choisir pour assortir les couleurs de sa mise. Il passa bientôt dandy, tant il mit de soin à sa toilette. Aussi, le jour où il se rendit à l'invitation du ministre, excita-t-il une sorte d'envie contenue chez les jeunes gens qui s'y trouvèrent et qui tenaient le haut du pavé dans le royaume de la fashion, tels que de Marsay, les Vandenesse, Ajuda Pinto, Maxime de Trailles, Rastignac, etc. Les hommes du monde sont jaloux entre eux à la manière des femmes. La comtesse de Montcornet et la marquise d'Espard, pour qui le dîner se donnait, eurent Lucien entre elles, et le jeune poëte fut l'objet de leurs coquetteries.

— Pourquoi donc avez-vous quitté le monde ? lui demanda la marquise, il était si disposé à vous bien accueillir, à vous fêter. J'ai une querelle à vous faire ! vous me deviez une visite, et je l'attends

encore. Je vous ai aperçu l'autre jour à l'Opéra, vous n'avez même pas daigné venir me voir ni me saluer.

— Votre cousine, madame, m'a si positivement signifié mon congé...

— Vous ne connaissez pas les femmes, répondit madame d'Espard en interrompant Lucien. Vous avez blessé le cœur le plus angélique et l'âme la plus noble que je connaisse. Vous ignorez tout ce que Louise voulait faire pour vous, et combien elle mettait de finesse dans son plan. Oh! elle eût réussi. Son mari qui maintenant est mort, comme il devait mourir, d'une indigestion, n'allait-il pas lui rendre, tôt ou tard, sa liberté? Croyez-vous qu'elle voulût être madame Chardon? le titre de comtesse de Rumbempré valait bien la peine d'être conquis. Voyez-vous? l'amour est une grande vanité qui doit s'accorder, surtout en mariage, avec toutes les autres vanités. Je vous aimerais à la folie, il me serait très-dur de m'appeler madame Chardon. Convenez-en? maintenant, vous avez vu les difficultés de la vie à Paris, vous savez combien de détours il faut faire pour arriver au but, avouez que pour un inconnu sans fortune, elle aspirait à une faveur presque impossible. Elle devait donc ne rien négliger. Vous avez beaucoup d'esprit, mais quand nous aimons, nous en avons encore plus que l'homme le plus spirituel. Elle voulait employer ce ridicule Chatelet... Je vous dois des plaisirs, vos articles

contre lui m'ont fait bien rire! dit-elle en s'interrompant.

Lucien ne savait plus que penser. Il avait été initié aux trahisons, au perfidies du journalisme, mais il ignorait celles du monde; aussi, malgré sa perspicacité, le poëte allait-il y recevoir de rudes leçons.

— Comment, madame, dit Lucien dont la curiosité fut vivement éveillée, ne protégez-vous pas le Héron?

— Mais dans le monde on est forcé de faire des politesses à ses plus cruels ennemis, de paraître s'amuser avec les ennuyeux, on sacrifie en apparence ses amis, pour les mieux servir. Vous êtes donc encore bien neuf? Comment, vous qui voulez écrire, vous ignorez les tromperies courantes du monde. Si ma cousine a paru vous sacrifier au Héron, ne le fallait-il pas pour mettre son influence à profit pour vous? Le Héron est très-bien vu par le ministère actuel. Aussi, lui avons-nous fait voir que jusqu'à un certain point vos attaques le servaient afin de pouvoir vous raccommoder tous deux, un jour. Ne l'a-t-on pas dédommagé de vos persécutions? Comme le disait des Lupeaulx aux ministres: Pendant que les journaux tournent Chatelet en ridicule, ils laissent en repos le ministère.

— M. Blondet m'a fait espérer que j'aurais le plaisir de vous voir chez moi, lui dit la comtesse pendant le temps que la marquise abandonnait Lu-

cien à ses réflexions. Vous y trouverez quelques artistes, des écrivains et une femme qui a le plus vif désir de vous connaître, mademoiselle des Touches, un de ces talents rares dans notre sexe, et chez qui sans doute vous irez : elle a l'un des salons les plus remarquables de Paris, elle est prodigieusement riche; on lui a dit que vous êtes aussi beau que spirituel, elle meurt d'envie de vous voir.

Lucien ne put que se confondre en remercîments et jeta sur Blondet un regard d'envie. Il y avait autant de différence entre une femme du genre et de la qualité de la comtesse de Montcornet et Coralie qu'entre Coralie et une fille des rues. Cette comtesse, jeune, belle et spirituelle, avait, pour beauté spéciale, la blancheur excessive des femmes du Nord; sa mère était née princesse Scherbelloff; aussi le ministre, avant le dîner, lui avait-il prodigué ses plus respectueuses attentions. La marquise avait achevé de sucer dédaigneusement une aile de poulet.

— Ma cousine, dit-elle à Lucien, avait tant d'affection pour vous! j'étais dans la confidence du bel avenir qu'elle rêvait pour vous : elle aurait supporté bien des choses, mais quel mépris vous lui avez marqué en lui renvoyant ses lettres! Nous pardonnons les cruautés, il faut encore croire en nous pour nous blesser; mais l'indifférence!... l'indifférence est comme la glace des pôles, elle étouffe tout. Allons, convenez-en! vous avez perdu des trésors

par votre faute. Pourquoi rompre? Quand même vous eussiez été dédaigné, n'avez-vous pas votre fortune à faire, votre nom à reconquérir? Louise pensait à tout cela.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit? répondit Lucien.

— Eh! mon Dieu, c'est moi qui lui ai donné le conseil de ne pas vous mettre dans sa confidence. Tenez, entre nous, en vous voyant si peu fait au monde, je vous craignais : j'avais peur que votre inexpérience, votre ardeur étourdie ne détruisissent ou ne dérangeassent ses calculs et nos plans. Pouvez-vous maintenant vous souvenir de vous-même? Avouez-le! vous seriez de mon opinion en voyant aujourd'hui votre Sosie. Vous ne vous ressemblez plus. Là est le seul tort que nous ayons eu. Mais, en mille, se rencontre-t-il un homme qui réunisse à tant d'esprit une si merveilleuse aptitude à se mettre à l'unisson? Je n'ai pas cru que vous fussiez une aussi surprenante exception. Vous vous êtes métamorphosé si promptement, vous vous êtes si facilement initié aux façons parisiennes, que je ne vous ai pas reconnu au bois de Boulogne, il y a un mois.

Lucien écoutait cette grande dame avec un plaisir inexprimable : elle joignait à ses paroles flatteuses un air si confiant, si mutin, si naïf; elle paraissait s'intéresser à lui si profondément, qu'il crut à quelque prodige semblable à celui de sa première soirée au Panorama-Dramatique. Depuis cet heu-

reux soir, tout le monde lui souriait, il attribuait à sa jeunesse une puissance talismanique, il voulut alors éprouver la marquise en se promettant de ne pas se laisser surprendre.

— Quels étaient donc, madame, ces plans devenus aujourd'hui des chimères ?

— Louise voulait obtenir du roi une ordonnance qui vous permît de porter le nom et le titre de Rubempré, et elle voulait enterrer le Chardon. Ce premier succès, si facile à obtenir alors, et que maintenant vos opinions rendent presque impossible, était pour vous une fortune. Vous traiterez ces idées de visions et de bagatelles; mais nous savons un peu la vie, et nous connaissons tout ce qu'il y a de solide dans un titre de comte, porté par un élégant, par un ravissant jeune homme. Annoncez ici devant quelques jeunes Anglaises millionnaires ou devant des héritières : *Monsieur Chardon* ou *Monsieur le comte de Rubempré!* il se ferait deux mouvements dien différents. Fût-il endetté, le comte trouverait les cœurs ouverts, sa beauté mise en lumière serait comme un diamant dans une riche monture. Monsieur Chardon ne serait pas même remarqué. Nous n'avons pas créé ces idées, nous les trouvons régnant partout, même parmi les bourgeois. Vous tournez en ce moment le dos à la fortune. Regardez ce joli jeune homme, le vicomte Félix de Vandenesse, il est un des deux secrétaires particuliers du roi. Le roi aime assez les jeunes gens de talent, et

celui-là, quand il est arrivé de sa province, n'avait pas un bagage plus lourd que le vôtre; vous avez mille fois plus d'esprit que lui; mais appartenez-vous à une grande famille? avez-vous un nom? Vous connaissez des Lupeaulx, son nom ressemble au vôtre, il se nomme Chardin; mais il ne vendrait pas pour un million sa métairie des Lupeaulx, il sera quelque jour comte des Lupeaulx, et son petit-fils deviendra peut-être un grand seigneur. Si vous continuez à marcher dans la fausse voie où vous vous êtes engagé, vous êtes perdu. Voyez combien monsieur Émile Blondet est plus sage! il est dans un journal qui soutient le pouvoir, il est bien vu par toutes les puissances du jour, il peut sans danger se mêler avec les libéraux, il pense bien; aussi parviendra-t-il tôt ou tard, il a su bien choisir et son opinion et ses protections. Cette jolie personne, votre voisine, est une demoiselle de Troisville qui a deux pairs de France et deux députés dans sa famille, elle a fait un riche mariage à cause de son nom; elle reçoit beaucoup, elle aura de l'influence et remuera le monde politique pour ce petit monsieur Émile Blondet. A quoi vous mène une Coralie? à vous trouver perdu de dettes et fatigué de plaisirs dans quelques années d'ici. Vous placez mal votre amour, et vous arrangez mal votre vie. Voilà ce que me disait l'autre jour à l'Opéra la femme que vous prenez plaisir à blesser. En déplorant l'abus que vous faites de votre talent et de votre belle jeu-

nesse, elle ne s'occupait pas d'elle, mais de vous.

— Ah! si vous disiez vrai, madame! s'écria Lucien.

— Quel intérêt verriez-vous à des mensonges? fit la marquise en jetant sur Lucien un regard hautain et froid qui le replongea dans le néant.

Lucien interdit ne reprit pas la conversation, la marquise offensée ne lui parla plus. Il fut piqué, mais il reconnut qu'il y avait eu de sa part maladresse et se promit de la réparer. Il se tourna vers madame de Montcornet et lui parla de Blondet en exaltant le mérite de ce jeune écrivain, il fut bien reçu. La comtesse l'invita à sa prochaine soirée, en lui demandant s'il n'y verrait pas avec plaisir madame de Bargeton qui, malgré son deuil, y viendrait : il ne s'agissait pas d'une grande soirée, c'était sa réunion des petits jours, on serait entre amis.

— Madame la marquise, dit Lucien, prétend que tous les torts sont de mon côté, n'est-ce pas à sa cousine à être bonne pour moi?

— Faites cesser les attaques ridicules dont elle est l'objet, qui d'ailleurs la compromettent fortement avec un homme dont elle se moque, et vous aurez bientôt signé la paix. Vous vous êtes cru joué, m'a-t-on dit. Moi je l'ai vue bien triste de votre abandon. Est-il vrai qu'elle a quitté sa province avec vous et pour vous?

Lucien regarda la comtesse en souriant, sans oser répondre.

— Comment pouviez-vous vous défier d'une femme qui vous faisait de tels sacrifices? Et d'ailleurs, elle est si belle et si spirituelle ! Elle doit être aimée quand même. Elle vous aimait moins pour vous que pour vos talents. Croyez-moi, les femmes aiment l'esprit avant d'aimer la beauté, dit-elle en regardant Émile Blondet à la dérobée.

Lucien reconnut dans l'hôtel du ministre les différences qui existaient entre le grand monde et le monde exceptionnel où il vivait depuis environ un mois. Ces deux magnificences n'avaient aucune similitude, aucun point de contact. La hauteur et la disposition des pièces dans cet appartement, l'un des plus riches du faubourg Saint-Germain ; les vieilles dorures des salons, l'ampleur des décorations, la richesse sérieuse des accessoires, tout lui était étranger, nouveau ; mais l'habitude si promptement prise des choses de luxe empêcha Lucien de paraître neuf ni étonné. Sa contenance fut aussi éloignée de l'assurance et de la fatuité que de la complaisance et de la servilité ; il eut bonne façon et plut à ceux qui n'avaient aucune raison de lui être hostiles, comme les jeunes gens à qui sa soudaine introduction dans le grand monde, ses succès et sa beauté donnaient de la jalousie. En sortant de table, il offrit le bras à madame d'Espard qui l'accepta. En voyant Lucien courtisé par la marquise d'Espard, Rastignac vint se recommander de leur compatriotisme, et lui rappeler leur première entrevue chez madame du Val-Noble ;

il parut vouloir se lier avec ce jeune lion en l'invitant à venir déjeuner chez lui quelque matin, et s'offrant à lui faire connaître les jeunes gens à la mode. Lucien accepta.

— Le cher Blondet en sera, dit Rastignac.

Le ministre vint se joindre au groupe formé par le marquis de Ronquerolles, par de Marsay, le général Montriveau, Rastignac et Lucien.

— Très-bien, dit-il à Lucien avec une bonhomie allemande sous laquelle il cachait sa redoutable finesse, vous avez fait la paix avec madame d'Espard. Elle est enchantée de vous, et nous savons tous, dit-il en regardant les hommes à la ronde, combien il est difficile de lui plaire.

— Oui, mais elle adore l'esprit, dit Rastignac, et mon illustre compatriote en vend.

— Il ne tardera pas à reconnaître le mauvais commerce qu'il fait, dit vivement Blondet. Il nous viendra, ce sera bientôt un des nôtres.

Il y eut autour de Lucien un chorus sur ce thème. Les hommes sérieux lui lancèrent quelques phrases profondes d'un ton despotique, les jeunes gens plaisantèrent.

— Il a, je suis sûr, dit Blondet, tiré à pile ou face pour la gauche ou la droite; mais il va maintenant choisir.

Lucien se mit à rire en se souvenant de sa scène au Luxembourg avec Lousteau.

— Il a pris pour cornac un Étienne Lousteau, un

bretteur de petit journal qui voit une pièce de cent sous dans une colonne, dont la politique consiste à croire au retour de Napoléon, et ce qui me semble encore plus niais, à la reconnaissance, au patriotisme de messieurs du côté gauche. Comme Rubempré, les penchants de Lucien doivent être aristocrates; comme journaliste, il doit être pour le pouvoir, ou il ne sera jamais ni Rubempré, ni secrétaire général.

Lucien, à qui le diplomate proposa une carte pour jouer le whist, excita la plus grande surprise quand il avoua ne pas savoir le jeu.

— Mon ami, lui dit à l'oreille Rastignac, venez de bonne heure chez moi le jour où vous ferez un méchant déjeuner, je vous l'apprendrai, vous déshonorez notre royale ville d'Angoulême.

On annonça monsieur des Lupeaulx, un maître des requêtes en faveur et qui rendait des services secrets au ministère, homme fin et ambitieux qui se coulait partout. Il salua Lucien avec lequel il s'était déjà rencontré chez madame du Val-Noble, et il y eut dans son salut un semblant d'amitié qui devait tromper Lucien. En trouvant là le jeune journalisme, cet homme qui se faisait en politique ami de tout le monde, afin de n'être pris au dépourvu par personne, comprit que Lucien voulait obtenir dans le monde autant de succès que dans la littérature. Il vit un ambitieux en lui, et il l'enveloppa de protestations, de témoignages d'amitié, d'intérêt, de manière à vieillir leur connaissance et tromper

Lucien sur la valeur de ses promesses et de ses paroles. Des Lupeaulx avait pour principe de bien connaître ceux dont il voulait se défaire, quand il voyait en eux des rivaux. Ainsi Lucien fut bien accueilli par le monde. Il comprit tout ce qu'il devait au ministre, à madame d'Espard, à madame de Montcornet. Il alla causer avec chacune de ces femmes pendant quelques moments, avant de partir, en déployant pour elles tout son esprit et toute sa grâce.

— Quelle fatuité! dit des Lupeaulx à la marquise quand Lucien la quitta.

— Il se gâtera avant d'être mûr, dit à la marquise de Marsay en souriant. Vous devez avoir des raisons cachées pour lui tourner ainsi la tête.

Lucien trouva Coralie au fond de sa voiture dans la cour, elle était venue l'attendre. Il fut touché de cette attention, et lui raconta sa soirée. A son grand étonnement, l'actrice approuva les nouvelles idées qui trottaient déjà dans la tête de Lucien, et l'engagea fortement à s'enrôler sous la bannière ministérielle.

— Tu n'as que des coups à gagner avec les libéraux. Ils conspirent, ils ont tué le duc de Berry. Renverseront-ils le gouvernement? Jamais! Par eux, tu n'arriveras à rien; de l'autre côté, tu seras comte de Rubempré. Tu peux rendre des services, devenir pair de France, épouser une femme riche. Sois ultra. D'ailleurs, c'est bon genre, ajouta-t-elle en lançant ce qui pour elle était une raison suprême.

La Val-Noble, chez qui je suis allée dîner, m'a dit que Théodore Gaillard fondait décidément son petit journal royaliste appelé *le Réveil*, afin de riposter aux plaisanteries du vôtre et du *Miroir*, et que certainement monsieur de Villèle et son parti seraient au ministère avant un an. Tâche de profiter de ce changement en te mettant avec eux pendant qu'ils ne sont rien encore ; mais ne dis rien à Étienne ni à tes amis, ils seraient capables de te jouer quelque mauvais tour.

Cinq jours après, Lucien se produisit chez madame de Montcornet où il éprouva la plus violente agitation en revoyant la femme qu'il avait tant aimée et à laquelle sa plaisanterie avait percé le cœur. Elle aussi s'était métamorphosée! Elle était redevenue ce qu'elle eût été sans son séjour en province, grande dame. Il y avait dans son deuil une grâce et une recherche qui annonçaient une veuve heureuse, Lucien crut être pour quelque chose dans cette coquetterie, et il ne se trompait pas ; mais il avait, comme un ogre, goûté la chair fraîche; il resta pendant toute cette soirée indécis entre la belle, l'amoureuse, la voluptueuse Coralie, et la sèche, la hautaine, la cruelle Louise : il ne sut pas prendre un parti, sacrifier l'actrice à la grande dame. Ce sacrifice, madame de Bargeton, qui ressentait alors de l'amour pour Lucien en le voyant aussi spirituel et aussi beau, l'attendit pendant toute la soirée ; elle en fut pour ses frais, pour ses paroles insidieuses,

pour ses mines coquettes, et sortit du salon avec un irrévocable désir de vengeance.

— Eh bien! cher Lucien, dit-elle avec une bonté pleine de grâce parisienne et de noblesse, vous deviez être mon orgueil, et vous m'avez prise pour votre première victime. Je vous ai pardonné, mon enfant, en songeant qu'il y avait un reste d'amour dans une pareille vengeance.

Madame de Bargeton reprenait sa position par cette phrase accompagnée d'un air royal. Lucien, qui croyait avoir mille fois raison, se trouvait avoir tort. Il ne fut question ni de la terrible lettre d'adieu par laquelle il avait rompu, ni des motifs de la rupture. Les femmes du grand monde ont un talent merveilleux pour amoindrir leurs torts en en plaisantant : elles peuvent et savent tout effacer par un sourire, par une question qui joue la surprise; elles ne se souviennent de rien, elles expliquent tout, elles s'étonnent, elles interrogent, elles commentent, elles amplifient, elles querellent et finissent par enlever leurs torts comme on enlève une tache par un petit savonnage. Vous les saviez noires, elles deviennent en un moment blanches et innocentes. Quant à vous, vous êtes bien heureux de ne pas vous trouver coupable de quelque crime irrémissible. En un moment, Lucien et Louise avaient repris leurs illusions sur eux-mêmes, parlaient le langage de l'amitié; mais Lucien, ivre de vanité satisfaite, ivre de Coralie qui, disons-le, lui rendait la vie facile, ne sut pas

répondre à ce mot que Louise accompagna d'un soupir d'hésitation : Vous êtes heureux ? Un non mélancolique eût fait sa fortune, et il crut être spirituel en expliquant Coralie, il était aimé pour lui-même, enfin toutes les bêtises de l'homme épris! Madame de Bargeton se mordit les lèvres. Tout fut dit. Madame d'Espard vint auprès de sa cousine avec madame de Montcornet, et Lucien se vit, pour ainsi dire, le héros de la soirée : il fut caressé, câliné, fêté par ces trois femmes qui l'entortillèrent avec un art infini. Son succès dans ce beau et brillant monde ne fut donc pas moindre qu'au sein du journalisme. La belle mademoiselle des Touches, si célèbre sous le nom de Camille Maupin, et à qui mesdames d'Espard et de Bargeton présentèrent Lucien, l'invita pour l'un de ses mercredis à dîner, et parut aussi émue de cette beauté si justement célèbre. Lucien essaya de lui prouver qu'il était encore plus spirituel que beau. Mademoiselle des Touches exprima son admiration avec cette naïveté d'engouement et cette jolie fureur d'amitié superficielle à laquelle se prennent tous ceux qui ne connaissent pas à fond la vie parisienne, où l'habitude et la continuité des jouissances rendent si avide de la nouveauté.

— Si je lui plaisais autant qu'elle me plaît, dit Lucien à Rastignac et à de Marsay, nous abrégerions le roman...

— Vous savez l'un et l'autre trop bien les écrire pour vouloir les faire, répondit Rastignac. Entre au-

teurs, peut-on jamais s'aimer? Il arrive toujours un certain moment où l'on se dit de petits mots piquants.

— Vous ne feriez pas un mauvais rêve, lui dit en riant de Marsay. Cette charmante fille a trente ans, il est vrai, mais elle a près de quatre-vingt mille livres de rente. Elle est adorablement capricieuse, et le caractère de sa beauté doit se soutenir fort longtemps. Coralie est une petite sotte, mon cher, bonne pour vous poser, car il ne faut pas qu'un joli garçon reste sans maîtresse, mais si vous ne faites pas quelque conquête dans le monde, elle vous nuirait à la longue. Allons, mon cher, supplantez Conti qui va chanter avec elle! De tout temps la poésie a eu le pas sur la musique.

Quand Lucien entendit mademoiselle des Touches et Conti, ses espérances s'envolèrent.

— Il chante trop bien, dit-il à des Lupeaulx.

Il revint à madame de Bargeton qui l'emmena dans le salon où était la marquise d'Espard.

— Eh bien, ne voulez-vous pas vous intéresser à lui? dit madame de Bargeton à sa cousine.

— Mais monsieur Chardon, dit la marquise d'un air à la fois impertinent et doux, doit se mettre en position d'être patroné sans inconvénient. Pour obtenir l'ordonnance qui lui permette de quitter le misérable nom de son père, pour celui de sa ligne maternelle, ne doit-il pas être au moins des nôtres?

— Avant un mois, j'aurai tout arrangé, dit Lucien.

— Eh bien, dit la marquise, je verrai mon père

et mon oncle qui sont de service auprès du roi, ils en parleront au chancelier.

Le diplomate et ces deux femmes avaient bien deviné l'endroit sensible chez Lucien. Ce poëte, ravi des splendeurs aristocratiques, éprouvait des mortifications indicibles à s'entendre appeler Chadon, quand il voyait n'entrer dans les salons que des hommes portant des noms sonores enchâssés dans des titres. Cette douleur se répéta partout où il alla pendant quelques jours. Il éprouvait d'ailleurs une sensation tout aussi désagréable en redescendant aux affaires de son métier, après avoir été la veille dans le grand monde où il se montrait convenablement avec l'équipage et les gens de Coralie, il y arrivait sur un pied d'apparente égalité. Il apprit à monter à cheval, il eut un cheval pour pouvoir galoper à la portière des voitures de madame d'Espard, de mademoiselle des Touches et de la comtesse de Montcornet, faveur qu'il avait tant enviée à son arrivée à Paris. Finot lui procura ses entrées à l'Opéra. Lucien appartint dès lors au monde spécial des élégants de cette époque. Il rendit à Rastignac et à ses amis du monde un splendide déjeuner; mais il commit la faute de le donner chez Coralie. Lucien était trop jeune, trop poëte et trop confiant pour connaître certaines nuances. Une actrice, excellente fille, mais sans éducation, pouvait-elle lui apprendre la vie? Il prouva de la manière la plus évidente à ces jeunes gens, pleins de mauvaises dispositions

pour lui, cette collusion d'intérêts entre l'actrice et lui, que tout jeune homme jalouse secrètement et que chacun flétrit. Celui qui le soir même en plaisanta le plus cruellement fut Rastignac, quoiqu'il se soutînt dans le monde par des moyens pareils, mais en gardant si bien les apparences, qu'il pouvait traiter la médisance de calomnie.

Lucien avait promptement appris le whist, et joua. Le jeu devint une passion chez lui. Coralie, pour éviter toute rivalité, loin de désapprouver Lucien, semblait favoriser ses dissipations, avec l'aveuglement particulier aux sentiments entiers qui ne voient jamais que le présent, et qui sacrifient tout, même l'avenir, à la jouissance du moment. Le caractère de l'amour véritable est sa ressemblance avec l'enfance, il en a l'irréflexion, l'imprudence, la dissipation, le rire et les pleurs.

XXXII

LES VIVEURS.

A cette époque, florissait une société de journalistes, d'écrivains plus ou moins spirituels, de jeunes gens riches et désœuvrés appelés *viveurs*, et qui vivaient en effet avec une incroyable insouciance, intrépides mangeurs, buveurs plus intrépides encore. Tous bourreaux d'argent, et mêlant les plus rudes plaisanteries à cette existence, non pas folle, mais enragée, ils ne reculaient devant aucune impossibilité, se faisaient gloire de leurs méfaits, contenus

néanmoins dans de certaines bornes. L'esprit le plus original couvrait leurs escapades, il était impossible de ne pas les leur pardonner. Aucun fait n'accuse si hautement l'ilotisme auquel la restauration avait condamné la jeunesse. Les jeunes gens ne savaient à quoi employer leurs forces, ils ne les jetaient pas seulement dans le journalisme, dans les conspirations, dans la littérature et dans l'art, ils les dissipaient dans les plus étranges excès, tant il y avait de séve et de luxuriantes puissances dans cette belle jeunesse : travailleuse elle voulait le pouvoir et le plaisir, artiste elle voulait des trésors, oisive elle voulait se secouer; de toute manière elle voulait une place, et la politique ne lui en faisait nulle part.

Les viveurs étaient des gens presque tous doués de facultés éminentes, quelques-uns les ont perdues dans cette vie énervante, quelques autres y ont résisté. Le plus célèbre de ces viveurs, le plus spirituel, a fini par entrer dans une carrière sérieuse où il s'est distingué. Les plaisanteries auxquelles ils se sont livrés sont devenues si fameuses, qu'elles ont fourni le sujet de plusieurs vaudevilles.

Lucien fut lancé par Blondet dans cette société de dissipateurs, il y brilla près de Bixiou, l'un des esprits les plus méchants de la troupe et le plus infatigable railleur de ce temps. Pendant tout l'hiver la vie de Lucien fut donc une longue ivresse coupée par les faciles travaux du journalisme. Il continua

la série de ses petits articles, et fit des efforts énormes pour produire de temps en temps quelques belles pages de critique fortement pensée; mais l'étude était une exception, il ne s'y mettait que contraint par la nécessité. Les déjeuners, les dîners, les parties de plaisir, les soirées du monde, le jeu prenaient tout son temps, et Coralie avait le reste. Il se défendait de songer au lendemain. Il voyait d'ailleurs ses prétendus amis se conduire comme lui, défrayés par des prospectus de librairie chèrement payés, par des primes données à certains articles nécessaires aux spéculations hasardées, mangeant à même et peu soucieux de l'avenir. Une fois admis dans le journalisme et dans la littérature sur un pied d'égalité, Lucien aperçut des difficultés énormes à vaincre au cas où il voudrait s'élever. Chacun consentait à l'avoir pour égal, nul ne le voulait pour supérieur. Insensiblement, il renonça donc à la gloire littéraire en croyant la fortune politique plus facile à obtenir.

— L'intrigue soulève moins de passions contraires que le talent, ses menées sourdes n'éveillent l'attention de personne, lui dit un jour le baron Chatelet.

A travers cette vie abondante, pleine de luxe, où toujours le Lendemain marchait sur les talons de la Veille au milieu d'une orgie et ne trouvait point le travail promis, Lucien poursuivit donc sa pensée principale: il était assidu dans le monde, il cour-

tisait madame de Bargeton, la marquise d'Espard, la comtesse de Montcornet, et ne manquait jamais une seule des soirées de mademoiselles des Touches. Il arrivait dans le monde avant une partie de plaisir, après quelque dîner donné par les auteurs ou par les libraires; il le quittait pour un souper, fruit de quelque pari. Les frais de la conversation parisienne et le jeu absorbaient le peu d'idées et de force que lui laissaient ses excès. Lucien n'avait pas alors cette lucidité d'esprit, cette froideur de tête nécessaires pour observer autour de lui, déployer le tact exquis dont les parvenus doivent faire usage; il ne pouvait pas reconnaître les moments où madame de Bargeton revenait à lui, s'éloignait blessée, lui faisait grâce ou le condamnait de nouveau. Le baron Chatelet, homme fin, éclairé par une excessive ambition, apercevait les chances qui restaient à son rival, et il était devenu l'ami de Lucien pour pouvoir le maintenir dans la dissipation et l'ivresse où se perdaient ses forces. Rastignac, jaloux de son compatriote, trouvait d'ailleurs dans le baron un allié plus sûr et plus utile que Lucien, et il était dans les intérêts de Chatelet. Quelques jours après l'entrevue du Pétrarque et de la Laure d'Angoulême, Rastignac avait réconcilié le poëte et le vieux beau de l'empire, au milieu d'un magnifique souper au Rocher de Cancale.

Lucien rentrait donc toujours le matin, se levait au milieu de la journée, et se trouvait alors pris par

l'amour. Ainsi le ressort de sa volonté, sans cesse assoupli par une paresse qui le rendait indifférent aux belles résolutions prises dans les moments où il entrevoyait sa position sous son vrai jour, devint nul, et ne devait même plus répondre aux plus fortes pressions de la misère. Après avoir été très-heureuse de voir Lucien s'amuser, et l'avoir encouragé en voyant dans cette dissipation des gages pour la durée de son attachement et des liens dans les nécessités qu'elle créait, Coralie, la douce et tendre Coralie, eut le courage de recommander à son amant de ne pas oublier le travail. L'actrice fut plusieurs fois obligée de lui rappeler qu'il avait gagné peu de chose dans son mois. Ils s'endettèrent avec une effrayante rapidité. Les quinze cents francs restant sur le prix des *Marguerites*, les premiers cinq cents francs gagnés par Lucien avaient été promptement dévorés. En trois mois, ses articles ne lui donnèrent pas plus de mille francs, et il croyait avoir énormément travaillé. Mais il avait adopté déjà la jurisprudence plaisante des viveurs sur les dettes. Les dettes sont jolies jusqu'à vingt-cinq ans; plus tard, personne ne les pardonne.

Lucien était sans aucune défiance. Il est à remarquer que les natures poétiques, occupées à sentir pour rendre leurs sensations par des images, manquent essentiellement du sens moral qui doit accompagner toute observation. Les poëtes aiment plutôt à recevoir en eux des impressions que d'entrer chez

les autres, y étudier le mécanisme des sentiments. Ainsi Lucien ne demanda pas compte aux viveurs de ceux d'entre eux qui disparaissaient; il ne vit pas l'avenir de ses prétendus amis qui les uns avaient des héritages, les autres des espérances certaines, ceux-ci des talents reconnus, ceux-là la foi la plus intrépide en leur destinée et le dessein prémédité de tourner les lois. Lucien crut à son avenir, en se fiant à ces axiomes profonds de Blondet: « Tout finit par s'arranger. Rien ne se dérange chez les gens qui n'ont rien. Nous ne pouvons perdre que la fortune que nous aurons! En allant avec le courant on finit par arriver quelque part. Un homme d'esprit qui a pied dans le monde fait fortune quand il le veut! »

Ces trois mois d'hiver, remplis par tant de plaisirs, furent nécessaires à Théodore Gaillard et à Hector Merlin pour trouver l'argent nécessaire à la fondation du *Réveil*, dont le premier numéro ne parut qu'en mars 1822. Cette affaire se traitait chez madame du Val-Noble. Cette élégante et spirituelle courtisane qui disait, en montrant ses magnifiques appartements : C'est les *comptes* des mille et une nuits! exerçait une certaine influence sur les banquiers, les grands seigneurs et les écrivains du parti royaliste, tous habitués de son salon où ils se réunissaient pour traiter des affaires qui ne pouvaient être traitées que là. Hector Merlin, à qui la rédaction en chef du *Réveil* était promise, devait avoir pour

bras droit Lucien, devenu son ami intime, et à qui le feuilleton d'un des journaux ministériels était également promis. Ce changement de front dans la position de Lucien se préparait sourdement à travers les plaisirs de sa vie, il se croyait un grand politique en dissimulant ce coup de théâtre, et il comptait beaucoup sur les largesses ministérielles pour arranger ses comptes et dissiper les ennuis secrets de Coralie. L'actrice, toujours souriant, lui cachait sa détresse, mais Bérénice était plus hardie et instruisait Lucien.

Lucien, comme tous les poëtes, s'apitoyait un moment sur les désastres, il promettait de travailler, il oubliait sa promesse, et noyait ce souci passager dans ses débauches. Le jour où Coralie apercevait des nuages sur le front de Lucien, elle grondait Bérénice, et disait à son poëte que tout se pacifiait. Madame d'Espard et madame de Bargeton attendaient la conversion de Lucien pour faire demander au ministre par Chatelet l'ordonnance tant désirée par le poëte. Lucien avait promis de dédier ses *Marguerites* à la marquise d'Espard, qui paraissait très-flattée d'une distinction dont les auteurs sont devenus avares depuis qu'ils sont devenus un pouvoir.

Quand Lucien allait, le soir, chez Dauriat et demandait où en était son livre, le libraire lui opposait d'excellentes raisons pour retarder la mise sous presse. Dauriat avait telle ou telle opération en train

qui lui prenait tout son temps. Ladvocat allait publier un nouveau volume de monsieur Hugo contre lequel il ne fallait pas se heurter, les secondes *Méditations* de monsieur de Lamartine étaient sous presse, et deux importants recueils de poésie ne devaient pas se rencontrer, Lucien devait d'ailleurs se fier à l'habileté de son libraire. Cependant les besoins de Lucien devenaient pressants, il eut recours à Finot qui lui fit quelques avances sur des articles.

Quand le soir, à souper, Lucien un peu triste expliquait sa position à ses amis les viveurs, ils noyaient ses scrupules dans des flots de vin de Champagne, glacé de plaisanteries. Les dettes! il n'y a pas d'homme fort sans dettes! Les dettes représentent des besoins satisfaits, des vices exigeants. Un homme ne parvient que pressé par la main de fer de la Nécessité.

— Aux grands bommes, le mont-de-piété reconnaissant! lui criait Blondet.

— Tout vouloir, c'est tout devoir! criait Bixiou.

— Non, tout devoir, c'est avoir eu tout! répondait des Lupeaulx.

Les viveurs savaient lui prouver que ses dettes seraient l'aiguillon d'or avec lequel il piquerait les chevaux attelés au char de sa fortune. Puis, toujours César avec ses quarante millions de dettes, et Frédéric II recevant de son père un ducat par mois; et toujours les fameux, les corrupteurs exemples des

grands hommes montrés dans leurs vices et non dans la toute-puissance de leur courage et de leurs conceptions !

Enfin, la voiture, les chevaux et le mobilier de Coralie furent saisis par plusieurs créanciers pour des sommes dont le total montait à quatre mille francs. Quand Lucien recourut à Lousteau pour lui redemander le billet de mille francs qu'il lui avait prêté , Lousteau lui montra des papiers timbrés qui établissaient chez Florine une position analogue à celle de Coralie. Lousteau reconnaissant lui proposa de faire les démarches nécessaires pour placer *l'Archer de Charles IX*.

— Comment Florine en est-elle arrivée là ? demanda Lucien.

— Le Matifat s'est effrayé, répondit Lousteau. Nous l'avons perdu. Mais si Florine le veut il payera cher sa trahison ! Je te conterai l'affaire !

XXXIII

CINQUIÈME VARIÉTÉ DE LIBRAIRE.

Le lendemain de la démarche inutile faite par Lucien chez Lousteau, les deux amants déjeunaient tristement au coin du feu dans sa belle chambre à coucher : Bérénice leur avait cuisiné des œufs sur le plat dans la cheminée, car la cuisinière, le cocher, les gens étaient partis. Il n'y avait plus dans le ménage aucun objet d'or ou d'argent, ni d'aucune valeur intrinsèque ; tout était d'ailleurs représenté par des reconnaissances du mont-de-piété formant

un petit volume in-octavo très-instructif. Bérénice avait conservé deux couverts. Il était impossible de disposer du mobilier saisi. Le petit journal rendait des services inappréciables à Lucien et à Coralie en maintenant le tailleur, la marchande de modes et la couturière, qui tous tremblaient de mécontenter un journaliste capable de tympaniser leurs établissements. Lousteau vint pendant le déjeuner en criant : — Hourra ! Vive *l'Archer de Charles IX!* J'ai *lavé* pour cent francs de livres, mes enfants, dit-il, partageons!

Il remit cinquante francs à Coralie, et envoya Bérénice chercher un déjeuner substantiel.

— Hier, Hector Merlin et moi nous avons dîné avec des libraires, et nous avons préparé la vente de ton roman par de savantes insinuations. Tu es en marché avec Dauriat; mais Dauriat lésine, il ne veut pas donner plus de quatre mille francs pour deux mille exemplaires, et tu veux six mille francs. Nous t'avons fait deux fois plus grand que Walter Scott, tu as dans le ventre des romans incomparables ! tu n'offres pas un livre, mais une affaire; tu n'es pas l'auteur d'un roman plus ou moins ingénieux, tu fais collection ! Ce mot collection a porté coup. Ainsi n'oublie pas ton rôle, tu as en portefeuille : *la Grande Mademoiselle*, ou *la France sous Louis XIV! Cotillon Ier*, ou *les Premiers jours de Louis XV! la Reine et le Cardinal*, ou *Tableau de Paris sous la Fronde! le Fils de Concini*, ou *Une*

intrigue de Richelieu! Ces romans seront annoncés sur la couverture, nous appelons cette manœuvre berner les succès. On fait sauter ses livres sur la couverture jusqu'à ce qu'ils deviennent célèbres, et l'on est alors bien plus grand par les œuvres qu'on ne fait pas que par celles qu'on a faites. *Sous presse*, est l'hypothèque littéraire! Allons, rions un peu! Voici du vin de Champagne. Tu comprends que nos hommes ont ouvert des yeux grands comme tes soucoupes... Tu as donc encore des soucoupes?

— Elles sont saisies, dit Coralie.

— Je comprends! et je reprends, reprit Lousteau. Ils croiront à tous tes manuscrits, s'ils en voient un seul. On demande à voir le manuscrit, on a la prétention de le lire. Laissons aux libraires leur fatuité. Jamais ils ne lisent les livres, autrement ils n'en publieraient pas tant! Hector et moi, nous laissons pressentir qu'à cinq mille francs tu concéderais trois mille exemplaires en deux éditions. Donne-moi le manuscrit, après-demain nous déjeunons chez les libraires et nous les enfonçons!

— Qui est-ce? dit Lucien.

— Deux associés, deux bons garçons, assez ronds en affaires : Fendant et Cavalier. L'un est un ancien premier commis de la maison Vidal et Porchon; l'autre est le plus habile voyageur du quai des Augustins, tous deux établis depuis un an. Ils veulent maintenant exploiter les romans indigènes après avoir perdu quelques légers capitaux à faire des ro-

mans traduits de l'anglais. Le bruit court qu'ils risquent uniquement les capitaux des autres, mais il t'est, je pense, assez indifférent de savoir à qui appartient l'argent qu'on te donnera.

Le surlendemain, les deux journalistes étaient invités à déjeuner rue Serpente, dans l'ancien quartier de Lucien, où Lousteau conservait toujours sa chambre rue de la Harpe. Lucien, qui vint y prendre son ami, la vit dans le même état où elle était le soir de son introduction dans le monde littéraire; mais il ne s'en étonna plus : son éducation l'avait initié aux vicissitudes de la vie des journalistes, il en concevait tout; il avait reçu, joué, perdu le prix de plus d'un article en perdant aussi l'envie de le faire; il avait écrit plus d'une colonne d'après les procédés ingénieux que lui avait décrits Lousteau quand ils avaient descendu de la rue de la Harpe au Palais-Royal. Il était dans la dépendance de Barbet et de Braulard; il trafiquait des livres et des billets de théâtres; enfin il ne reculait devant aucun éloge, ni devant aucune attaque. Il éprouvait même, en ce moment, une espèce de joie à tirer de Lousteau tout le parti possible avant de tourner le dos aux libéraux, qu'il se proposait d'attaquer d'autant mieux qu'il les avait plus étudiés; tandis que de son côté, Lousteau recevait, au préjudice de Lucien, une somme de cinq cents francs en argent de Fendant et Cavalier, sous le nom de commission, pour avoir procuré ce futur Walter Scott aux deux libraires.

La maison Fendant et Cavalier était une de ces maisons de librairie établies sans aucune espèce de capital, comme il s'en établissait beaucoup alors, et comme il s'en établira toujours, tant que la papeterie et l'imprimerie continueront à faire crédit à la librairie, pendant le temps de jouer sept à huit coups de cartes appelés publications. Alors comme aujourd'hui, les ouvrages s'achetaient aux auteurs en billets souscrits à des échéances de six, neuf et douze mois, payement fondé sur la nature de la vente qui se solde entre libraires par des valeurs encore plus longues. Ces libraires payaient en même monnaie les papetiers et les imprimeurs. Ils avaient ainsi pendant un an, entre les mains, *gratis*, toute une librairie composée d'une douzaine ou d'une vingtaine d'ouvrages. En supposant deux ou trois succès, les produits des bonnes affaires soldaient les mauvaises, et ils se soutenaient en entant livre sur livre. Si les opérations étaient toutes douteuses ou si, pour leur malheur, ils rencontraient de bons livres qui ne pouvaient se vendre qu'après avoir été goûtés, appréciés par le vrai public, si les escomptes de leurs valeurs étaient onéreux, s'ils subissaient eux-mêmes des faillites, ils déposaient tranquillement leur bilan, sans nul souci, préparés par avance à ce résultat. Ainsi toutes les chances étaient en leur faveur; ils jouaient sur le grand tapis vert de la spéculation les fonds d'autrui, non les leurs. Fendant et Cavalier se trouvaient dans cette situation. Cavalier

avait apporté son savoir-faire, Fendant y avait joint son industrie. Le fonds social méritait éminemment ce titre; il consistait en quelques milliers de francs, épargnes péniblement amassées par leurs maîtresses, et sur lesquels ils s'étaient attribué l'un à l'autre des appointements assez considérables, très-scrupuleusement dépensés en dîners offerts aux journalistes et aux auteurs, au spectacle où se faisaient, disaient-ils, les affaires. Ces demi-fripons passaient pour habiles; mais Fendant était plus rusé que Cavalier. Cavalier voyageait, Fendant dirigeait les affaires à Paris. Cette association fut ce qu'elle sera toujours entre deux libraires, un duel.

Les deux associés occupaient le rez-de-chaussée d'un de ces vieux hôtels de la rue Serpente, où le cabinet de la maison se trouvait au bout de vastes salons convertis en magasins. Ils avaient déjà publié beaucoup de romans tels que la *Tour du Nord*, *le Marchand de Bénarès*, *la Fontaine du Sépulcre*, *Tekeli*, les romans de Galt, auteur anglais qui n'avait pas réussi en France. Le succès de Walter Scott éveillait l'attention de la librairie sur les produits de l'Angleterre, et les libraires étaient tous préoccupés, en vrais Normands, de la conquête de l'Angleterre : ils y cherchaient du Walter Scott, comme plus tard on devait chercher des asphaltes dans les terrains caillouteux, du bitume dans les marais, et proposer des chemins de fer le long des rivières. Une des plus grandes niaiseries du commerce parisien est de vou-

loir trouver le succès dans les analogues quand il est dans les contraires. A Paris surtout, le succès tue le succès. Ainsi, sous le titre de *les Strélitz*, ou *la Russie, il y a cent ans*, Fendant et Cavalier inséraient-ils bravement en grosses lettres, *dans le genre de Walter Scott*. Fendant et Cavalier avaient soif d'un succès. Un bon livre pouvait leur servir à écouler leurs ballots de pile. Ils avaient été affriolés par la perspective d'avoir des articles dans les journaux, la grande condition de la vente d'alors. Il est extrêmement rare qu'un livre soit acheté pour sa propre valeur, il est presque toujours publié par des raisons étrangères à son mérite. Fendant et Cavalier voyaient en Lucien le journaliste, et dans son livre une fabrication dont la première vente leur facilitait une fin de mois.

Les journalistes trouvèrent les deux associés dans leur cabinet, le traité tout prêt, les billets signés. Cette promptitude émerveilla Lucien. Fendant était un petit homme maigre, porteur d'une sinistre physionomie : l'air d'un Calmouk, petit front bas, nez rentré, bouche serrée, deux petits yeux noirs éveillés, les contours du visage tourmentés, un teint aigre, une voix qui ressemblait au son que rend une cloche fêlée, enfin tous les dehors d'un fripon consommé ; mais il compensait ces désavantages par le mielleux de ses discours, il arrivait à ses fins par la conversation. Cavalier était un garçon tout rond, que l'on aurait pris pour un conducteur de diligence

plutôt que pour un libraire. Il avait des cheveux d'un blond hasardé, le visage allumé, l'encolure épaisse et le verbe éternel du commis voyageur.

— Nous n'aurons pas de discussions, dit Fendant en s'adressant à Lucien et à Lousteau. J'ai lu l'ouvrage, il est très-littéraire et nous convient si bien que j'ai remis le manuscrit à l'imprimerie. Le traité est redigé d'après les bases convenues; d'ailleurs, nous ne sortons jamais des conditions qui nous y avons stipulées. Nos effets sont à six, neuf et douze mois, vous les escompterez facilement, et nous vous rembourserons l'escompte. Nous nous sommes réservé le droit de donner un autre titre à l'ouvrage, nous n'aimons pas *l'Archer de Charles IX*, il ne pique pas assez la curiosité des lecteurs, il y a plusieurs rois du nom de Charles, et dans le moyen âge, il se trouvait tant d'archers! Ah! si vous disiez *le Soldat de Napoléon!* mais l'Archer de Charles IX! Cavalier serait obligé de faire un cours d'histoire de France pour placer chaque exemplaire en province.

— Si vous connaissiez les gens à qui nous avons affaire! s'écria Cavalier.

— *La Saint-Barthélemy* vaudrait mieux, reprit Fendant.

— *Catherine de Médicis*, ou *la France sous Charles IX*, dit Cavalier, ressemblerait davantage à un titre de Walter Scott.

— Enfin nous le déterminerons quand l'ouvrage sera imprimé, reprit Fendant.

— Comme vous voudrez, dit Lucien, pourvu que le titre me convienne.

Le traité lu, signé, les doubles échangés, Lucien mit les billets dans sa poche avec une satisfaction sans égale. Puis tous quatre montèrent chez Fendant, où ils firent le plus vulgaire des déjeuners : des huîtres, des biftecks, des rognons au vin de Champagne et du fromage de Brie. Mais ces mets furent accompagnés par les vins les plus exquis, dus à Cavalier qui connaissait un voyageur du commerce des vins. Au moment de se mettre à table, apparut l'imprimeur à qui était confiée l'impression du roman, et qui vint surprendre Lucien en lui apportant les deux premières feuilles de son livre en épreuves.

— Nous voulons marcher rapidement, dit Fendant à Lucien, nous comptons sur votre livre, et nous avons diantrement besoin d'un succès.

Le déjeuner, commencé vers midi, ne fut fini qu'à cinq heures.

— Où trouver de l'argent? dit Lucien à Lousteau.

— Allons voir Barbet, répondit Étienne.

Les deux amis descendirent à pied, un peu échauffés et avinés, vers le quai des Augustins.

XXXIV

LE CHANTAGE.

— Coralie est surprise au dernier point de la perte que Florine a faite. Florine ne la lui a dite qu'hier, en t'attribuant ce malheur, elle paraissait aigrie, dit Lucien à Lousteau.

— C'est vrai, dit Lousteau qui ne conserva pas sa prudence et s'ouvrit à Lucien. Mon ami, car tu es mon ami, toi, Lucien, tu m'as prêté mille francs et tu ne me les a encore demandés qu'une fois. Défie-toi du jeu. Si je ne jouais pas, je serais heureux. Je dois

à Dieu et au diable. J'ai dans ce moment-ci les gardes du commerce après moi. Enfin je suis forcé, quand je vais au Palais-Royal, de doubler des caps dangereux.

Dans la langue des viveurs, doubler un cap dans Paris, c'est faire un détour, soit pour ne pas passer devant un créancier, soit pour éviter l'endroit où il peut être rencontré. Lucien qui n'allait pas indifféremment par toutes les rues, connaissait la manœuvre sans en connaître le nom.

— Tu dois donc beaucoup?

— Une misère! reprit Lousteau. Mille écus me sauveraient. J'ai voulu me ranger, ne plus jouer. Pour me liquider, j'ai fait un peu de *chantage.*

— Qu'est-ce que le chantage? dit Lucien.

— Le chantage est une invention de la presse anglaise, importée récemment en France. Les *chanteurs* sont des gens placés de manière à disposer des journaux. Jamais un directeur de journal, ni un rédacteur en chef, n'est censé tremper dans le chantage. On a des Giroudeau. Ces espèces de *bravi* viennent trouver un homme qui, pour de certaines raisons, ne veut pas qu'on s'occupe de lui. Beaucoup de gens ont sur la conscience des peccadilles plus ou moins originales. Il y a beaucoup de fortunes suspectes à Paris, obtenues par des voies plus ou moins égales, souvent par des manœuvres criminelles, et qui fourniraient de délicieuses anecdotes, comme la gendarmerie de Fouché cernant les espions du

préfet de police qui, n'étant pas dans le secret de la fabrication des faux billets de la banque anglaise, allait saisir les imprimeurs clandestins protégés par le ministre; puis l'histoire des diamants du prince Galathionne, l'affaire Maubreuil, la succession Pombreton, etc. Le chanteur s'est procuré quelque pièce ou document important, il demande un rendez-vous à l'homme enrichi qu'elle concerne; si l'homme compromis ne donne pas une somme quelconque, le chanteur lui montre la presse prête à l'entamer, à dévoiler ses secrets. L'homme riche a peur, il finance. Le tour est fait. Vous vous livrez à quelque opération périlleuse, elle peut succomber à une suite d'articles; on vous détache un chanteur qui vous propose le rachat des articles. Il y a des ministres à qui l'on envoie des chanteurs, et qui stipulent avec eux que le journal attaquera leurs actes politiques et non leur personne, ou qui livrent leur personne et demandent grâce pour leur maîtresse. Des Lupeaulx, ce joli maître des requêtes que tu connais, est perpétuellement occupé de ces sortes de négociations avec les journalistes. Le drôle s'est fait une position merveilleuse au centre du pouvoir par ses relations: il est à la fois le mandataire de la presse et l'ambassadeur des ministres, il maquignonne les amours-propres, il étend même ce commerce aux affaires politiques, il obtient des journaux leur silence sur tel emprunt ou telle concession accordés sans concurrence ni publicité dans laquelle on donne une

part aux loups-cerviers de la banque libérale. Tu as fait un peu de chantage avec Dauriat, il t'a donné mille écus pour t'empêcher de décrier Nathan. Dans le dix-huitième siècle où le journalisme était au maillot, le chantage se faisait au moyen de pamphlets dont les favorites et les grands seigneurs payaient la destruction. L'inventeur du chantage est l'Arétin, un très-grand homme qui imposait les rois comme, de nos jours, tel journal impose les acteurs.

— Qu'as-tu pratiqué contre le Matifat pour avoir tes mille écus? dit Lucien.

— J'ai fait attaquer Florine dans six journaux. Florine s'est plainte à Matifat. Matifat a prié Braulard de découvrir la raison de ces attaques. Braulard a été joué par Finot. Finot, au profit de qui je chantais, a dit au droguiste que tu démolissais Florine dans l'intérêt de Coralie. Giroudeau est venu dire confidentiellement à Matifat que tout s'arrangerait s'il voulait vendre son sixième de propriété dans la Revue de Finot moyennant dix mille francs. Finot me donnait mille écus en cas de succès. Matifat allait conclure l'affaire, heureux de retrouver dix mille francs sur ses trente mille qui lui paraissaient aventurés. Depuis quelques jours, Florine lui disait que la Revue de Finot ne prenait pas. Au lieu d'un dividende à recevoir, il était question d'un nouvel appel de fonds. Avant de déposer son bilan, le directeur du Panorama-Dramatique a eu besoin de négocier quelques effets de complaisance, et pour

les faire placer par Matifat, il l'a prévenu du tour que lui jouait Finot. Matifat, en fin commerçant, a quitté Florine, a gardé son dixième. Il nous voit maintenant venir. Finot et moi, nous hurlons de désespoir. Nous avons eu le malheur d'attaquer un homme qui ne tient pas à sa maîtresse, un misérable sans cœur ni âme. Malheureusement le commerce que fait Matifat n'est pas justiciable de la presse, il est inattaquable dans ses intérêts: on ne critique pas un droguiste comme on critique des chapeaux, des choses de mode, des théâtres ou des affaires d'art. Le cacao, le poivre, les couleurs, les bois de teinture, l'opium, ne peuvent pas se déprécier. Florine est aux abois, le Panorama ferme demain, elle ne sait que devenir.

— Par suite de la fermeture du théâtre, Coralie débute dans quelques jours au Gymnase, dit Lucien, elle pourra servir Florine.

— Jamais! dit Lousteau. Coralie n'a pas d'esprit, mais elle n'est pas encore assez bête pour se donner une rivale! Nos affaires sont furieusement gâtées! Mais Finot est tellement pressé de rattraper son sixième...

— Et pourquoi?

— L'affaire est excellente, mon cher. Il y a chance de vendre le journal trois cent mille francs. Finot aurait alors un tiers, plus une commission allouée par ses associés et qu'il partage avec des Lupeaulx. Aussi vais-je lui proposer un coup de chantage.

— Mais, le chantage c'est ta bourse ou la vie?

— Bien mieux, dit Lousteau. C'est la bourse ou l'honneur. Avant-hier, un petit journal au propriétaire duquel on avait refusé un crédit, a dit que la montre à répétition entourée de diamants appartenant à l'une des notabilités de la capitale se trouvait d'une façon bizarre entre les mains d'un soldat de la garde royale, il promettait le récit de cette aventure digne des *Mille et une Nuits.* La notabilité s'est empressée d'inviter le rédacteur en chef à dîner. Le rédacteur en chef a certes gagné quelque chose, mais l'histoire contemporaine a perdu l'anecdote de la montre. Toutes les fois que tu verras la presse acharnée après quelques gens puissants, sache qu'il y a là-dessous des escomptes refusés, des services qu'on n'a pas voulu rendre. Ce chantage relatif à la vie privée est ce que craignent le plus les riches Anglais, il entre pour beaucoup dans les revenus secrets de la presse britannique, infiniment plus dépravée que ne l'est la nôtre. Nous sommes des enfants! En Angleterre on achète une lettre compromettante cinq à six mille francs pour la revendre.

— Quel moyen as-tu trouvé d'empoigner Matifat? dit Lucien.

— Mon cher, reprit Lousteau, ce vil épicier a écrit les lettres les plus curieuses à Florine: orthographe, style, pensées, tout est d'un comique achevé. Il craint beaucoup sa femme. Nous pouvons, sans le nommer, sans qu'il puisse se plaindre, l'atteindre

au sein de ses lares et de ses pénates où il se croit en sûreté. Juge de sa fureur en voyant le premier article d'un petit roman de mœurs, intitulé les *Amours d'un Droguiste*, quand il aura été loyalement prévenu du hasard qui met entre les mains des rédacteurs de tel journal des lettres où il parle du petit Cupidon, où il écrit *gamet* pour jamais, où il dit de Florine qu'elle l'aide à traverser le désert de la vie, ce qui peut faire croire qu'il la prend pour un chameau ? Enfin, il y a de quoi désopiler la rate des abonnés pendant quinze jours dans cette correspondance éminemment drôlatique. On lui donnera la peur d'une lettre anonyme par laquelle on mettrait sa femme au fait de la plaisanterie. Florine voudra-t-elle prendre sur elle de paraître le poursuivre ? Elle a encore des principes, c'est-à-dire des espérances. Peut-être garde-t-elle les lettres pour elle, et veut-elle une part. Elle est rusée, elle est mon élève. Mais quand elle saura que le garde du commerce n'est pas une plaisanterie, quand Finot lui aura fait un présent convenable, ou donné l'espoir d'un engagement, elle me livrera les lettres que je remettrai contre écus à Finot. Finot donnera la correspondance à son oncle, et Giroudeau fera capituler le droguiste.

Cette confidence dégrisa Lucien. Il pensa d'abord qu'il avait des amis extrêmement dangereux ; puis, il songea qu'il ne fallait pas se brouiller avec eux, il pouvait avoir besoin de leur terrible influence au

cas où madame d'Espard, madame de Bargeton et Chatelet lui manqueraient de parole. Étienne et Lucien étaient arrivés en ce moment sur le quai devant la misérable boutique de Barbet.

XXXV

LES ESCOMPTEURS.

— Barbet, dit Étienne au libraire, nous avons cinq mille francs de Fendant et Cavalier, à six, neuf, douze, voulez-vous nous escompter leurs billets?

— Je les prends pour mille écus, dit Barbet avec un calme imperturbable.

— Mille écus! s'écria Lucien.

— Vous ne les trouverez chez personne, reprit le libraire, ils feront faillite avant trois mois. Mais

je connais chez eux deux bons ouvrages dont la vente est *dure*, ils ne peuvent pas attendre, je les leur achèterai et leur rendrai leurs valeurs, par ce moyen j'aurai deux mille francs de diminution sur les marchandises.

— Veux-tu perdre deux mille francs? dit Étienne à Lucien.

— Non.

— Vous ne négocierez leur papier nulle part, dit Barbet. Le livre de monsieur est leur dernier coup de carte, ils ne peuvent l'imprimer qu'en laissant les exemplaires en dépôt chez leur imprimeur. Un succès les sauvera pour six mois. Tôt ou tard, ils sauteront! Ils boivent plus de petits verres qu'ils ne vendent de livres! Pour moi, leurs effets représentent une affaire, et vous pouvez alors en trouver une valeur supérieure à celle que donneront les escompteurs qui se demanderont ce que vaut chaque signature. Leur commerce consiste à savoir si trois signataires donneront chacun trente pour cent en cas de faillite. D'abord, vous n'offrez que deux signatures, puis chacune ne vaut pas dix pour cent.

Les deux amis se regardèrent, surpris d'entendre sortir de la bouche de ce cuistre une analyse où se trouvait en peu de mots tout l'esprit de l'escompte.

— Pas de phrases, Barbet, dit Lousteau. Chez quel escompteur pouvons-nous aller?

— Le père Chaboisseau, quai Saint-Michel, vous savez! a fait leur dernière fin de mois. Si vous re-

fusez ma proposition, voyez chez lui; mais vous me reviendrez, et je ne vous donnerai plus alors que deux mille cinq cents francs.

Étienne et Lucien allèrent sur le quai Saint-Michel dans une petite maison à allée, où demeurait un des escompteurs de la librairie, qu'ils trouvèrent au second étage dans un appartement meublé de la façon la plus originale. Ce banquier subalterne et néanmoins millionnaire aimait le style grec. La corniche de sa chambre était une grecque; son lit était drapé le long de la muraille par une étoffe teinte en pourpre, et disposée à la grecque comme dans un tableau de David. Le lit était d'une forme très-pure, et datait du temps de l'empire où tout se fabriquait dans ce goût. Les fauteuils, les tables, les lampes, les flambeaux, les moindres accessoires avaient été choisis sans doute avec patience chez les marchands de meubles et respiraient la grâce fine, grêle, élégante de l'antiquité. Ce système léger, mythologique, formait une opposition bizarre avec les mœurs de l'escompteur. Il est à remarquer que les hommes les plus fantasques se trouvent parmi les gens adonnés au commerce de l'argent, ils sont en quelque sorte les libertins de la pensée. Pouvant tout posséder, et conséquemment blasés, ils se livrent à des efforts énormes pour se sortir de leur indifférence. Qui sait les étudier, trouve toujours une manie, un coin du cœur par où ils sont accessibles. Celui-là paraissait retranché

dans l'antiquité comme dans un camp imprenable.

— Il est sans doute digne de son enseigne, dit en souriant Étienne à Lucien.

Chaboisseau était un petit homme à cheveux poudrés, à redingote verdâtre, gilet couleur noisette, décoré d'une culotte noire et terminé par des bas chinés et des souliers qui craquaient sous le pied. Il avait une voix douce. Il prit les billets, les examina, les rendit à Lucien gravement.

— Messieurs Fendant et Cavalier sont de charmants garçons, des jeunes gens pleins d'intelligence, mais je me trouve sans argent.

—Mon ami sera coulant sur l'escompte, dit Étienne.

—Je ne les prendrais pour aucun avantage, dit nettement le petit homme, dont les mots coulèrent sur la proposition de Lousteau comme le couteau de la guillotine sur la tête d'un homme.

Les deux amis se retirèrent. En traversant l'antichambre, où les reconduisit Chaboisseau, Lucien aperçut un tas de bouquins que l'escompteur, ancien libraire, avait achetés, et parmi lesquels brilla tout à coup aux yeux de l'auteur de *l'Archer de Charles IX* l'ouvrage de l'architecte Ducerceau, sur les maisons royales et les célèbres châteaux de France, dont les plans sont dessinés dans ce livre avec une grande exactitude.

— Me céderiez-vous cet ouvrage? dit Lucien.

— Oui, dit Chaboisseau qui, d'escompteur, redevint libraire.

— Quel prix?

— Cinquante francs.

— C'est cher; mais il me le faut, et je n'aurais pour vous payer que les valeurs dont vous ne voulez pas.

— Vous avez un effet de cinq cents francs à six mois, je vous le prendrai, dit Chaboisseau qui sans doute devait à Fendant et Cavalier un reliquat de bordereau pour une somme équivalente.

Les deux amis rentrèrent dans la chambre grecque, où Chaboisseau fit un petit bordereau à six pour cent d'intérêt et six de commission, ce qui produisit une déduction de trente francs; il porta les cinquante francs, prix du Ducerceau, et tira de sa caisse pleine de beaux et bons écus quatre cent vingt francs.

— Ah çà! monsieur Chaboisseau, les effets sont tous bons ou tous mauvais, pourquoi ne nous escomptez-vous pas les autres?

— Je n'escompte pas, dit le bonhomme, je me paye d'une vente.

Étienne et Lucien riaient encore de Chaboisseau sans l'avoir compris, quand ils arrivèrent chez Dauriat où Lousteau pria Gabusson de leur indiquer un escompteur. Les deux amis prirent un cabriolet à l'heure et allèrent au boulevard Poissonnière, munis d'une lettre de recommandation que leur avait donnée Gabusson, en leur annonçant le plus bizarre et le plus étrange *particulier*, selon son expression.

— Si Samanon ne prend pas vos valeurs, avait dit Gabusson, personne ne vous les escomptera.

Samanon était un prêteur sur gages, bouquiniste au rez-de-chaussée, marchand d'habits au premier étage, vendeur de gravures prohibées au second. Aucun des personnages introduits dans les romans d'Hoffmann, aucun des sinistres avares de Walter Scott ne peut être comparé à ce que la nature sociale et parisienne s'était permis de créer en cet homme, si toutefois Samanon est un homme. Lucien ne put réprimer un geste d'effroi à l'aspect de ce petit homme sec, dont les os voulaient percer le cuir parfaitement tanné, taché de nombreuses plaques vertes ou jaunes, comme une peinture de Titien ou de Paul Véronèse vue de près. Samanon avait un œil immobile et glacé, l'autre vif et luisant; il semblait se servir de cet œil mort en escomptant, et employer l'autre à vendre ses gravures obscènes. Il portait une petite perruque plate dont le noir poussait au rouge, et sous laquelle se redressaient des cheveux blancs. Son front jaune avait une attitude menaçante. Ses joues étaient creusées carrément par la saillie des mâchoires. Ses dents, encore blanches, paraissaient tirées sur ses lèvres comme celles d'un cheval qui bâille, ce qui lui donnait un air passablement féroce. Les poils de sa barbe, durs et pointus, devaient piquer comme autant d'épingles. Il était vêtu d'une petite redingote râpée arrivée à l'état d'amadou. Sa cravate noire,

déteinte, usée par sa barbe, laissait voir un cou ridé comme celui d'un dindon.

Les deux journalistes le trouvèrent assis dans un comptoir horriblement sale et occupé à coller des étiquettes au dos de quelques vieux livres achetés à une vente. Après avoir échangé un coup d'œil par lequel ils se communiquèrent les mille questions que soulevait l'existence d'un pareil personnage, Lucien et Lousteau le saluèrent en lui présentant la lettre de Gabusson et les valeurs de Fendant et Cavalier.

Pendant que Samanon lisait, il entra dans cette obscure boutique un homme d'une haute intelligence, vêtu d'une petite redingote qui paraissait être taillée dans une couverture de zinc, tant elle était solidifiée par l'alliage de mille substances étrangères.

— J'ai besoin de mon habit, de mon pantalon noir et de mon gilet de satin, dit-il à Samanon en lui présentant une carte numérotée.

Samanon tira le bouton en cuivre d'une sonnette. Il descendit une femme qui paraissait être une Normande à la fraîcheur de sa riche carnation.

— Prête à monsieur ses habits, dit-il en tendant la main à l'auteur. Il y a plaisir à travailler avec vous, mais un de vos amis m'a amené un petit jeune homme qui m'a rudement attrapé!

— On l'attrape!... dit l'artiste aux deux journalistes, en donnant, comme donnent les lazzaroni de

Naples pour ravoir leurs habits de fête au *monte-di-pieta*, trente sous que la main jaune et crevassée de l'escompteur prit et fit tomber dans la caisse de son comptoir.

— Quel singulier commerce fais-tu? dit Lousteau à ce grand homme livré à l'opium et que la contemplation retenait dans ses palais enchantés, qui ne voulait ou ne pouvait rien créer.

— Cet homme prête beaucoup plus que le mont-de-piété sur les objets engageables, et il a de plus l'épouvantable charité de vous les laisser mettre dans les occasions où il faut que l'on soit vêtu. Je vais ce soir dîner chez les Keller avec ma maîtresse. Il m'est plus facile d'avoir trente sous que deux cents francs, et je viens chercher ma garde-robe qui, depuis six mois, a rapporté cent francs. Samanon a déjà dévoré ma bibliothèque, livre à livre.

— Et sou à sou, dit en riant Lousteau.

— Je vous donnerai quinze cents francs, dit Samanon à Lucien.

Lucien fit un bond comme si l'escompteur lui avait plongé dans le cœur une broche de fer rougi.

Samanon regardait les billets avec attention, en examinant les dates.

— Encore, dit-il, ai-je besoin de voir Fendant, il devrait me déposer des livres. Vous ne valez pas grand'chose, dit-il à Lucien, vous vivez avec Coralie et ses meubles sont saisis.

Lousteau regarda Lucien qui reprit ses billets et

sauta de la boutique sur le boulevard en disant : — Est-ce le diable?

Il contempla pendant quelques instants cette petite boutique, devant laquelle tous les passants devaient sourire, tant elle était piteuse, tant ses petites caisses à livres étiquetés étaient mesquines et sales, en se demandant : — Quel commerce fait-on là?

Quelques moments après, le grand inconnu qui devait assister, à dix ans de là, l'entreprise immense des saint-simoniens, sortit très-bien vêtu, sourit aux deux journalistes, et alla se faire cirer ses bottes afin de compléter sa toilette.

— Quand on voit entrer Samanon chez un libraire, chez un marchand de papier ou chez un imprimeur, ils sont perdus, leur dit-il. Il est comme un croque-mort qui vient prendre mesure d'une bière.

— Tu n'escompteras pas facilement tes billets, dit alors Étienne à Lucien.

— Là où Samanon refuse, dit l'inconnu, personne n'accepte. Il est l'*ultima ratio!* C'est un des *moutons* des Gigonnet, Palma, Werbrust, Gobseck et autres crocodiles qui nagent sur la place de Paris, et avec lesquels tout homme dont la fortune est à faire doit tôt ou tard se rencontrer.

— Si tu ne peux pas les escompter à cinquante pour cent, reprit Étienne, il faut les faire à trois pour cent, comme le papier de Laffitte.

— Comment?

— Donne-les à Coralie, elle les présentera chez Camusot.

Lucien fit un autre bond.

— Tu te révoltes, dit Lousteau. Quel enfantillage! Peux-tu mettre en balance ton avenir et une semblable niaiserie?

— Je vais toujours lui porter cet argent.

— Autre sottise! Tu n'apaiseras rien avec quatre cents francs, il faut en avoir quatre mille. Gardons de quoi nous griser en cas de perte, et joue!

— Le conseil est bon, dit le grand inconnu.

A quatre pas de Frascati, ces paroles avaient une vertu magnétique. Les deux amis renvoyèrent leur cabriolet et montèrent au jeu. D'abord, ils gagnèrent trois mille francs, revinrent à cinq cents, regagnèrent trois mille sept cents francs; puis ils retombèrent à cent sous, se retrouvèrent à deux mille francs, et les risquèrent sur le pair pour les doubler d'un seul coup. Le pair n'avait pas passé depuis cinq coups, ils y pontèrent la somme. Impair sortit encore. Ils dégringolèrent alors l'escalier de ce pavillon célèbre, après avoir consumé deux heures en émotions brûlantes et dévorantes. Ils avaient gardé cent francs. Sur les marches du petit péristyle à deux colonnes qui soutenaient extérieurement une petite marquise ronde en tôle, que plus d'un œil a contemplée avec amour et désespoir, Lousteau dit en voyant le regard enflammé de Lucien: — Ne mangeons que cinquante francs.

Ils remontèrent. En une heure, ils arrivèrent à mille écus, ils mirent les mille écus sur la rouge qui avait passé cinq fois, en se fiant au hasard auquel ils devaient leur perte précédente. Noir sortit. Il était six heures

— Ne mangeons que vingt-cinq francs, dit Lucien.

Cette nouvelle tentative dura peu, les vingt-cinq francs furent perdus en dix coups. Lucien jeta rageusement ses derniers vingt-cinq francs sur le chiffre de son âge, et gagna. Rien ne peut dépeindre le tremblement de sa main quand il prit le râteau pour retirer les écus que le banquier jeta. Il donna dix louis à Lousteau et lui dit : Sauve-toi chez Véry !

Lousteau comprit Lucien. Lucien porta ses trente louis sur rouge et gagna. Enhardi par la voix secrète qu'entendent les joueurs, il laissa le tout sur rouge et gagna. Son ventre était en feu ! Malgré la voix, il reporta les cent vingt louis sur noir et perdit. Il sentit alors en lui la sensation délicieuse qui succède, chez les joueurs, à leurs horribles agitations, quand, n'ayant plus rien à risquer, ils rentrent dans la vie réelle, et quittent le palais ardent où se passent leurs rêves fugaces. Il rejoignit Louteau chez Véry, trouva le dîner commandé, se rua, selon l'expression de Lafontaine, en cuisine, et noya ses soucis dans le vin. A neuf heures il était complétement gris. La portière de la rue de Vendôme le renvoya rue de la Lune.

— Mademoselle Coralie vient de quitter son appartement et s'est installée dans la maison dont voici l'adresse.

Lucien était trop ivre pour s'étonner de quelque chose, il reprit le fiacre qui l'avait amené, se fit conduire rue de la Lune, en se disant à lui-même des calembours sur le nom de la rue.

Pendant cette matinée avait éclaté la faillite du Panorama-Dramatique. L'actrice effrayée s'était empressée de vendre tout son mobilier du consentement de ses créanciers. Elle avait tout payé, tout liquidé et satisfait le propriétaire. Pendant le temps que prit cette opération, qu'elle appelait *une lessive,* Bérénice garnissait, des meubles indispensables achetés d'occasion, un petit appartement de trois pièces, au quatrième étage d'une maison rue de la Lune, à deux pas du Gymnase. Coralie y attendait Lucien, ayant sauvé de toutes ses splendeurs son amour sans souillure et un sac de sept cents francs. Lucien, dans son ivresse, raconta ses malheurs à Coralie et à Bérénice.

— Tu as bien fait, mon ange, lui dit l'actrice en le serrant dans ses bras. Bérénice saura bien négocier tes billets à Braulard.

XXXVI

CHANGEMENT DE FRONT.

Le lendemain matin, Lucien s'éveilla dans les joies enchanteresses que lui prodigua Coralie. L'actrice redoubla d'amour et de tendresse, comme pour compenser par les plus riches trésors du cœur l'indigence du nouveau ménage. Elle était ravissante de beauté, ses cheveux échappés de dessous un foulard tordu, blanche et fraîche, les yeux rieurs, la parole gaie comme le rayon de soleil levant qui entrait par leurs fenêtres et dorait cette charmante

misère. La chambre, encore décente, était tendue d'un papier vert d'eau à bordure rouge, ornée de deux glaces, l'une à la cheminée, l'autre au-dessus de la commode. Un tapis d'occasion, acheté par Bérénice de ses deniers, malgré les ordres de Coralie, déguisait le carreau nu et froid du plancher. Les meubles d'acajou étaient garnis en étoffe de coton bleu. Bérénice avait sauvé du désastre une pendule et deux vases de porcelaine, quatre couverts en argent et six petites cuillers. La salle à manger, qui se trouvait avant la chambre à coucher, avait le strict nécessaire, et ressemblait à celle d'un ménage d'employé à douze cents francs. La cuisine était sur le même palier. Au-dessus Bérénice couchait dans une mansarde. Le loyer ne s'élevait pas à plus de cinquante écus. Cette horrible maison avait une fausse porte cochère. Le portier logeait dans un des vantaux condamné, percé d'une croisillon par où il surveillait dix-sept locataires. Cette ruche s'appelle une maison de produit, en style de notaire. Lucien aperçut un bureau, un fauteuil, de l'encre, des plumes et du papier. Toute sa garde-rode était dans une armoire à glace et dans la commode. La gaieté de Bérénice qui comptait sur le début de Coralie au Gymnase, celle de l'actrice qui regardait son rôle, un cahier de papier noué avec un bout de faveur bleu, chassèrent les inquiétudes et la tristesse de Lucien.

— Pourvu que dans le monde on ne sache rien de

cette dégringolade, nous nous en tirerons, dit-il. Après tout, nous avons cinq mille francs devant nous! Je vais exploiter ma nouvelle position dans les journaux royalistes. Demain nous inaugurons *le Réveil,* je me connais maintenant en journalisme, j'en ferai.

Coralie ne vit que de l'amour dans ces paroles, elle baisa les lèvres qui les avaient prononcées.

En ce moment, Bérénice avait mis la table auprès du feu, et venait de servir un modeste déjeuner composé d'œufs brouillés, de deux côtelettes et de café à la crème. On frappa. Trois amis sincères se produisirent aux yeux étonnés de Lucien : d'Arthez, Léon Giraud et Michel Chrestien. Cette apparition toucha vivement le poëte qui leur offrit de partager son déjeuner.

— C'est fait, dit d'Arthez. Nous venons pour des affaires plus sérieuses que de simples consolations, car nous savons tout, nous avons été rue de Vendôme. Vous connaissez mes opinions, Lucien. Je me réjouirais de vous voir adopter mes convictions politiques dans toute autre circonstance; mais, dans la situation où vous vous êtes mis en écrivant aux journaux libéraux, vous ne sauriez passer dans les rangs des ultras sans flétrir à jamais votre caractère et souiller votre existence. Nous venons vous conjurer, au nom de notre amitié, quelque affaiblie qu'elle soit, de ne pas vous entacher ainsi. Vous avez attaqué les romantiques, la droite et le gouvernement;

vous ne pouvez pas maintenant défendre le gouvernement, la droite et les romantiques.

— Les raisons qui me font agir sont tirées d'un ordre de pensées supérieur, la fin justifiera tout, dit Lucien.

— Vous ne comprenez peut-être pas la situation dans laquelle nous sommes, lui dit Léon Giraud. Le gouvernement, la cour, les Bourbons, le parti absolutiste, ou, si vous voulez tout comprendre dans une expression générale, le système opposé au système constitutionnel, et qui se divise en plusieurs fractions toutes divergentes dès qu'il s'agit des moyens à prendre pour étouffer la révolution, est au moins d'accord sur la nécessité de supprimer la presse. La fondation du *Réveil*, de *la Foudre*, du *Drapeau blanc*, tous journaux destinés à répondre aux calomnies, aux injures, aux railleries de la presse libérale, que je n'approuve pas en ceci, car cette méconnaissance de la grandeur de ce sacerdoce est précisément ce qui nous a conduits à publier un journal digne et grave dont l'influence sera, dans peu de temps, respectable et sentie, imposante et digne, dit-il en faisant une parenthèse; eh bien! cette artillerie royaliste et ministérielle est un premier essai de représailles, entrepris pour rendre aux libéraux trait pour trait, blessure pour blessure. Que croyez-vous qu'il arrivera, Lucien? Les abonnés sont en majorité du côté gauche, là comme à la guerre, la victoire se trouvera du côté des gros

bataillons! Vous serez des infâmes, des menteurs, des ennemis du peuple; les autres seront des défenseurs de la patrie, des gens honorables, des martyrs, quoique plus hypocrites et plus perfides que vous, peut-être. Ce moyen augmentera l'influence pernicieuse de la presse, en légitimant et consacrant ses plus odieuses entreprises. L'injure et la personnalité deviendront un de ses droits publics, adopté pour le profit des abonnés et passé en force de chose jugée par cet usage réciproque. Quand le mal se sera révélé dans toute son étendue, les lois restrictives et prohibitives, la censure, mise à propos de l'assassinat du duc de Berry et levée depuis l'ouverture des chambres, reviendra. Savez-vous ce que le peuple français conclura de ce débat? il admettra les insinuations de la presse libérale, il croira que les Bourbons veulent attaquer les résultats matériels et acquis de la révolution, il se lèvera quelque beau jour et chassera les Bourbons. Non-seulement vous salissez votre vie, mais vous serez un jour dans le parti vaincu. Vous êtes trop jeune, trop nouveau venu dans la presse; vous en connaissez trop peu les ressorts secrets, les rubriques; vous y avez excité trop de jalousie, pour résister au *tolle* général qui s'élèvera contre vous dans les journaux libéraux. Vous serez entraîné par la fureur des partis, qui sont encore dans le paroxysme de la fièvre; seulement leur fièvre a passé, des actions brutales de 1815 et 1816, dans les luttes orales

de la chambre et dans les débats de la presse.

—Mes amis, dit Lucien, je ne serai pas l'étourdi, le poëte que vous voulez voir en moi. Quelque chose qui puisse arriver, j'aurai conquis un avantage que jamais le triomphe du parti libéral ne peut me donner. Quand vous aurez la victoire, mon affaire sera faite.

— Nous te couperons la tête, dit en riant Michel Chrestien.

— J'aurai des enfants alors, répondit Lucien, et me couper la tête, ce sera ne rien couper.

Les trois amis ne comprirent pas Lucien chez qui ses relations avec le grand monde avaient développé au plus haut degré l'orgueil nobiliaire et les vanités aristocratiques. Il voyait avec raison d'ailleurs une immense fortune dans sa beauté, dans son esprit, appuyés du nom et du titre de comte de Rubempré. Madame d'Espard, madame Bargeton et madame de Montcornet le tenaient par ce fil comme un enfant tient un hanneton: Lucien ne volait plus que dans un cercle déterminé. Ces mots: — « Il est des nôtres, « il pense bien! » dits trois jours auparavant dans les salons de mademoiselle des Touches l'avaient enivré ainsi que les félicitations qu'il avait reçues des ducs de Lenoncourt, de Navarreins et de Grandlieu, de Rastignac, de Blondet, de la belle duchesse de Maufrigneuse, de des Lupeaulx, des gens les plus influents et les mieux en cour du parti royaliste.

— Allons! tout est dit, répliqua d'Arthez. Il te

sera plus difficile qu'à tout autre de te conserver pur et d'avoir ta propre estime. Tu souffriras beaucoup, je te connais, quand tu te verras méprisé par ceux-là mêmes à qui tu te seras dévoué.

Les trois amis dirent adieu à Lucien sans lui tendre amicalement la main. Lucien resta pendant quelques intants pensif et triste.

— Eh! laisse donc ces niais-là, dit Coralie en sautant sur les genoux de Lucien et lui jetant ses beaux bras frais autour du cou. Ils prennent la vie au sérieux, et c'est une plaisanterie. D'ailleurs, tu seras comte Lucien de Rubempré. Je ferai, s'il le faut, des agaceries à la chancellerie. Je sais par où prendre ce libertin de des Lupeaulx qui fera signer ton ordonnance. Ne t'ai-je pas dit que quand il te faudrait une marche de plus pour saisir ta proie, tu aurais le cadavre de Coralie?

Le lendemain, Lucien laissa mettre son nom parmi ceux des collaborateurs du *Réveil.* Ce nom fut annoncé comme une conquête dans le prospectus distribué par les soins du ministère à cent mille exemplaires. Lucien vint au repas triomphal qui dura neuf heures chez Robert, à deux pas de Frascati, et auquel assistaient les coryphées de la presse royaliste. Martinville, Auger, Destains et une foule d'auteurs encore vivants, qui, dans ce temps-là, *faisaient de la monarchie et de la religion,* selon une expression consacrée.

— Nous allons leur en donner, dit Hector Merlin.

— Ah ! répondit Nathan qui s'enrôla sous cette bannière en jugeant bien qu'il valait mieux avoir pour soi que contre soi l'autorité dans l'exploitation du théâtre à laquelle il songeait, si nous leur faisons la guerre, faisons-la sérieusement, ne nous tirons pas des balles de liége ! Attaquons tous les écrivains classiques et libéraux sans distinction d'âge ni de sexe, passons-les au fil de la plaisanterie, et ne faisons pas de quartier.

— Soyons honorables, et ne nous laissons pas gagner par les exemplaires, les présents, l'argent des libraires. Faisons la restauration du journalisme.

—Bien ! dit Martainville. *Justum et tenacem propositi virum !* Soyons implacables et mordants. Je ferai de Lafayette ce qu'il est : Gilles Premier.

— Moi, dit Nathan, je me charge des héros du *Constitutionnel*, du sergent Mercier, des œuvres complètes de monsieur Jouy, des illustres orateurs de la gauche !

Une guerre à mort fut résolue et votée à l'unanimité, à une heure du matin, par les rédacteurs qui noyèrent toutes leurs nuances et toutes leurs idées dans un punch flamboyant.

— *Nous nous sommes donné une fameuse culotte monarchique et religieuse,* dit un des écrivains les plus célèbres de la littérature romantique sur le seuil de la porte.

Ce mot historique fut révélé par un libraire qui assistait au dîner, et parut le lendemain dans *le*

Miroir attribué à Lucien. La défection de Lucien fut le signal d'un éffroyable tapage dans les journaux libéraux dont il devint la bête noire, où il fut tympanisé de la plus cruelle façon. On raconta les infortunes de ses sonnets, on l'appela le poëte sans sonnets, on apprit au public que Dauriat aimait mieux perdre mille écus que de les imprimer. Le journal de Lousteau publia sur Lucien ce sonnet plaisant.

LE CHARDON.

Je suis, à parler franc, une assez pauvre plante,
Je n'ai point de parfum, je n'ai point de beauté,
Je ne suis bon à rien et je suis détesté,
Et je maudis l'éclat de la rose insolente.

Comme elle je possède une épine méchante,
Mais un don de souffrance, hélas ! sans volupté ;
Je n'ai qu'un seul ami que l'on dit entêté ;
On le bat quand il dort, on le fuit quand il chante.

Je grandis, je fleuris dans les endroits impurs,
Sur le bord des fossés, à l'angle des vieux murs.
On me traite partout comme un être inutile.

Pour moi jamais de soins, pour moi point de pardon,
On m'arrache aussitôt que la terre est fertile,
Je suis enfin la fleur des ânes... le chardon.

On parla de sa passion pour le jeu, l'on signala d'avance son roman comme une œuvre antinatio-

nale, où il prenait le parti des égorgeurs catholiques contre les victimes protestantes. En huit jours cette querelle s'envenima. Lucien comptait sur son ami Lousteau qui lui devait mille francs, et avec lequel il avait eu des conventions secrètes; mais Lousteau devint l'ennemi juré de Lucien. Voici comment.

Florine était sans engagement. Depuis quatre mois, Nathan aimait Florine et ne savait comment l'enlever à Lousteau, pour qui d'ailleurs elle était une providence. Dans la détresse et le désespoir où se trouvait cette actrice, Nathan, le collaborateur de Lucien, vint voir Coralie, et la pria d'offrir à Florine un rôle dans une pièce de lui, se faisant fort de lui procurer un engagement conditionnel au Gymnase. Florine, enivrée d'ambition, n'hésita pas: elle avait eu le temps d'observer Lousteau. Nathan était un ambitieux littéraire et politique, un homme qui avait autant d'énergie que de besoins, tandis que chez Lousteau les vices tuaient le vouloir. L'actrice voulut reparaître environnée d'un nouvel éclat: elle livra les lettres du droguiste à Nathan qui les fit racheter par Matifat. Florine eut alors un magnifique appartement rue Hauteville, et prit Nathan pour protecteur à la face de tout le journalisme et du monde théâtral. Lousteau fut si cruellement atteint par cet événement qu'il pleura vers la fin d'un dîner que ses amis lui donnèrent pour le consoler. Dans cette orgie, les convives trouvèrent que Nathan avait

joué son jeu. Quelques écrivains comme Finot et Vernou savaient la passion du dramaturge pour Florine ; mais, au dire de tous, Lucien, en maquignonnant cette affaire, avait manqué aux plus saintes lois de l'amitié ; l'esprit de parti, le désir de servir ses nouveaux amis le rendaient inexcusable : Nathan était emporté par la logique des passions; le grand homme de province, comme dit Blondet, a cédé à des calculs. Aussi la perte de Lucien, de cet intrus, de ce petit drôle qui voulait avaler tout le monde, fut-elle unanimement résolue et profondément méditée. Vernou, qui le haïssait, se chargea de ne pas le lâcher. Pour se dispenser de payer mille écus à Lousteau, Finot accusait Lucien de l'avoir empêché de gagner cinquante mille francs en donnant à Nathan le secret de l'opération contre Matifat, car Nathan, conseillé par Florine, s'était ménagé l'appui de Finot en lui faisant avoir son *petit sixième* pour quinze mille francs. Lousteau, qui perdait ses mille écus, ne pardonnait pas à Lucien la lésion énorme de ses intérêts. Les blessures d'amour-propre deviennent incurables quand l'oxyde d'argent y pénètre.

XXXVII

FINOTERIES.

Aucune expression, aucune peinture ne peut rendre la rage qui saisit les écrivains quand leur amour-propre souffre, ni l'énergie qu'ils trouvent au moment où ils se sentent piqués par les flèches empoisonnées de la raillerie. Ceux dont l'énergie et la résistance sont stimulées par l'attaque, succombent promptement. Les gens calmes et dont le thème est fait d'après le profond oubli dans lequel tombe un article injurieux, ceux-là déploient le vrai cou-

rage littéraire. Ainsi les faibles, au premier coup d'œil, paraissent être les forts; mais leur résistance n'a qu'un temps.

Pendant les premiers quinze jours, Lucien fit pleuvoir une grêle d'articles dans les journaux royalistes où il partageait le poids de la critique avec Hector Merlin. Il fut tous les jours sur la brèche du *Réveil*, faisant feu de tout son esprit, appuyé d'ailleurs par Martainville, le seul qui le servît sans arrière-pensée, et qu'on ne mît pas dans le secret des conventions signées par des plaisanteries après boire, ou aux Galeries de Bois chez Dauriat, et dans les coulisses de théâtre, entre les journalistes des deux partis que la camaraderie unissait secrètement. Quand Lucien allait au foyer du Vaudeville, il n'était plus traité en ami, les gens de son parti lui donnaient seuls la main, tandis que Nathan, Hector Merlin, Théodore Gaillard fraternisaient sans honte avec Finot, Lousteau, Vernou et quelques-uns de ces journalistes décorés du surnom de *bons enfants*. A cette époque, le foyer du Vaudeville était le chef-lieu des médisances littéraires, une espèce de boudoir où venaient des gens de tous les partis, des hommes politiques et des magistrats. Après une réprimande faite en certaine chambre du conseil, le président qui avait reproché à l'un de ses collègues de balayer les coulisses de sa simarre, se trouva simarre à simarre avec le réprimandé dans le foyer du Vaudeville. Lousteau finit par y donner la main à

Nathan. Finot y venait presque tous les soirs. Quand Lucien avait le temps, il y étudiait les dispositions de ses ennemis, et ce malheureux enfant voyait en eux une implacable froideur.

En ce temps, l'esprit de parti donnnait naissance à des haines bien plus visibles qu'elles ne le sont aujourd'hui. Aujourd'hui, tout s'est amoindri par une trop grande et trop longue tension des ressorts. Aujourd'hui, la critique, après avoir immolé le livre d'un homme, lui tend la main. La victime doit embrasser le sacrificateur sous peine d'être passée par les verges de la plaisanterie. Dans ce cas, un écrivain est insociable, mauvais coucheur, pétri d'amour-propre, inabordable, haineux, rancunier. Aujourd'hui, quand un auteur a reçu dans le dos les coups de poignard de la trahison, quand il a évité les piéges tendus avec une infâme hypocrisie, essuyé les plus mauvais procédés, il entend ses assassins lui souhaitant le bonjour, qui lui sourient et manifestent des prétentions à son estime, voire même à son amitié. Tout s'excuse et se justifie à une époque où l'on a transformé la vertu en vice, comme on a érigé certains vices en vertus. La camaraderie est devenue la plus sainte des libertés. Les chefs des opinions les plus contraires se parlent à mots émoussés, à pointes courtoises. Dans ce temps, si tant est qu'on s'en souvienne, il y avait du courage pour certains écrivains royalistes et pour quelques écrivains libéraux, à se trouver dans le même théâtre. On enten-

dait les provocations les plus haineuses. Les regards étaient chargés comme des pistolets, la moindre étincelle pouvait faire partir le coup d'une querelle. Qui n'a pas surpris des imprécations chez son voisin, à l'entrée de quelques hommes plus spécialement en butte aux attaques respectives des deux partis? Il n'y avait alors que deux partis, les royalistes et les libéraux, les romantiques et les classiques, la même haine sous deux formes, une haine qui faisait comprendre les échafauds de la convention. Lucien, devenu royaliste et romantique forcené, de libéral et de voltairien enragé qu'il avait été dès son début, se trouva donc sous le poids des inimitiés qui planaient sur la tête de l'homme le plus abhorré des libéraux à cette époque, de Martainville, le seul qui le défendît et l'aimât. Cette solidarité nuisit à Lucien. Les partis sont ingrats envers leurs vedettes, ils abandonnent volontiers leurs enfants perdus. Surtout en politique, il est nécessaire à ceux qui veulent parvenir d'aller avec le gros de l'armée. La principale méchanceté des petits journaux fut d'accoupler Lucien à Martainville. Le libéralisme les jeta dans les bras l'un de l'autre. Cette amitié, fausse ou vraie, leur valut à tous deux des articles écrits avec du fiel par Félicien, au désespoir des succès de Lucien dans le grand monde, et qui croyait, comme tous les anciens camarades du poëte, à son élévation. La prétendue trahison du poëte fut alors envenimée, et embellie des circonstances les plus aggravantes. Lucien fut nommé le

petit Judas, et Martainville le grand Judas, car Martainville était à tort ou à raison accusé d'avoir livré le pont du Pecq aux armées étrangères. Lucien répondit en riant à des Lupeaulx que, quant à lui, sûrement il avait livré le pont aux ânes. Le luxe de Lucien, quoique creux et fondé sur des espérances, révoltait ses amis qui ne lui pardonnaient ni son équipage à bas, car pour eux il était toujours debout, ni ses splendeurs de la rue de Vendôme. Tous sentaient instinctivement qu'une homme jeune et beau, spirituel et corrompu par eux, allait arriver à tout; aussi pour le renverser employèrent-ils tous leurs moyens.

Quelques jours avant le début de Coralie au Gymnase, Lucien vint bras dessus, bras desous, avec Hector Merlin, au foyer du Vaudeville. Merlin grondait son ami d'avoir servi Nathan dans l'affaire de Florine.

— Vous vous êtes fait, de Lousteau et de Nathan, deux ennemis mortels. Je vous avais donné de bons conseils et vous n'en avez point profité. Vous avez distribué l'éloge et répandu le bienfait, vous serez cruellement puni de vos bonnes actions. Florine et Coralie ne vivront jamais en bonne intelligence en se trouvant sur la même scène : l'une voudra l'emporter sur l'autre. Vous n'avez que nos journaux pour défendre Coralie. Nathan, outre l'avantage que lui donne son métier de faiseur de pièces, dispose des journaux libéraux dans la question des théâtres,

et il est dans le journalisme depuis un peu plus de temps que vous.

Cette phrase répondait à des craintes secrètes de Lucien, qui ne trouvait ni chez Nathan, ni chez Gaillard, la franchise à laquelle il avait droit; mais il ne pouvait pas se plaindre, il était si fraîchement converti! Gaillard l'accablait en lui disant que les nouveaux venus devaient donner pendant longtemps des gages avant que leur parti pût se fier à eux. Il rencontrait dans l'intérieur des journaux royalistes et ministériels une jalousie à laquelle il n'avait pas songé, la jalousie qui se déclare entre tous les hommes en présence d'un gâteau quelconque à partager et qui les rend comparables à des chiens se disputant une proie : ils offrent les mêmes grondements, les mêmes attitudes, les mêmes caractères. Ces écrivains se jouaient mille mauvais tours secrets pour se nuire les uns aux autres auprès du pouvoir, ils s'accusaient de tiédeur; et, pour se débarrasser d'un concurrent, ils inventaient les machines les plus perfides. Les libéraux étaient unis, ils n'avaient aucun sujet de débats intestins, en se trouvant loin du pouvoir et de ses grâces. En entrevoyant cet inexprimable lacis d'ambitions, Lucien n'eut pas assez de courage pour tirer l'épée afin d'en couper les nœuds, et ne se sentit pas la patience de les démêler; il ne pouvait être ni l'Arétin, ni le Beaumarchais, ni le Geoffroy de son époque, il s'en tint à son unique désir : Avoir son ordonnance, en comprenant que

pour lui cette restauration était un beau mariage. Sa fortune ne dépendrait plus alors que d'un hasard auquel aiderait sa beauté. Lousteau, qui lui avait marqué tant de confiance, avait son secret, le journaliste savait où blesser à mort le poëte d'Angoulême; aussi le jour où Merlin l'amenait au Vaudeville, Étienne avait-il préparé pour Lucien un piége horrible où il devait se prendre et succomber.

— Voilà le beau Lucien, dit Finot en traînant des Lupeaulx, avec lequel il causait, devant Lucien dont il prit la main avec les décevantes chatteries de l'amitié.

— Je ne connais pas d'exemples d'une fortune aussi rapide que la sienne, dit Finot en regardant tour à tour Lucien et le maître des requêtes. A Paris, la fortune est de deux espèces ; il y a la fortune matérielle, l'argent que tout le monde peut ramasser, et la fortune morale, les relations, la position, l'accès dans un certain monde inabordable pour certaines personnes, quelle que soit leur fortune matérielle, et mon ami...

— Notre ami, dit des Lupeaulx.

— Notre ami, reprit Finot en serrant une main de Lucien et la tapotant entre les siennes, a fait sous ce rapport une brillante fortune. A la vérité, Lucien a plus de moyens, plus de talent, plus d'esprit que tous ses envieux, puis il est d'une beauté ravissante. Ses anciens amis ne lui pardonnent pas ses succès, ils disent qu'il a eu du bonheur.

— Ces bonheurs-là, dit des Lupeaulx, n'arrivent jamais aux sots ni aux incapables. Hé ! peut-on appeler du bonheur, le sort de Bonaparte? il y avait eu vingt généraux en chef avant lui pour commander les armées d'Italie, comme il y a cent jeunes gens en ce moment qui voudraient pénétrer chez mademoiselle des Touches, que déjà dans le monde on vous donne pour femme, mon cher! dit des Lupeaulx en frappant sur l'épaule de Lucien. Ah ! vous êtes en grande faveur. Madame d'Espard, madame de Bargeton et madame de Montcornet sont folles de vous. N'êtes-vous pas ce soir de la soirée de madame Firmiani, et demain du rout de la duchesse de Grandlieu?

— Oui, dit Lucien.

— Permettez-moi de vous présenter un jeune banquier, monsieur du Tillet, un homme digne de vous : il a su faire une belle fortune et en peu de temps.

Lucien et du Tillet se saluèrent, entrèrent en conversation. Le banquier invita Lucien à dîner. Finot et des Lupeaulx, deux hommes d'une égale profondeur, et qui se connaissaient assez pour demeurer toujours amis, parurent continuer une conversation commencée, ils laissèrent Lucien, Merlin, du Tillet et Nathan causant ensemble, et se dirigèrent vers un des divans qui meublaient le foyer du Vaudeville.

— Ah çà! mon cher ami, dit Finot à des Lupeaulx,

dites-moi la vérité : Lucien est-il sérieusement protégé? Il est devenu la bête noire de tous mes esclaves. Avant de favoriser leur conspiration, j'ai voulu vous consulter pour savoir s'il ne vaut pas mieux la déjouer et le servir.

Ici le maître des requêtes et Finot se regardèrent pendant une légère pause avec une profonde attention.

— Comment, mon cher, dit des Lupeaulx, pouvez-vous imaginer que la marquise d'Espard, Chatelet et madame de Bargeton, qui a fait nommer le baron préfet de la Charente et comte, afin de rentrer triomphalement à Angoulême, pardonnent à Lucien ses attaques ? Elles l'ont jeté dans le parti royaliste afin de l'annuler. Aujourd'hui, tous cherchent des motifs pour refuser ce qu'on lui a promis ; trouvez-en ! vous aurez rendu le plus immense service à ces deux femmes : un jour ou l'autre, elles s'en souviendront. J'ai leur secret. Elles haïssent ce petit bonhomme à un tel point qu'elles m'ont surpris. Ce Lucien est un petit sot, il pouvait se débarrasser de sa plus cruelle ennemie, madame de Bargeton, en ne cessant ses attaques qu'à des conditions que toutes les femmes aiment à exécuter, vous comprenez? Il est beau, il est jeune, il pouvait noyer cette haine dans des torrents d'amour : il devenait alors comte de Rubempré, la sèche aurait obtenu quelque place dans la maison du roi, des sinécures! Lucien était un très-joli lecteur pour Louis XVIII, il eût été bibliothé-

caire je ne sais où, maître des requêtes pour rire, directeur de quelque chose aux menus plaisirs. Il a manqué son coup. Peut-être est-ce là ce qu'on ne lui a point pardonné. Au lieu d'imposer des conditions, il en a reçu. Le jour où Lucien s'est laissé prendre à la promesse de l'ordonnance, le baron Chatelet a fait un grand pas. Coralie a perdu cet enfant-là. S'il n'avait pas eu l'actrice pour maîtresse, il aurait revoulu la sèche, et il l'aurait eue.

— Ainsi nous pouvons l'abattre, dit Finot.

— Par quel moyen? demanda négligemment des Lupeaulx qui voulait se prévaloir de ce service auprès de la marquise d'Espard.

— Il a un marché qui l'oblige à travailler au petit journal de Lousteau, nous lui ferons faire des articles. Quand le garde des sceaux se verra chatouillé, vous comprenez que si la double collaboration de Lucien lui est prouvée, il le regardera comme un homme indigne des bontés du roi. Pour lui faire perdre un peu la tête, nous avons préparé la chute de Coralie: il verra sa maîtresse sifflée et sans rôles. Une fois son ordonnance indéfiniment suspendue, nous le blaguerons alors sur ses prétentions aristocratiques: nous parlerons de sa mère accoucheuse, de son père apothicaire; il n'a qu'un courage d'épiderme, il succombera. Nous l'aurons renvoyé d'où il vient. Nathan m'a fait rendre le sixième du journal, j'ai pu racheter la part du papetier, je suis seul avec Dauriat, nous pouvons nous entendre à nous deux pour

absorber ce journal au profit de la cour. Je n'ai protégé Florine et Nathan qu'à la condition de la restitution de *mon* sixième ; il me l'ont rendu, je dois les servir, mais je voulais connaître aussi quelles étaient les chances de Lucien...

— Vous êtes digne de votre nom, dit des Lupeaulx en riant. Allez! j'aime les gens de votre sorte...

— Eh bien, vous pouvez faire avoir à Florine un engagement définitif? dit Finot au maître des requêtes.

— Oui, mais débarrassez-nous de Lucien ; Rastignac et de Marsay ne veulent pas entendre parler de lui.

— Dormez en paix, dit Finot. Nathan et Merlin auront toujours des articles que Gaillard aura promis de faire passer, il ne pourra pas donner une ligne, nous lui coupons ainsi les vivres. Il n'aura que le journal de Martainville pour se défendre et défendre Coralie : un journal contre tous, il est impossible de résister.

— Envoyez-moi les articles manuscrits de Lucien et le journal, répondit des Lupeaulx, je vous dirai demain les endroits sensibles du ministre, afin de le piquer au vif.

Des Lupeaulx quitta le foyer. Finot vint à Lucien, et de ce ton de bonhomie auquel se sont pris tant de gens, il expliqua comment il ne pouvait renoncer à la rédaction qui lui était due. Il reculait à l'idée d'un procès qui ruinerait les espérances d'un ami

dans la nouvelle carrière où il était entré; mais il aimait les hommes assez forts pour changer hardiment d'opinion; d'ailleurs ils devaient tous deux se rencontrer dans la vie, et ils auraient l'un l'autre mille petits services à se rendre. Lucien avait besoin d'un homme sûr pour obtenir tel ou tel résultat dans le sein de son parti.

— Si l'on vous joue, comment ferez-vous? Si quelque ministre croit vous avoir attaché avec le licou de votre apostasie, ne vous redoute plus et vous envoie promener, ne vous faudra-t-il pas lui lancer quelques chiens pour le mordre aux mollets? Eh bien! vous êtes brouillé à mort avec Lousteau qui demande votre tête, vous ne vous parlez plus, Félicien et vous; mais, moi je vous reste; une des lois de mon métier est de vivre en bonne intelligence avec les hommes vraiment forts. Vous pourrez me rendre, dans le monde où vous allez, l'équivalent des services que je vous rendrai dans la presse. Mais les affaires avant tout! envoyez-moi des articles purement littéraires, ils ne vous compromettront pas, et vous aurez exécuté nos conventions.

Lucien remercia Finot, il ne vit que de l'amitié mêlée à de savants calculs dans les propositions de Finot dont la flatterie et celle de des Lupeaulx l'avaient mis en belle humeur à son arrivée.

XXXVIII

LA FATALE SEMAINE.

Dans la vie des ambitieux et de tous ceux qui ne peuvent parvenir qu'à l'aide des hommes et des choses, par un plan de conduite plus ou moins bien combiné, suivi, maintenu, il se rencontre un cruel moment où je ne sais quelle puissance les soumet à de rudes épreuves : tout manque à la fois, de tous côtés les fils se rompent ou s'embrouillent, le malheur apparaît sur tous les points. Quand un homme perd la tête au milieu de ce désordre moral, il est

perdu. Les gens qui savent résister à cette première révolte des circonstances, qui se roidissent en laissant passer la tourmente, ou se sauvent en gravissant par un épouvantable effort la sphère supérieure, sont les hommes réellement forts. Tout homme, à moins d'être né riche, a donc ce qu'il faut appeler sa fatale semaine. Pour Napoléon, cette semaine fut la retraite de Moscou. Ce cruel moment était venu pour Lucien. Tout avait été trop bien pour lui, dans le monde et dans la littérature, il avait été trop heureux, il devait voir les hommes et les choses se retourner contre lui.

La première douleur fut la plus vive et la plus cruelle de toutes, elle l'atteignit là où il se croyait invulnérable, dans son cœur et dans son amour. Coralie pouvait n'être pas spirituelle, mais elle avait une belle âme, et la faculté de la mettre en dehors par ces mouvements soudains qui font les grandes actrices. Ce phénomène étrange, tant qu'il n'est pas devenu comme une habitude par un long usage, est soumis aux caprices du caractère, et souvent à une admirable pudeur qui domine les actrices encore jeunes. Intérieurement naïve et timide, en apparence hardie et leste comme doit être une comédienne, Coralie éprouvait encore aimante une réaction de son cœur de femme sous le masque de la comédienne. L'art de rendre les sentiments, cette sublime fausseté n'avait pas triomphé chez elle de la nature. Elle était honteuse de donner au public

ce qui n'appartenait qu'à l'amour. Puis, elle avait une faiblesse particulière aux femmes vraies. Tout en se sachant appelée à régner en souveraine sur la scène, elle avait besoin du succès, elle était incapable d'affronter une salle avec laquelle elle ne sympathisait pas, la froideur la glaçait, elle tremblait toujours en arrivant en scène; elle ne pouvait se rendre maîtresse de cette terrible émotion, elle en était toujours à son début; les applaudissements lui causaient une espèce d'ivresse, inutile à son amour-propre, indispensable à son courage. Un murmure de désapprobation ou le silence d'un public distrait lui ôtaient ses moyens. Une salle pleine, attentive, des regards admirateurs et bienveillants l'électrisaient, elle se mettait alors en communication avec les qualités nobles de toutes ces âmes, elle se sentait la puissance de les élever, de les émouvoir. Ce double effet accusait bien la nature nerveuse et la constitution du génie, en trahissant aussi les délicatesses et la tendresse de cette pauvre enfant. Lucien avait fini par apprécier les trésors que renfermait ce cœur, il avait reconnu combien Coralie était jeune fille. Inhabile aux faussetés de l'actrice, elle était incapable de se défendre contre les rivalités et les manœuvres des coulisses auxquelles s'adonnait Florine, fille aussi dangereuse, aussi dépravée déjà que son amie était simple et généreuse. Les rôles devaient venir trouver Coralie, elle était trop fière pour implorer les auteurs et subir leurs déshono-

rantes conditions, pour être au premier journaliste qui la menacerait de son amour et de sa plume. Le talent, déjà si rare dans l'art extraordinaire du comédien, n'est qu'une condition du succès, le talent est même longtemps nuisible s'il n'est accompagné d'un certain génie d'intrigue qui manquait absolument à Coralie. Prévoyant les souffrances qui attendaient son amie à son début au Gymnase, Lucien voulut à tout prix lui procurer un triomphe. L'argent qui restait sur le prix du mobilier vendu, celui que Lucien gagnait, tout avait passé aux costumes, à l'arrangement de la loge de Coralie, à tous les frais d'un début. Quelques jours auparavant, Lucien fit une démarche humiliante à laquelle il se résolut par amour, il prit les billets de Fendant et Cavalier, se rendit rue des Bourdonnais pour en proposer l'escompte à Camusot. Le poëte n'était pas encore tellement corrompu qu'il pût aller froidement à cet assaut; il laissa bien des douleurs sur le chemin, il le pava des plus terribles pensées en se disant alternativement oui, non! Mais il arriva néanmoins au petit cabinet froid, noir, éclairé par une cour intérieure où siégeait gravement, non plus l'amoureux de Coralie, le débonnaire, le fainéant, le libertin, l'incrédule Camusot qu'il connaissait, mais le sérieux père de famille, le négociant poudré de ruses et de vertus, masqué de la pruderie judiciaire d'un magistrat du tribunal de commerce, et revêtu de la froideur patronale d'un chef de maison, entouré

de commis, de casiers, de cartons verts, de factures et d'échantillons, bardé de sa femme, accompagné d'une fille simplement mise. Lucien frémit de la tête aux pieds en l'abordant, car le digne négociant lui jeta le regard insolemment indifférent qu'il avait déjà vu dans les yeux des escompteurs.

— Voici des valeurs, je vous aurais mille obligations si vous vouliez me les prendre, monsieur, dit-il en se tenant debout auprès du négociant assis.

— Vous m'avez pris quelque chose, monsieur, dit Camusot, je m'en souviens.

Là, Lucien expliqua la situation de Coralie, à voix basse et en parlant à l'oreille du marchand de soieries, qui put entendre les palpitations du poëte humilié. Il n'était pas dans les intentions de Camusot que Coralie éprouvât une chute. En écoutant, il regardait les signatures et sourit, il était juge au tribunal de commerce, il connaissait la situation des libraires. Il donna quatre mille cinq cents francs à Lucien, à la condition de mettre dans son endos *valeur reçue en soieries*. Lucien alla sur-le-champ voir Braulard et fit très-bien les choses avec lui pour assurer à Coralie un beau succès. Braulard promit de venir et vint à la répétition générale, afin de convenir des endroits où ses *Romains* déploieraient leurs battoirs de chair, et enlèveraient la salle. A son retour Lucien remit le reste de son argent à Coralie en lui cachant sa démarche auprès de Camusot, il calma les inquiétudes de l'actrice et

de Bérénice, qui déjà ne savaient comment faire aller le ménage. Martainville, un des hommes de ce temps qui connaissaient le mieux le théâtre, était venu plusieurs fois faire répéter le rôle de Coralie. Lucien avait obtenu de plusieurs rédacteurs royalistes la promesse d'articles favorables, il ne soupçonnait donc pas le malheur.

La veille du début de Coralie, il arriva quelque chose de funeste à Lucien. Le livre de d'Arthez avait paru. Le rédacteur en chef du journal d'Hector Merlin donna l'ouvrage à Lucien comme à l'homme le plus capable d'en rendre compte : il devait sa fatale réputation en ce genre aux articles qu'il avait faits sur Nathan. Il y avait du monde au bureau, tous les rédacteurs s'y trouvaient. Martainville y était venu s'entendre sur un point de la polémique générale adoptée par les journaux royalistes contre les journaux libéraux. Nathan, Merlin, tous les collaborateurs du *Réveil* s'y entretenaient de l'influence du journal semi-hebdomadaire de Léon Giraud, influence d'autant plus pernicieuse que le langage était prudent, sage et modéré. On commençait à parler du Cénacle de la rue des Quatre-Vents, on l'appelait une convention. Il avait été décidé que les journaux royalistes feraient une guerre à mort et systématique à ces dangereux adversaires, qui devinrent en effet les précurseurs de la doctrine, cette fatale secte qui renversa les Bourbons, dès le jour où la plus mesquine des vengeances amena le

plus brillant écrivain royaliste à s'allier avec elle. D'Arthez, dont les opinions absolutistes étaient inconnues, enveloppé dans l'anathème prononcé sur le Cénacle, allait être la première victime. Son livre devait être *échiné*, selon le mot classique. Lucien refusa de faire l'article. Son refus excita le plus violent scandale parmi les hommes considérables du parti royaliste venus à ce rendez-vous. On lui insinua qu'un nouveau converti n'avait pas de volonté. S'il ne lui convenait pas d'appartenir à la monarchie et à la religion, il pouvait retourner à son premier camp. Merlin et Martainville le prirent à part et lui firent amicalement observer qu'il livrait Coralie à la haine que les journaux libéraux lui avaient vouée, et qu'elle n'aurait plus les journaux royalistes et ministériels pour se défendre. L'actrice allait donner lieu sans doute à une polémique ardente qui lui vaudrait cette renommée après laquelle soupirent toutes les femmes de théâtre.

— Vous n'y connaissez rien, lui dit Martainville, elle jouera pendant trois mois au milieu des feux croisés de nos articles, et trouvera trente mille francs en province dans ses trois mois de congé. Pour un de ces scrupules qui vous empêcheront d'être un homme politique, et qu'on doit fouler aux pieds, vous allez tuer Coralie, et votre avenir, vous perdez votre gagne-pain.

Lucien se vit forcé d'opter entre d'Arthez et Coralie. Coralie était perdue s'il n'égorgeait pas d'Ar-

thez dans le grand journal et dans *le Réveil.* Il revint chez lui, la mort dans l'âme ; il s'assit au coin du feu dans sa chambre et lut ce livre, l'un des plus beaux de notre littérature moderne. Il laissa des larmes de feuille en feuille, il hésita longtemps, mais enfin il le fallait ! Il écrivit un article moqueur, comme il savait si bien les faire, il prit ce livre comme les enfants prennent un bel oiseau pour le déplumer et le martyriser. Sa terrible plaisanterie était de nature à tuer le livre. Tous les bons sentiments de Lucien se réveillèrent, il traversa Paris à minuit, arriva chez d'Arthez, vit à travers les vitres trembler la chaste et timide lueur qu'il avait si souvent regardée avec les sentiments d'admiration que méritait la noble constance de ce vrai grand homme. Lucien ne se sentit pas la force de monter, il demeura sur une borne pendant quelques instants. Enfin poussé par son bon ange, il frappa, trouva d'Arthez lisant et sans feu.

— Que vous arrive-t-il ? dit le jeune écrivain en apercevant Lucien et devinant qu'un horrible malheur pouvait seul le lui amener.

— Ton livre est sublime, s'écria Lucien les yeux pleins de larmes, et ils m'ont commandé de l'attaquer.

— Pauvre enfant ! dit d'Arthez, tu manges un pain bien dur.

— Je ne vous demande qu'une grâce, gardez-moi le secret sur ma visite, et laissez-moi dans mon

enfer, à mes occupations de damné. Peut-être n'arrive-t-on à rien sans avoir des calus aux endroits les plus sensibles du cœur.

— Toujours le même, dit d'Arthez.

— Me croyez-vous un lâche? Non, d'Arthez, non, je suis un enfant ivre d'amour.

Et il lui expliqua sa position.

— Voyons l'article, dit d'Arthez ému par tout ce que Lucien venait de lui dire de Coralie.

Lucien lui tendit le manuscrit, d'Arthez le lut, et ne put s'empêcher de sourire.

— Quel fatal emploi de l'esprit! s'écria-t-il.

Il se tut en voyant Lucien dans un fauteuil, accablé d'une douleur vraie.

— Voulez-vous me le laisser corriger? je vous le renverrai demain : la plaisanterie déshonore une œuvre, une critique grave et sérieuse est parfois un éloge, je saurai rendre votre article plus honorable et pour vous et pour moi. D'ailleurs moi seul connais bien mes fautes!

— En montant une côte aride, on trouve quelquefois un fruit pour apaiser les ardeurs d'une soif horrible, ce fruit, le voilà! dit Lucien qui se jeta dans les bras de d'Arthez, y pleura et lui baisa le front en disant : — Il me semble que je vous confie ma conscience pour me la rendre un jour!

— Je regarde le repentir périodique comme une grande hypocrisie, dit solennellement d'Arthez, le repentir est alors une prime donnée aux mauvaises

actions. Le repentir est une virginité que notre âme doit à Dieu : qui se repent deux fois est donc un horrible sycophante. J'ai peur que tu ne voies que des absolutions dans tes repentirs!

Ces paroles foudroyèrent Lucien qui revint à pas lents rue de la Lune.

Le lendemain, Lucien porta son article au journal, renvoyé et remanié par d'Arthez; mais, depuis ce jour, il fut en proie à une mélancolie qu'il ne sut pas toujours déguiser. Quand le soir il vit la salle du Gymnase pleine, il éprouva les terribles émotions que donnent aux auteurs une première représentation, un début aux actrices, et qui s'agrandirent chez lui de toute la puissance de son amour. Toutes ses vanités étaient en jeu, son regard embrassait toutes les physionomies comme celui d'un accusé embrasse les figures des jurés et des juges. Un murmure allait le faire tressaillir, un petit incident sur la scène, les entrées et les sorties de Coralie, les moindres inflexions de voix devaient l'agiter démesurément. La pièce où débutait Coralie était une de celles qui tombent, mais qui rebondissent, et la pièce tomba. Malgré la chute, elle eut cent représentations, grâce à Florine et aux journaux. En entrant en scène, Coralie ne fut pas applaudie, et fut frappée par la froideur de l'accueil. Dans les loges, elle n'eut pas d'autres applaudissements que celui de Camusot. Des personnes placées au balcon et aux galeries firent taire le négociant par des *chut*

répétés. Les galeries imposèrent silence aux claqueurs quand les claqueurs se livrèrent à des salves évidemment exagérées. Martainville applaudissait courageusement, et l'hypocrite Florine, Nathan, Merlin l'imitaient. Une fois la pièce tombée, il y eut foule dans la loge de Coralie, mais cette foule aggrava le mal par les consolations qu'on lui donnait. Elle revint au désespoir moins pour elle que pour Lucien.

— Nous avons été trahis par Braulard! dit-il.

Coralie eut une fièvre horrible, elle était atteinte au cœur. Le lendemain, il lui fut impossible de jouer : elle se vit arrêtée dans sa carrière. Lucien lui cacha les journaux, il les décacheta dans la salle à manger. Tous attribuaient la chute de la pièce à Coralie : elle avait trop présumé de ses forces; elle, qui faisait les délices des boulevards, était déplacée au Gymnase, elle avait été poussée là par une louable ambition, mais elle n'avait pas consulté ses moyens, elle avait mal pris son rôle. Lucien lut alors sur Coralie des tartines composées dans le système hypocrite de ses articles sur Nathan. Une rage digne de Milon de Crotone quand il se sentit les mains prises dans le chêne qu'il avait ouvert lui-même, éclata chez Lucien, il devint blême. Ses amis donnaient à Coralie, dans une phraséologie admirable de bonté, de complaisance et d'intérêt, les conseils les plus perfides. Elle devait jouer, y disait-on, des rôles que les perfides auteurs de ces feuilletons

infâmes savaient être entièrement contraires à son talent. Tels étaient les journaux royalistes serinés sans doute par Nathan. Quant aux journaux libéraux et aux petits journaux, ils déployaient les perfidies, les moqueries que Lucien avait pratiquées. Coralie entendit un ou deux sanglots, elle sauta de son lit vers Lucien, aperçut les journaux, voulut les voir et les lut. Après cette lecture, elle alla se recoucher, et garda le silence.

Florine était de la conspiration, elle en avait prévu l'issue, elle savait le rôle de Coralie, elle avait eu Nathan pour répétiteur. L'administration tenait à la pièce, elle eut la main forcée, il fallut donner le rôle de Coralie à Florine. Le directeur vint trouver la pauvre actrice, elle était en larmes, abattue, et quand il lui dit devant Lucien que Florine savait le rôle et qu'il était impossible de ne pas donner la pièce le soir même, elle se dressa, sauta hors du lit.

— Je jouerai, cria-t-elle.

Elle tomba évanouie. Florine eut le rôle et s'y fit une réputation, elle releva la pièce. Elle eut dans tous les journaux une ovation à partir de laquelle elle fut cette soi-disant grande actrice que vous savez. Le triomphe de Florine exaspéra Lucien au plus haut degré.

— Une misérable à laquelle tu as mis le pain à la main! Si le Gymnase le veut, il peut racheter ton engagement. Je serai comte de Rubempré, je ferai fortune et t'épouserai.

— Des bêtises ! dit Coralie en lui jetant un regard pâle.

— Ah ! des bêtises ! cria Lucien. Eh bien, dans quelques jours, tu habiteras une belle maison, tu auras un équipage, et je te ferai un rôle !

Il prit deux mille francs et courut à Frascati. Le malheureux y resta sept heures, dévoré par des furies, le visage calme et froid en apparence. Pendant cette journée et une partie de la nuit, il eut les chances les plus diverses : il posséda jusqu'à trente mille francs, et sortit sans un sou. Quand il revint, il trouva Finot qui l'attendait pour avoir *ses petits articles*. Lucien commit la faute de se plaindre.

— Ah ! tout n'est pas roses, répondit Finot, vous avez fait si brutalement votre demi-tour à gauche que vous deviez perdre l'appui de la presse libérale, bien plus forte que la presse ministérielle et royaliste. Il ne faut jamais passer d'un camp dans un autre sans s'être fait un bon lit où l'on se console des pertes auxquelles on doit s'attendre ; mais, dans tous les cas, un homme sage va voir ses amis, leur expose ses raisons, et se fait conseiller par eux son abjuration, ils en deviennent complices, ils vous plaignent alors ; et l'on convient, comme Nathan et Merlin avec leurs camarades, de se rendre des services mutuels. Les loups ne se mangent point. Vous avez eu, vous, en cette affaire, l'innocence d'un agneau. Vous serez forcé de montrer les dents à votre nouveau parti pour en tirer cuisse ou aile. Ainsi, l'on

vous a sacrifié nécessairement à Nathan. Je ne vous cacherai pas le bruit, le scandale et les criailleries que soulève votre article contre d'Arthez. Marat est un saint comparé à vous. Il se prépare des attaques contre vous, votre livre y succombera. Où en est-il votre roman?

— Voici les dernières feuilles, dit Lucien en montrant un paquet d'épreuves.

— On vous attribue les articles non signés des journaux ministériels et ultras contre ce petit d'Arthez. Maintenant, tous les jours, les coups d'épingle du *Réveil* sont dirigés contre les gens de la rue des Quatre-Vents, et les plaisanteries sont d'autant plus sanglantes qu'elles sont drôles. Il y a toute une coterie politique, grave et sérieuse derrière le journal de Léon Giraud, une coterie à qui le pouvoir appartiendra tôt ou tard.

— Je n'ai pas mis le pied au *Réveil* depuis trois jours.

— Eh bien! pensez à mes petits articles. Faites-en cinquante sur-le-champ, je vous les payerai en masse; mais faites-les dans la couleur du journal.

Pour réparer sa perte au jeu, Lucien retrouva de la verve et de la jeunesse d'esprit, malgré son affaissement, et composa trente articles de chacun deux colonnes. Les articles finis, Lucien alla chez Dauriat, sûr d'y rencontrer Finot auquel il voulait les remettre secrètement; d'ailleurs, il avait besoin de faire expliquer le libraire sur la non publication des *Mar-*

guerites. Il trouva la boutique pleine de ses ennemis. A son entrée, il y eut un silence complet, les conversations cessèrent. En se voyant mis au ban du journalisme, Lucien se sentit un redoublement de courage, et se dit en lui-même comme dans l'allée du Luxembourg : — Je triompherai! Dauriat ne fut ni protecteur, ni doux, il se montra goguenard, retranché dans son droit. Il ferait paraître *les Marguerites* à sa guise, il attendrait que la position de Lucien en assurât le succès, il avait acheté l'entière propriété. Quand Lucien objecta qu'il était tenu de publier ses *Marguerites* par la nature même du contrat et de la qualité des contractants, Dauriat soutint le contraire, et dit que judiciairement il ne pourrait être contraint à une opération qu'il jugeait mauvaise. Il y avait d'ailleurs une solution que tous les tribunaux admettraient : Lucien était maître de rendre les mille écus, de reprendre son œuvre et de la faire publier par un libraire royaliste.

Lucien se retira plus piqué du ton modéré que Dauriat avait pris, qu'il ne l'avait été de sa pompe autocratique à leur première entrevue. Ainsi, *les Marguerites* ne seraient sans doute publiées qu'au moment où Lucien aurait pour lui les forces auxiliaires d'une camaraderie puissante, ou deviendrait formidable par lui-même. Il revint chez lui lentement, en proie à un découragement qui le menait au suicide, si l'action eût suivi la pensée. Il vit Coralie au lit, pâle et souffrante.

19.

— Un rôle, ou elle meurt! lui dit Bérénice pendant que Lucien s'habillait pour aller rue du Mont-Blanc chez mademoiselle des Touches qui donnait une grande soirée, où il devait trouver des Lupeaulx, Finot, Nathan, Vignon, Blondet, madame d'Espard et madame de Bargeton.

La soirée était donnée pour Conti, le grand compositeur qui possédait l'une des voix les plus célèbres en dehors de la scène, pour la Cinti, la Pasta, Garcia, Levasseur, et deux ou trois voix illustres du beau monde. Lucien se glissa jusqu'à l'endroit où la marquise, sa cousine, et madame de Montcornet étaient assises. Le malheureux jeune homme prit un air léger, content, heureux; il plaisanta, se montra comme il était dans ses jours de splendeur, il ne voulait point paraître avoir besoin d'elles. Il s'étendit sur les services qu'il rendait au parti royaliste, il en donna pour preuve les cris de haine que poussaient les libéraux.

— Vous en serez bien largement récompensé, mon ami, lui dit madame de Bargeton en lui adressant un gracieux sourire. Allez après-demain à la chancellerie avec le Héron et des Lupeaulx, et vous y trouverez votre ordonnance signée par le roi. Le garde des sceaux la porte demain au château; mais il y a conseil, il reviendra tard; néanmoins, si je le savais dans la soirée, j'enverrai chez vous. Où demeurez-vous?

— Je viendrai, répondit Lucien honteux d'avoir à dire qu'il demeurait rue de la Lune.

— Les ducs de Lenoncourt et de Navarreins ont parlé de vous au roi, reprit la marquise. Ils ont vanté en vous un de ces dévouements absolus et entiers qui voulaient une récompense éclatante afin de vous venger des persécutions du parti libéral. D'ailleurs, le nom et le titre des Rubempré, auquel vous aviez droit par votre mère, allaient devenir illustres en vous. Le roi a dit à Sa Grandeur, le soir, de lui apporter une ordonnance pour autoriser le sieur Lucien Chardon à porter le nom et les titres des comtes de Rubempré, en sa qualité de petit-fils du dernier comte par sa mère. — Favorisons les chardonnerets du Pinde, a-t-il dit après avoir lu votre sonnet sur le lis dont s'est heureusement souvenu ma cousine et qu'elle avait donné au duc. — Surtout quand le roi peut faire le miracle de les changer en aigles, a répondu monsieur de Navarreins.

Lucien eut une effusion de cœur qui aurait pu attendrir une femme moins profondément blessée que l'était Louise d'Espard de Négrepelisse. Plus Lucien était beau, plus elle avait soif de vengeance. Des Lupeaulx avait raison, Lucien manquait de tact. Enhardi par ce succès et par la distinction flatteuse que lui témoignait mademoiselle des Touches, il resta chez elle jusqu'à deux heures du matin pour pouvoir lui parler en particulier. Lucien avait appris dans les bureaux des journaux royalistes que mademoiselle des Touches était la collaboratrice secrète d'une pièce où devait jouer la grande mer-

veille du moment, la petite Fay. Quand les salons furent déserts, il emmena mademoiselle des Touches sur un sofa, dans son boudoir, et lui raconta d'une façon si touchante le malheur de Coralie et le sien, que cette illustre hermaphrodite, connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Camille Maupin, lui promit de faire donner le rôle principal à Coralie.

Le lendemain de cette soirée, au moment où Coralie, heureuse de la promesse de mademoiselle des Touches à Lucien, reprenait des couleurs et déjeunait avec son poëte, Lucien lisait le journal de Lousteau où l'un de ses meilleurs articles se trouvait après le récit épigrammatique d'une délicieuse anecdote sur le garde des sceaux et sur sa femme : la méchanceté la plus noire s'y cachait sous l'esprit le plus incisif. Le roi Louis XVIII y était admirablement mis en scène et ridiculisé sans que le parquet pût intervenir. Voici le fait, qui, faux ou vrai, est resté dans le domaine de l'histoire contemporaine.

La passion de Louis XVIII pour une correspondance galante et musquée, pleine de madrigaux et d'étincelles, y était interprétée comme la dernière expression de son amour qui devenait doctrinaire : il passait, y disait-on, du fait à l'idée. L'illustre maîtresse, si cruellement attaquée par Béranger sous le nom d'Octavie, avait conçu les craintes les plus sérieuses. La correspondance languissait. Plus Octavie

déployait d'esprit, plus son amant était froid et terne. Elle avait fini par découvrir la cause de sa défaveur. Son pouvoir était menacé par les prémices et les épices d'une nouvelle correspondance du royal écrivain avec la femme du garde des sceaux. La femme du garde des sceaux était incapable d'écrire un billet, elle devait être purement et simplement l'éditeur responsable d'une audacieuse ambition. Qui pouvait être caché sous cette jupe? Une vraie femme eût écrit elle-même. Enfin Octavie, après quelques observations, découvrit que le roi correspondait avec son ministre. Son plan est fait. Aidée par un ami fidèle, elle retient, un jour, le ministre à la chambre par une discussion orageuse et se ménage un tête-à-tête où elle révolte l'amour-propre du roi par la révélation de cette tromperie. Louis XVIII entra dans un accès de colère bourbonnienne et royale, il éclata contre Octavie, il douta. Octavie offre une preuve immédiate en le priant d'écrire un mot qui voulût absolument une réponse. La malheureuse femme, surprise, envoie requérir son mari à la chambre: mais tout était prévu, dans ce moment il occupait la tribune. La femme sue sang et eau, cherche tout son esprit, et répond par un billet de cuisinière. La belle et spirituelle Octavie en exige la lecture.

—Votre chancelier vous dira le reste! dit-elle au roi.

Ce trait mordant resta si avant dans le cœur du roi, que plusieurs auteurs des chroniques scanda-

leuses prétendent que ce fait ne fut pas étranger à l'intronisation constitutionnelle de M. de Villèle.

L'article piquait au vif le garde des sceaux, sa femme et le roi. Des Lupeaulx, à qui Finot a toujours gardé le secret, avait-il inventé l'anecdote, était-elle vraie? Aujourd'hui le roi, le ministre et sa femme ont disparu, l'Octavie tant attaquée et des Lupeaulx ont des intérêts contraires, il est difficile de savoir la vérité. *Se non è vero, è ben trovato!* Ce spirituel et mordant article fit la joie des libéraux et celle du parti de Monsieur le comte d'Artois. Lucien s'en amusa sans y voir autre chose qu'un très-agréable *canard*.

Il alla le lendemain prendre des Lupeaulx et le baron du Chatelet. Le baron venait remercier Sa Grandeur. Le sieur Chatelet était nommé conseiller d'État en service extraordinaire, et nommé comte avec la promesse de la préfecture de la Charente dès que le préfet actuel aurait fini les quelques mois nécessaires pour compléter le temps voulu pour lui faire obtenir le maximum de la retraite.

Le comte du Chatelet, car le *du* fut inséré dans l'ordonnance, prit Lucien dans sa voiture et le traita sur un pied d'égalité. Sans les articles de Lucien, il ne serait peut-être pas parvenu si promptement, la persécution des libéraux avait été comme un piédestal pour lui.

Des Lupeaulx était au ministère, dans le cabinet du secrétaire général, qui, à l'aspect de Lucien,

fit un bond d'étonnement et regarda des Lupeaulx.

— Comment! vous osez venir ici, monsieur? dit-il à Lucien stupéfait. Sa Grandeur a déchiré votre ordonnance préparée, la voici!

Il montra l'ordonnance déchirée en quatre.

— Le ministre a voulu connaître l'auteur de l'épouvantable article d'hier, et voici la copie du numéro, dit le secrétaire général en tendant à Lucien les feuillets de son article. Vous vous dites royaliste, monsieur, et vous êtes collaborateur de cet infâme journal qui fait blanchir les cheveux des ministres, qui chagrine les centres et nous entraîne dans un abîme. Vous déjeunez du *Corsaire*, du *Miroir*, du *Constitutionnel*, du *Courrier;* vous dînez de la *Quotidienne*, du *Réveil*, et vous soupez avec Martainville, le plus terrible antagoniste du ministère, et qui pousse le roi vers l'absolutisme, ce qui l'amènerait à une révolution tout aussi promptement que s'il se livrait à l'extrême gauche? Bien! vous êtes un très-spirituel journaliste, mais vous ne serez jamais un homme politique. Le ministre vous a dénoncé comme l'auteur de l'article au roi, qui, dans sa colère, a grondé monsieur le duc de Navarreins, son premier gentilhomme de service. Vous vous êtes fait des ennemis d'autant plus puissants qu'ils vous étaient plus favorables! Ce qui chez un ennemi semble naturel, est épouvantable chez un ami.

— Mais vous êtes donc un enfant, mon cher, dit des Lupeaulx. Vous m'avez compromis. Mesdames

d'Espard et de Bargeton, madame de Montcornet, qui avaient répondu de vous, doivent être furieuses. Le duc a dû faire retomber sa colère sur la marquise, et la marquise a dû gronder sa cousine. N'y allez pas! Attendez.

— Voici Sa Grandeur, sortez! dit le secrétaire général.

Lucien se trouva sur la place Vendôme, hébété comme un homme à qui l'on vient de donner sur la tête un coup d'assommoir. Il revint à pied par les boulevards en essayant de se juger. Il se vit le jouet d'hommes envieux, avides et perfides. Qu'était-il dans ce monde d'ambitions? un enfant qui courait après les plaisirs et les jouissances de vanité, leur sacrifiant tout; un poëte, sans réflexion profonde, allant de lumière en lumière comme un papillon, sans plan fixe, l'esclave des circonstances, pensant bien, agissant mal. Sa conscience fut un impitoyable bourreau. Enfin, il n'avait plus d'argent, il était épuisé de travail et de douleur. Ses articles ne passaient qu'après ceux de Merlin et de Nathan. Il allait à l'aventure, perdu dans ses réflexions. Il vit en passant, chez quelques cabinets littéraires, qui commençaient à donner des livres en lecture avec les journaux, une affiche où, sous un titre bizarre, à lui tout à fait inconnu, brillait son nom : *Par monsieur Lucien Chardon de Rubempré.* Son ouvrage paraissait, il n'en avait rien su, les journaux se taisaient. Il demeura les bras pendants, immobile,

sans apercevoir un groupe de jeunes gens les plus élégants parmi lesquels étaient Rastignac, de Marsay et quelques autres de sa connaissance. Il ne fit pas attention à Michel Chrestien, à Léon Giraud et Joseph Bridau qui venaient à lui.

— Vous êtes monsieur Chardon? lui dit Michel d'un ton qui fit résonner les entrailles de Lucien comme des cordes.

— Ne me connaissez-vous pas ? répondit-il en pâlissant.

Michel lui cracha au visage.

— Voilà les honoraires de vos articles contre d'Arthez. Si chacun, dans sa cause ou dans celle de ses amis, imitait ma conduite, la presse resterait ce qu'elle doit être : un sacerdoce respectable et respecté!

Lucien avait chancelé, il s'appuya sur Rastignac, en lui disant ainsi qu'à de Marsay : — Messieurs, vous ne sauriez refuser d'être mes témoins. Mais je veux d'abord rendre la partie égale et l'affaire sans remède.

Lucien donna vivement un soufflet à Michel, qui ne s'y attendait pas. Les dandys et les amis de Michel se jetèrent entre le républicain et le royaliste afin que cette lutte ne prît pas un caractère populacier. Rastignac saisit Lucien et l'emmena chez lui, rue Taitbout, à deux pas de cette scène, qui avait lieu sur le boulevard de Gand, à l'heure du dîner. Cette circonstance évita les rassemblements d'usage

en pareil cas. De Marsay vint chercher Lucien que les deux dandys forcèrent à dîner joyeusement avec eux au café Anglais, où ils se grisèrent.

— Êtes-vous fort à l'épée? lui dit de Marsay.

— Je n'en ai jamais manié.

— Au pistolet? dit Rastignac.

— Je n'ai pas dans ma vie tiré un seul coup de pistolet.

— Vous avez pour vous le hasard, dit de Marsay, vous êtes un terrible adversaire, vous pouvez tuer votre homme.

XXXIX

JOBISME.

Lucien trouva fort heureusement Coralie au lit et endormie. L'actrice avait joué dans une petite pièce et à l'improviste, elle avait repris sa revanche en obtenant des applaudissements légitimes et non stipendiés. Cette soirée, à laquelle ne s'attendaient pas ses ennemis, détermina le directeur à lui donner le principal rôle dans la pièce de Camille Maupin : il avait fini par découvrir la cause de l'insuccès de Coralie à son début, il prit en mauvaise

part les intrigues de Florine et de Nathan pour faire tomber une actrice à laquelle il tenait, et il avait promis à Coralie la protection de l'administration.

A cinq heures du matin, Rastignac vint chercher Lucien.

— Mon cher, vous êtes logé dans le système de votre rue, lui dit-il pour tout compliment. Soyons les premiers au rendez-vous, sur le chemin de Clignancourt, c'est de bon goût, et nous sommes les lions, nous devons de bons exemples.

—Voici le programme, lui dit de Marsay dès que le fiacre roula dans le faubourg Saint-Denis. Vous vous battez au pistolet, à vingt-cinq pas, marchant à volonté l'un sur l'autre jusqu'à une distance de quinze pas. Vous avez chacun cinq pas à faire et trois coups à tirer, pas davantage. Quoi qu'il arrive, vous vous engagez à en rester là l'un et l'autre. Nous chargeons les pistolets de votre adversaire, et ses témoins chargent les vôtres. Les armes ont été choisies par les quatre témoins réunis chez un armurier. Je vous promets que nous avons aidé le hasard : vous avez des pistolets de cavalerie.

— Pour Lucien, la vie était devenue un mauvais rêve, il lui était indifférent de vivre ou de mourir. Le courage particulier au suicide lui servit donc à paraître en grand costume de bravoure aux yeux des spectateurs de son duel. Il resta sans marcher, à sa place. Son insouciance passa pour un froid calcul :

on le trouva fort. Michel Chrestien vint jusqu'à sa limite. Tous deux firent feu en même temps, les insultes avaient été regardées comme égales. Au premier coup la balle de Chrestien effleura le menton de Lucien dont la balle passa à dix pieds au-dessus de la tête de son adversaire. Au second coup, la balle de Michel se logea dans le col de la redingote du poëte, lequel était heureusement piqué et garni de bougran. Au troisième coup, Lucien reçut la balle dans le sein et tomba.

— Est-il mort? demanda Michel.

— Non, dit le chirurgien, il s'en tirera.

— Tant pis, répondit Michel.

— Oh! oui, dit Lucien en versant des larmes.

A midi, ce malheureux enfant se trouva dans sa chambre et sur son lit. Il avait fallu cinq heures et de grands ménagements pour l'y transporter. Quoique son état fût sans danger, il exigeait des précautions : la fièvre pouvait amener de fâcheuses complications. Coralie étouffa son désespoir et ses chagrins. Pendant tout le temps que son ami fut en danger, elle passa les nuits avec Bérénice en apprenant ses rôles. Le danger de Lucien dura deux mois. Elle jouait quelquefois un rôle qui voulait de la gaieté, tandis qu'intérieurement elle se disait : — Mon pauvre Lucien meurt peut-être en ce moment!

Pendant ce temps, Lucien fut soigné par Bianchon : il dut la vie au dévouement de cet ami si vivement blessé, mais à qui d'Arthez avait confié le

secret de la démarche de Lucien, en justifiant le pauvre poëte. Dans un moment lucide, car Lucien eut une fièvre nerveuse d'une haute gravité, Bianchon, soupçonnant d'Arthez de quelque générosité, questionna son malade qui lui dit n'avoir pas fait d'autre article sur le livre de d'Arthez que l'article sérieux et grave inséré dans le journal d'Hector Merlin.

A la fin du premier mois, la maison Fendant et Cavalier déposa son bilan. Bianchon dit à l'actrice de cacher ce coup affreux à Lucien. Le fameux roman de *l'Archer de Charles IX*, publié sous un titre bizarre, n'avait pas eu le moindre succès. Pour se faire de l'argent avant de déposer leur bilan, Fendant, à l'insu de Cavalier, l'avait vendu en bloc à des épiciers qui le revendaient à bas prix au moyen du colportage. En ce moment, l'ouvrage de Lucien garnissait les parapets des ponts et les quais de Paris. La librairie du quai des Augustins en avait pris une certaine quantité d'exemplaires, elle se trouvait donc perdre une somme considérable par suite de l'avilissement subit de l'ouvrage. Les quatre volumes in-12 qu'elle avait achetés quatre francs cinquante centimes étaient donnés pour cinquante sous. Le commerce jetait les hauts cris. Les journaux continuaient à garder le plus profond silence.

Barbet n'avait pas prévu *ce lavage*, il croyait au talent de Lucien. Contrairement à ses habitudes, il s'était jeté sur deux cents exemplaires, et la per-

spective d'une perte le rendait fou, il disait des horreurs de Lucien. Barbet prit un parti héroïque : il mit ses exemplaires dans un coin de son magasin par un entêtement particulier aux avares, et laissa ses confrères se débarrasser des leurs à vil prix. Deux ans plus tard, en 1824, quand la belle préface de d'Arthez, le mérite du livre et deux articles faits par Léon Giraud eurent rendu à cette œuvre sa valeur, Barbet vendit ses exemplaires un par un au prix de douze francs.

Malgré les précautions de Bérénice et de Coralie, il fut impossible d'empêcher Hector Merlin de venir voir son ami mourant, et il lui fit boire goutte à goutte le calice amer de ce *bouillon,* mot en usage dans la librairie pour peindre l'opération funeste à laquelle s'étaient livrés Fendant et Cavalier en publiant le livre d'un débutant. Martainville fut seul fidèle à Lucien, il fit un magnifique article en faveur de l'œuvre ; mais l'exaspération était telle, et chez les libéraux, et chez les ministériels, contre le rédacteur en chef de *l'Aristarque*, de *l'Oriflamme* et du *Drapeau Blanc*, que les efforts de ce courageux athlète, qui rendit toujours dix insultes pour une au libéralisme, nuisirent à Lucien. Aucun journal ne releva le gant de la polémique, quelque vives que fussent les attaques.

Coralie, Bérénice et Bianchon fermèrent la porte à tous les soi-disant amis de Lucien qui jetèrent les hauts cris ; mais il fut difficile de la fermer aux huis-

siers. La faillite de Fendant et de Cavalier rendait tous leurs billets exigibles, en vertu d'une des dispositions du code de commerce, les plus attentatoires aux droits des tiers, qui se voient privés des bénéfices du terme. Lucien se trouva vigoureusement poursuivi par Camusot. En voyant ce nom, l'actrice comprit la terrible et humiliante démarche qu'avait dû faire son Lucien, son poëte angélique : elle l'en aima dix fois plus, et ne voulut pas implorer Camusot. Enfin, les gardes du commerce vinrent chercher leur prisonnier et le trouvèrent au lit; et, tout gardes du commerce qu'ils fussent, ils reculèrent à l'idée de l'emmener; ils allèrent chez Camusot avant de prier le président du tribunal d'indiquer la maison de santé dans laquelle ils déposeraient le débiteur.

Camusot accourut aussitôt rue de la Lune. Coralie descendit et remonta tenant les pièces de la procédure qui avait déclaré Lucien commerçant d'après son endos. Comment avait-elle obtenu ces papiers de Camusot? quelle promesse avait-elle faite? Elle garda le plus morne silence; mais elle était remontée pâle et tremblante.

Coralie joua dans la pièce de Camille Maupin, et contribua beaucoup à ce premier succès de l'illustre hermaphrodite littéraire. La création de ce rôle fut la dernière étincelle de cette belle lampe. A la vingtième représentation, au moment où Lucien rétabli commençait à se promener, à manger et

parlait de reprendre ses travaux, Coralie tomba malade : un chagrin secret la dévorait. Bérénice a toujours cru que, pour sauver Lucien, elle avait promis de revenir à Camusot. L'actrice eut la mortification de voir donner son rôle à Florine. Nathan déclarait la guerre au Gymnase dans le cas où Florine ne succéderait pas à Coralie. En jouant le rôle jusqu'au dernier moment pour ne pas le laisser prendre par sa rivale, Coralie avait outre-passé ses forces. Le Gymnase lui avait fait quelques avances pendant la maladie de Lucien, elle n'avait plus rien à espérer du théâtre sous ce rapport. Malgré son bon vouloir, Lucien était encore incapable de travailler, il avait d'ailleurs à soigner Coralie afin de soulager Bérénice.

Ce pauvre ménage arriva donc à la détresse la plus absolue. Il eut cependant le bonheur de trouver dans Bianchon un médecin habile et dévoué qui lui donna crédit chez un pharmacien. La situation de Coralie et de Lucien fut bientôt connue des fournisseurs et du propriétaire. Les meubles furent saisis. La couturière et le tailleur, ne craignant plus le journaliste, poursuivirent ces deux bomémiens à outrance. Enfin il n'y eut plus que le pharmacien et le charcutier qui faisaient crédit à ces malheureux enfants. Lucien, Bérénice et la malade furent obligés, pendant une semaine environ, de ne manger que du porc sous toutes les formes, ingénieuses et variées que lui donnent les charcutiers. La charcuterie, assez

inflammatoire de sa nature, aggravait la maladie de l'actrice.

Lucien fut contraint par la misère d'aller chez Lousteau réclamer les mille francs que cet ancien ami, ce traître, lui devait. Ce fut, au milieu de ses malheurs, la démarche qui lui coûta le plus. Lousteau ne pouvait plus rentrer chez lui rue de la Harpe, il couchait chez ses amis, il était poursuivi, traqué comme un lièvre. Lucien ne put trouver son fatal introducteur dans le monde littéraire que chez Flicoteaux. Lousteau dînait à la même table où Lucien l'avait rencontré, pour son malheur, le jour où il s'était éloigné de d'Arthez. Lousteau lui offrit à dîner, et Lucien accepta !

Quand, en sortant de chez Flicoteaux, Claude Vignon, qui y mangeait ce jour-là, Lousteau, Lucien et le grand inconnu qui mettait ses habits chez Samanon, voulurent aller au café Voltaire prendre du café, jamais ils ne purent faire trente sous en réunissant le billon qui retentissait dans leurs poches. Ils flânèrent au Luxembourg, espérant y rencontrer un libraire, et ils virent en effet un des plus fameux libraires de ce temps, auquel Lousteau demanda quarante francs, et qui les lui donna. Lousteau partagea la somme entre les quatre écrivains. La misère avait éteint toute fierté, tout sentiment chez Lucien, il pleura devant ces trois artistes en leur racontant sa situation. Chacun de ses camarades avait un drame tout aussi cruellement horrible à dire.

Quand chacun eut dit le sien, le poëte se trouva le moins malheureux des quatre. Aussi tous avaient-ils besoin d'oublier et leur malheur et leur pensée qui doublait le malheur. Lousteau courut au Palais-Royal y jouer les neuf francs qui lui restèrent sur ses dix francs. Le grand inconnu, quoiqu'il eût une maîtresse, alla dans une vile maison suspecte se plonger dans le bourbier des voluptés dangereuses. Vignon se rendit au Petit Rocher de Cancale dans l'intention d'y redîner légèrement et de boire deux bouteilles de vin de Bordeaux, afin d'abdiquer sa raison et sa mémoire. Lucien quitta Claude Vignon sur le seuil du restaurant, en refusant sa part de ce souper. La poignée de main qu'il donna au seul journaliste qui ne lui avait pas été hostile fut accompagnée d'un horrible serrement de cœur.

— Que faire? lui dit-il.

— A la guerre comme à la guerre, lui dit le grand critique. Votre livre est beau, mais il vous a fait des envieux, votre lutte sera longue et difficile. Le génie est une horrible maladie. Tout écrivain porte en son cœur un monstre qui, semblable au ténia dans l'estomac, y dévore les sentiments à mesure qu'ils y éclosent. Qui triomphera? la maladie de l'homme, ou l'homme de la maladie? Car il faut être un grand homme pour tenir la balance entre le génie et le caractère. Le talent grandit, le cœur se dessèche; à moins d'être un colosse et d'avoir des épaules d'Hercule, on reste ou sans cœur ou sans talent. Vous

êtes mince et fluet, vous succomberez, ajouta-t-il en entrant chez le restaurateur.

Lucien revint chez lui, méditant cet horrible arrêt.

— De l'argent! lui criait une voix. Il fit lui-même, à son ordre, deux billets de mille francs chacun à deux et à trois mois d'échéance, en y imitant la signature de David Séchard, et il les endossa. Puis, le lendemain, il les porta chez Métivier, le marchand de papier de la rue Serpente, qui les lui escompta sans aucune difficulté. Lucien écrivit aussitôt à son beau-frère en le prévenant de la nécessité où il avait été de faire ce faux, en se trouvant dans l'impossibilité de subir les délais de la poste; il lui promettait d'ailleurs de faire les fonds à l'échéance.

Les dettes de Coralie et celles de Lucien payées, il resta trois cents francs que le poëte remit entre les mains de Bérénice, en lui disant de ne lui rien donner s'il demandait de l'argent : il craignait d'être saisi par l'envie d'aller au jeu.

XL

ADIEUX.

Lucien, saisi par une rage sombre, froide et taciturne, se mit à écrire ses plus spirituels articles à la lueur d'une lampe en veillant Coralie. Quand il cherchait ses idées, il voyait cette créature adorée, blanche comme une porcelaine, belle de la beauté des mourantes, lui souriant de deux lèvres pâles, lui montrant les yeux brillants comme le sont ceux de toutes les femmes qui succombent autant à la maladie qu'au chagrin. Lucien envoyait ses articles aux

journaux; mais comme il ne pouvait pas aller dans les bureaux pour tourmenter les rédacteurs en chef, ils ne paraissaient pas, et quand il y allait, le froid Théodore Gaillard qui lui avait fait des avances et qui, plus tard, profita de ces diamants littéraires, lui disait : — Qu'avez-vous donc, mon cher, vous n'avez plus d'esprit, ne vous laissez pas abattre, ayez de la verve!

— Ce petit Lucien n'avait que son roman et ses premiers articles dans le ventre, disaient chez Dauriat, Félicien Vernou, Merlin et tous ceux qui le haïssaient. Il nous envoie des choses pitoyables.

Ne rien avoir dans le ventre est un mot consacré dans l'argot du journalisme, il constitue un arrêt souverain dont il est difficile d'appeler une fois qu'il a été prononcé. Ce mot, colporté partout, tuait Lucien, à l'insu de Lucien.

Au commencement du mois de juin, Bianchon dit au poëte que Coralie était perdue. L'actrice n'avait pas plus de trois ou quatre jours à vivre. Bérénice et Lucien passèrent ces fatales journées à pleurer, sans pouvoir cacher leurs larmes à cette pauvre fille au désespoir de mourir à cause de Lucien. Par un retour étrange, Coralie exigea que Lucien lui amenât un prêtre. L'actrice voulut se réconcilier avec l'Église, et mourir en paix. Elle fit une fin chrétienne, son repentir fut sincère. Cette agonie et cette mort achevèrent d'ôter à Lucien sa force et son courage. Le poëte demeura dans un complet

abattement, assis dans un fauteuil, au pied du lit de Coralie, en ne cessant de la regarder, jusqu'au moment où il vit les yeux de l'actrice tournés par la main de la mort. Il était alors cinq heures du matin. Un oiseau vint s'abattre sur les pots de fleurs qui se trouvaient en dehors de la croisée, et gazouilla quelques chants. Bérénice agenouillée baisait la main de Coralie qui se refroidissait sous ses larmes.

Il y avait onze sous sur la cheminée.

Lucien sortit poussé par un désespoir qui lui conseillait de demander l'aumône pour enterrer sa maîtresse, ou d'aller se jeter aux pieds de la marquise d'Espard, du comte du Chatelet, de madame de Bargeton, de mademoiselle des Touches, ou du terrible dandy de Marsay : il n'avait plus alors ni fierté, ni sentiments. Pour avoir quelque argent, il se serait engagé soldat! Il marcha de cette allure affaissée et décomposée que connaissent les malheureux, jusqu'à l'hôtel de Camille Maupin, il y entra sans faire attention au désordre de ses vêtements, et la fit prier de le recevoir.

— Mademoiselle s'est couchée à trois heures du matin, et personne n'oserait entrer chez elle avant qu'elle n'ait sonné, répondit le valet de chambre.

— Quand sonne-t-elle?

— Jamais avant dix heures.

Lucien écrivit alors une de ces lettres épouvantables où les malheureux ne ménagent plus rien. Un soir, il avait mis en doute la possibilité de ces abais-

sements, quand Lousteau lui parlait des demandes faites par de jeunes talents à Finot, et sa plume l'emportait peut-être alors au delà des limites où l'infortune avait jeté ses prédécesseurs. Il revint las, imbécile et fiévreux, par les boulevards, sans se douter de l'horrible chef-d'œuvre que vehait de lui dicter le désespoir. Il rencontra Barbet.

— Barbet, lui dit-il en lui tendant la main, cinq cents francs?

— Non, deux cents, répondit le libraire.

— Ah! vous avez donc un cœur?

— Oui, mais j'ai aussi des affaires. Vous me faites perdre bien de l'argent, ajouta-t-il après lui avoir raconté la faillite de Fendant et de Cavalier, faites-m'en donc gagner!

Lucien frissonna.

— Vous êtes poëte, vous devez savoir faire toute sorte de vers, dit le libraire en continuant. En ce moment, j'ai besoin de chansons grivoises pour les mêler à quelques chansons prises à différents auteurs, afin de ne pas être poursuivi comme contrefacteur et pouvoir vendre dans les rues un joli recueil de chansons à dix sous. Si vous voulez m'envoyer demain six bonnes chansons à boire ou croustilleuses... là... vous savez! je vous donnerai deux cents francs.

Lucien revint rue de la Lune. Il trouva Coralie étendue droite et roide sur un lit de sangle, enveloppée dans un méchant drap de lit que cousait

Bérénice en pleurant. La grosse Normande avait allumé quatre chandelles aux quatre coins de ce lit de sangle. Les rideaux étaient fermés. Sur le visage de Coralie étincelait cette fleur de beauté qui parle si haut aux vivants en leur exprimant un calme absolu. Elle ressemblait à ces jeunes filles qui ont la maladie des pâles couleurs : il semblait par moment que ces deux lèvres violettes allaient s'ouvrir et murmurer le nom de Lucien, ce mot qui, mêlé à celui de Dieu, précéda son dernier soupir. Lucien dit à Bérénice d'aller commander aux pompes funèbres un convoi qui ne coûtât pas plus de deux cents francs, en y comprenant le service à la chétive église de Bonne-Nouvelle.

Dès que Bérénice fut sortie, il se mit à sa table, auprès du corps de sa pauvre amie et y composa les six chansons qui voulaient des idées gaies et les flonflons populaires. Il éprouvait des peines inouïes. Quelle nuit que celle où le poëte se livrait à la recherche de pareils refrains en écrivant à la lueur des cierges à côté du prêtre qui priait pour Coralie. Le lendemain matin, Lucien, qui avait achevé sa dernière chanson, la chantait à voix basse, afin de voir si elle allait sur l'air. Bérénice et le prêtre écoutaient pour savoir s'il n'était pas devenu fou.

Amis, la morale en chanson
Me fatigue et m'ennuie ;
Doit-on invoquer la Raison
Quand on sert la Folie ?

D'ailleurs, tous les refrains sont bons
Lorsqu'on trinque avec des lurons ;
Épicure l'atteste.
N'allons pas chercher Apollon
Quand Bacchus est notre échanson,
Rions! buvons!
Et moquons-nous du reste.

Que plus d'un moderne Harpagon
A son coffre s'enchaîne;
Du verrou qu'il serre le gond,
De peur qu'on le surprenne.
Qu'il compte avec soin ses écus,
Morbleu! nargue du vieux Crésus,
Nul ne les lui conteste!
Pour nous, qui jamais ne comptons
Que nos amis et nos flacons,
Rions! buvons!
Et moquons-nous du reste.

Hippocrate, à tout bon buveur,
Promettait la centaine.
Qu'importe, après tout, par malheur,
Si la jambe incertaine
Ne peut plus poursuivre un tendron,
Pourvu qu'à vider un flacon
La main soit toujours leste,
Si toujours, en vrais biberons,
Jusqu'à soixante ans nous trinquons!
Rions! buvons!
Et moquons-nous du reste.

Veut-on savoir d'où nous venons.
La chose est très-facile;
Mais pour savoir où nous irons
Il faudrait être habile.

Sans nous inquiéter, enfin,
Usons, ma foi, jusqu'à la fin,
De la bonté céleste !
Il est certain que nous mourrons ;
Mais il est sûr que nous vivons :
Rions ! buvons !
Et moquons-nous du reste.

Au moment où le poëte chantait cet épouvantable dernier couplet, Bianchon et d'Arthez entrèrent et le trouvèrent dans le paroxysme de l'abattement, il versait un torrent de larmes, et n'avait plus la force de remettre ses chansons au net. Quand à travers ses sanglots il eut expliqué sa situation, il vit des larmes dans les yeux de ceux qui l'écoutaient.

— Ceci, dit d'Arthez, efface bien des fautes ?

— Heureux ceux qui sont punis ici-bas, dit gravement le prêtre.

Le spectacle de cette belle morte souriant à l'éternité, de son amant lui achetant une tombe avec des gravelures, Barbet payant un cercueil, ces quatre chandelles autour de cette actrice dont la basquine et les bas rouges à coins verts faisaient naguère palpiter toute une salle, puis sur la porte le prêtre, qui l'avait réconciliée avec Dieu, retournant à l'église pour y dire une messe en faveur de celle qui avait tant aimé ! ces grandeurs et ces infamies, ces douleurs écrasées sous la nécessité glacèrent le grand écrivain et le grand médecin qui s'assirent sans pouvoir proférer une parole.

Un valet apparut et annonça mademoiselle des

Touches. Cette belle et sublime fille comprit tout, elle alla vivement à Lucien, et en lui serrant la main y glissa un billet de mille francs.

— Il n'est plus temps! dit-il en lui jetant un regard de mourant.

D'Arthez, Bianchon et mademoiselle des Touches ne quittèrent Lucien qu'après avoir bercé son désespoir des plus douces paroles, mais tous les ressorts étaient brisés! A midi, le Cénacle, moins Michel Chrestien, se trouva dans la petite église de Bonne-Nouvelle, ainsi que Bérénice et mademoiselle des Touches, deux comparses du Gymnase, l'habilleuse de Coralie et Camusot. Tous les hommes accompagnèrent l'actrice au cimetière du Père-Lachaise. Camusot, qui pleurait à chaudes larmes, jura solennellement à Lucien d'acheter un terrain à perpétuité et d'y faire construire une colonnette sur laquelle il y aurait : CORALIE, et dessous : *Morte à dix-neuf ans.* Lucien demeura seul jusqu'au coucher du soleil, sur cette colline d'où ses yeux embrassaient Paris.

— Par qui serais-je aimé? se demanda-t-il. Mes vrais amis me méprisent. Quoi que j'eusse fait, tout eût été bien pour celle qui est là! Je n'ai plus que ma sœur, David et ma mère! Que pensent-ils de moi, là-bas?

Il revint rue de la Lune. Ses impressions furent si vives en trouvant l'appartement vide, qu'il alla se loger dans un méchant hôtel de la même rue. Les

mille francs de mademoiselle des Touches payèrent toutes les dettes, mais en y comprenant le produit du mobilier. Bérénice et Lucien eurent dix francs à eux qui les firent vivre pendant dix jours que Lucien passa dans un accablement maladif : il ne pouvait ni écrire, ni penser, il se laissait aller à la douleur. Bérénice en eut pitié.

— Si vous retournez dans votre pays, comment irez-vous? répondit-elle un soir à une exclamation de Lucien qui pensait à sa sœur, à sa mère et à David Séchard.

— A pied, dit-il.

— Encore faut-il pouvoir vivre et se coucher en route. Si vous faites douze lieues par jour, vous avez besoin d'au moins dix francs.

— Je les aurai, dit-il en prenant ses habits, son beau linge, et ne gardant sur lui que le strict nécessaire.

Il alla chez Samanon, qui lui offrit cinquante francs de toute sa défroque. Il supplia l'usurier de lui donner assez pour prendre la diligence, il ne put le fléchir. Dans sa rage, Lucien monta d'un pied chaud à Frascati, tenta la fortune et revint sans un liard. Quand il se trouva dans sa misérable chambre, rue de la Lune, il demanda le châle de Coralie à Bérénice. A quelques regards, la bonne fille comprit, d'après l'aveu que Lucien venait de lui faire, quel était son dessein : il voulait se pendre.

— Êtes-vous fou, monsieur! dit-elle. Allez-vous

promener et revenez à minuit, j'aurai gagné votre argent; mais restez sur les boulevards, et n'allez pas vers les quais.

Lucien se promena sur les boulevards, hébété de douleur, regardant les équipages, les passants, se trouvant diminué, seul, dans cette foule qui tourbillonnait fouettée par les mille intérêts parisiens. En revoyant par la pensée les bords de sa Charente, il eut soif des joies de la famille. Il eut un de ces éclairs de force qui trompent toutes ces natures à demi féminines, il ne voulut pas abandonner la partie avant d'avoir déchargé son cœur dans le cœur de David Séchard, et pris conseil des trois anges qui lui restaient. En flânant, il vit Bérénice endimanchée causant avec un homme, sur le boueux boulevard Bonne-Nouvelle où elle stationnait au coin de la rue de la Lune.

— Que fais-tu? dit Lucien.

— Voilà vingt francs, ils coûtent cher! Partez!

Elle se sauva sans que Lucien pût savoir par où elle avait passé. Le lendemain il fit viser son passeport, acheta une canne de houx, prit, à la place de la rue d'Enfer, un coucou qui, moyennant dix sous, le mit à Lonjumeau. Pour première étape, il coucha dans l'écurie d'une ferme à deux lieues d'Arpajon. Quand il eut atteint Orléans, il était déjà bien las et bien fatigué. Pour trois francs, un batelier le descendit à Tours, et pendant le trajet il ne dépensa que deux francs pour sa nourriture. De

Tours à Poitiers, il marcha pendant six jours. Il arriva quasi mort au delà de Poitiers; mais comme il n'avait plus que cent sous, il trouva pour continuer sa route un reste de force. La nuit le surprit dans les plaines du Poitou. Il était résolu à bivouaquer, quand, au fond d'un ravin, il aperçut une calèche montant une côte. A l'insu du postillon, des voyageurs et d'un valet de chambre placé sur le siége, il put se blottir derrière entre deux paquets où il s'endormit en se plaçant de manière à pouvoir résister aux secousses.

Au matin, il fut réveillé par le soleil qui lui frappait les yeux, et par un bruit de voix. Il était à Mansle au milieu d'un cercle de curieux et de postillons. Il se vit couvert de poussière, il comprit qu'il devait être l'objet d'une accusation, il sauta sur ses pieds, et allait parler, quand deux voyageurs, sortis de la calèche, lui coupèrent la parole : il voyait le nouveau préfet de la Charente, le comte du Chatelet et sa femme, Louise de Négrepelisse.

— Si nous avions su ! dit la comtesse. Montez avec nous?

Lucien salua froidement ce couple en jetant sur eux un regard à la fois humble et menaçant, il se perdit dans un chemin de traverse afin de gagner une ferme où il pût déjeuner avec du pain et du lait, se reposer et délibérer en silence sur son avenir. Il avait encore trois francs.

Le poëte des *Marguerites* descendit le cours de la rivière en examinant la disposition des lieux qui devenaient de plus en plus pittoresques. Il atteignit à un endroit où la nappe d'eau, environnée de saules, formait une espèce de lac. Il s'arrêta pour contempler ce frais et touffu bocage, dont la grâce champêtre agit sur son âme.

Une maison, attenant à un moulin assis sur un bras de la rivière, montrait, entre les têtes d'arbres, son toit de chaume orné de joubarbe ; sa naïve façade avait pour seuls ornements des buissons de jasmins, de chèvrefeuilles et de houblon, et tout à l'entour brillaient les fleurs du flox et des plus splendides plantes grasses. Sur l'empierrement retenu par un pilotis grossier, qui maintenait la chaussée au-dessus des plus grandes crues, il aperçut des filets étendus au soleil. Des canards nageaient dans le bassin clair qui se trouvait au delà du moulin, entre les deux courants d'eau mugissant dans les vannes. Le moulin faisait entendre son bruit. Sur un banc rustique, le poëte aperçut une jeune femme tricotant et surveillant deux enfants qui tourmentaient des poules. Lucien s'avança.

— Ma bonne femme, dit-il, je suis bien fatigué, j'ai la fièvre, et je n'ai que trois francs, voulez-vous me nourrir de pain bis et de lait, me coucher sur la paille pendant une semaine? j'aurai eu le temps d'écrire à mes parents qui m'enverront de l'argent ou viendront me chercher ici.

— Volontiers, dit-elle, si toutefois mon mari le veut. Hé, l'homme!

Le meunier sortit, regarda Lucien et ôta sa pipe de la bouche pour dire : — Trois francs! une semaine! autant ne vous rien prendre.

— Peut-être finirai-je garçon meunier, se dit le poëte en contemplant ce délicieux paysage.

Aux Jardies, décembre 1838. — Paris, mai 1839.

FIN.

PUBLICATIONS

DE

LA SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

BALZAC. La recherche de l'absolu. 1 vol. in-18.
— Les chouans, ou la Bretagne en 1800. 2 vol. in-18.
— Scènes de la vie parisienne. 4 vol. in-18.
— Le père Goriot. 1 vol. in-18.
— Peau de chagrin, roman philosophique. 2 vol. in-18.
— Les cent contes drolatiques. 3 vol. in-18.
— Le médecin de campagne. 2 vol. in-18.
— Physiologie du mariage. 2 vol. in-18.
— Études de mœurs au XIXe siècle. 8 vol. in-18.
— Scènes de la vie de province. 4 vol. in-18.
— Fleur des pois. 1 vol. in-18.
— Le livre mystique. 2 vol. in-18.
— Le lis dans la vallée. 2 vol. in-18.
— La vieille fille. 1 vol. in-18.
— Études philosophiques. 4 vol. in-18.
— Illusions perdues. 1 vol. in-18.
— Nouvelles scènes de la vie de province. 2 vol. in-18.
— La femme supérieure. 1 vol. in-18.
— Scènes de la vie privée, nouvelle édit. 5 vol. in-18.
— Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, nouvelle scène de la vie parisienne. 2 v. in-18.
— Louis Lambert. 1 vol. in-18.
— La maison Nucingen, ou la torpille. 1 vol. in-18.
— Les rivalités de province. 1 vol. in-18.
— Le curé de village, etc. 1 vol. in-18.
— Gambara. 1 vol. in-18.
— Béatrix, ou les amours forcés. 2 vol. in-18.